



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*L'initiation ; hypnotisme,
théosophie, kabbale, science ...*



Harvard College Library

BOUGHT WITH INCOME

FROM THE BEQUEST OF

HENRY LILLIE PIERCE,
OF BOSTON.

Under a vote of the President and Fellows,
October 24, 1898.



3, PLACE DE LA SORBONNE, PARIS
Librairie ALBERT SCHULZ

Importation en France
des livres et journaux étrangers

Exportation à l'Étranger
des livres et journaux français
et des publications de tous pays

Achat de Bibliothèques

L'Initiation

QUATORZIÈME VOLUME

(1892)

Table des Matières

Paris Fund

QUATORZIÈME VOLUME. — 1892

(Janvier. Février. Mars)

ARTICLES

<i>A la recherche des Destinées</i> , par E. Nus.	55
Art et la Magie (l')	116
Astrologie (l').	246
Avant-propos. Janvier 1892.	1
Avis à nos abonnés. Prime gratuite	77
Cœur (le)	53
Correspondance	185
Culte du Moi (le).	5
<i>En vitrine</i>	68
Etudes d'orientalisme	74
Fragment	110
Fraternité lyonnaise et catalane	710
Groupe indépendant d'Etudes ésotériques, 73, 182,	275
Hypnotisme.	183
Hypnotisme en Belgique (l')	75
<i>Isis dévoilée</i> , par E. Bosc.	66
Irma	38
<i>Light of Paris (the)</i>	281

Livres reçus.	287
Maison hantée de la rue Ducouëdic (la).	97
Mariage de l'Agneau	19
Naissance (la).	193
Nécrologie	192
Nombres plus grands que l'infini.	238
Nouvelles diverses.	75, 280
Occultisme pratique.	255
Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.	276
Périsprit (le)	34, 161
<i>Philippe Destal</i> , par Gustave Guiches.	266
Psychométrie (la)	220
<i>Quatre livres sur la médecine des Egyptiens</i> , par P. Alpinus	145
Que doit-être le Moi?	101
Quelques constatations de physiologie psycholo- gique	270
Revue des Revues	188, 283
Sommaire de l'histoire alchimique de Paris jusqu'à nos jours.	130
Table des matières des douze premiers volumes . . .	78
Télépathie (la) et Mark Twain	185
Traité d'astrologie généthliaque	22
Trans mission immédiate de la volonté	277
Une prophétie de Nostradamus	155
Un rêve sur le Divin.	179, 260
Vie d'un mort (la)	43

AUTEURS

Abil-Marduk	155
Adam (M ^{me} Juliette)	179, 260
Barlet (F.-Ch.).	5

Bodisco (C.-A. de)	19
Delanne (Gabriel)	34, 161
Deléziniér (Michel).	238
Direction	1
Gardener (Dr J.)	204*
Le Loup.	220
Lermina (Jules)	43, 185
Marcus de Vèze (J.).	145
Marrot (Paul).	53
Michelet (Ennile).	116
Montière (George).	266
Ney (Napoléon)	110
Notzing (Albert Von)	277
Papus.	55, 66
Pelletier (Horace)	255
Philophôtes.	130
Quærens	101
Saint-Yves d'Alveydre.	193
Sédîr	68, 188, 270, 283
Selva	22, 240
Vurgey	38

5^e année.

L'INITIATION

TOUS SES LECTEURS

AVANT-PROPOS

L'Initiation entre, avec ce numéro, dans sa cinquième année d'existence.

Depuis son apparition elle a été l'objet d'une faveur toute spéciale de la part du public, et son tirage a progressivement augmenté.

Ce succès, nous le devons autant aux efforts de tous nos rédacteurs qu'au dévouement et à la fidélité de nos amis de la première heure. Nous les en remercions tous profondément.

Nous avons fait tout notre possible pour conserver à notre organe son caractère *d'indépendance*. Nous réalisons au fur et à mesure des demandes de nos abonnés toutes les améliorations nécessitées par le succès de notre mouvement.

C'est ainsi qu'il y a cinq ans, lorsque nous avons commencé, le nombre des ouvrages relatifs à nos idées

était assez restreint pour ne pas nécessiter une bibliographie trop considérable. Aujourd'hui il n'en est plus de même, et la création d'une *partie bibliographique* est devenue nécessaire. Le soin et la conscience apportés dans l'analyse des ouvrages qui nous intéressent pourront être, espérons-le, appréciés de nos lecteurs.

Que de chemin parcouru depuis ces cinq années ! Lorsque l'on songe que la seule société s'occupant d'ésotérisme qui existait alors en France, comptait à peine trente membres, sans local à elle, sans librairie, et sans autres moyens de propagande que des mauvaises traductions de compilations indigestes publiées dans un organe mensuel inféodé à une secte, on verra facilement les progrès réalisés.

On nous accuse souvent de manquer de modestie en parlant toujours du nombre de nos membres et de nos branches; mais que voulez-vous ? c'est encore la meilleure réponse qu'on puisse faire aux « bons petits camarades » que ces chiffres *agacent*, pour ne pas dire plus.

Aujourd'hui nous possédons une salle de conférences dans laquelle peuvent facilement se placer cent cinquante auditeurs. Notre Quartier Général possède vingt-quatre Groupes d'études ou d'action à Paris, et plusieurs autres sociétés philosophiques se sont jointes à nous. Ces réunions d'études ne se tiennent pas seulement au centre; mais encore chez la plupart des directeurs de Groupes; chaque mois nous enregistrons la fondation d'une ou de deux branches nouvelles à l'étranger. Tout cela ne vaut-il pas mieux

que les plus brillantes polémiques pour affirmer le succès progressif de notre mouvement ?

Sans compter que nos moyens de propagande ont augmenté dans de notables proportions. Ce n'est plus seulement une seule revue mensuelle, *l'Initiation*, qui se charge de répandre nos idées, ce sont encore :

1° Un organe hebdomadaire, *le Voile d'Isis*, qui vient de publier un numéro exceptionnel tiré à 100,000 exemplaires, tous distribués à domicile ;

2° Un organe mensuel consacré à l'Art et à la Littérature, *Psyché*, sous la direction d'Emile Michelet ;

3° Un organe trimestriel, fort important pour la propagande, *la Bibliographie de la science occulte* (livres modernes), envoyé gratuitement.

4° Outre ces publications appartenant particulièrement aux groupes, nous devons signaler, *la Renaissance Symbolique* (organe franc-maçonnique mensuel), et le *Socialiste Chrétien* (hebdomadaire de l'abbé Roca), publiés par la Librairie.

Voilà pour les publications périodiques.

Quant aux volumes, lorsque nous aurons dit que *trente ouvrages*, tous consacrés à la défense de nos idées, sont en cours de publication au Quartier Général, nous aurons, pensons-nous, montré suffisamment la vitalité du mouvement.

Croit-on que tout cela s'est réalisé sans lutte ? Certes non. Jusqu'à présent toutes les calomnies, toutes les attaques, toutes les oppositions occultes ou patentes faites pour nous nuire, n'ont pas réussi à arrêter un seul instant l'essor de notre succès.

Quel sort nous réserve l'avenir ? Nous l'ignorons.

Quel qu'il soit, toutefois, nous aurons la conscience d'avoir pleinement rempli notre devoir vis-à-vis de notre cause.

LA DIRECTION.





PARTIE INITIATIQUE

(MORALE)

LE CULTE DU MOI

Plaidoyer d'office pour Maurice Barrès contre Quærens

A Monsieur Quærens,

CHER ET ESTIMÉ CONFRÈRE,

Permettez qu'en vous adressant, après bien d'autres sans doute, toutes mes félicitations au sujet de votre vigoureux article du 2 novembre 1891, sur le *Vrai fléau*, je vous avoue que l'enthousiasme qu'il inspire s'est trouvé, pour moi, et pour plus d'un autre lecteur peut-être, troublé d'une impression pénible, à cause de l'œuvre que vous y mêlez. Il m'a semblé lire une sentence magnifique en elle-même mais rendue par l'effet d'une erreur judiciaire. Laissez-moi, je vous prie, en appeler auprès de vous-même de ce jugement, bien que je n'y sois nullement sollicité, si ce n'est par un vif désir de vous soumettre un ensemble d'arguments subtils peut-être, mais essentiels à mon

avis, que cette cause emprunte aux doctrines qui nous sont chères.

Contrairement à vous, en effet, cher et honoré confrère, j'estime que le *culte du Moi* appartient à l'occultisme le plus pur.

Vous n'avez pas eu, je pense, l'occasion de lire ce remarquable *Examen* qui précède la nouvelle édition de *Sous l'œil des Barbares*; vous y auriez vu que ce que vous jugez « une simple boutade littéraire, un paradoxe pour l'amour de l'art », est au contraire une doctrine très sérieusement méditée, vigoureusement répandue par des conférences ou par la presse, et qui fait rapidement son chemin parmi notre jeunesse. Les justifications de l'auteur vous auraient fait comprendre aussi combien sa doctrine mérite un pareil succès, combien nous devons nous en réjouir et l'aider.

N'allez pas croire que je ne veuille avec vous flétrir l'égoïsme, principe de multiplicité, source première de toute souffrance.

J'applaudis de grand cœur à vos justes imprécations contre cet esprit du mal. Mais si, par la pauvreté de la langue, son nom est en tête de l'œuvre, ce n'est nullement de lui qu'il s'agit dans ces livres de Maurice Barrès, pleins d'une si haute spiritualité.

Loin d'être ici en face de ce *vrai fléau* dont la brutalité hautaine provoque, implacables, tous les emportements des cœurs généreux, nous sommes dans cette atmosphère sereine des principes où la profondeur et la délicatesse des pensées ne se perçoit qu'au prix du calme le plus ferme de l'âme.

Dans le langage métaphysique de cette région, *culte du Moi* ne signifie plus du tout comme en bas, l'adoration du soi personnel, mais la *culture du Moi* de Fichte et de Schelling; de ce Principe universel qui se cache au fond de l'être humain comme en un sanctuaire, assailli, menacé sans cesse par le *Non-Moi*, par les *Barbares*, qui, en dépit du titre, sont ici les égoïstes véritables.

Cette dénomination même d'*égoïsme* ou *égotisme* s'explique aisément. Si chaleureux défenseur que l'on puisse être de la Fraternité, il est impossible de l'interpréter comme une abnégation complète de notre personne en toute occasion. N'est-il pas certain que le dévouement doit avoir ses limites? Pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre que comme une dégénérescence grossière cette légende qui nous montre le Bouddha (être surhumain qui a renoncé aux splendeurs du Nirvana pour instruire les hommes) terminant sa mission céleste en se livrant en pâture à la tigresse en quête d'une proie pour ses petits. Non : chacun de nous a sa mission, son rôle (*persona*), sa personne à jouer en ce monde. Elle nous place au-dessus de toute une série d'êtres d'ordre inférieur contre laquelle nous avons à la sauvegarder ; la défendre de tout danger extérieur, écarter tout ce qui s'oppose à la plénitude de son expansion est donc un devoir.

Ainsi il y a égoïsme et égoïsme !

L'un est agressif, absorbant ; il se fait centre dévorant ; c'est l'égoïsme vulgaire, le *néant en action* ; voilà le *fléau* destructeur que vous vouez si justement à l'exécration.

L'autre, uniquement résistant, se fait d'abord inexpugnable pour devenir centre rayonnant; c'est l'égoïsme philosophique de l'Être qui veille sur son essence même, la *liberté*.

Du premier procèdent et le *paupérisme* et le *militarisme*; la guerre hideuse de conquête! la *guerre du BARBARE*.

Au second se rattache la pauvreté digne et fortifiante; la guerre purifiante de la défense, la protection de la *Patrie*, du *Moi*.

C'est l'Egoïsme barbare qui fait l'Egotisme du *Moi*; là est du reste la cause du mystère en occultisme. Si les *Barbares* font la guerre, c'est pour la satisfaction des désirs inférieurs; tandis que le *Moi* que défend contre eux l'Egotisme est la source des plus hauts sentiments humains; c'est l'homme intérieur, ce germe délicat qu'il faut cultiver sans cesse comme la raison d'être de l'homme actuel, et l'espoir de son futur.

Entendez sur ce point les déclarations si nettes et si élégantes de Maurice Barrès :

« J'entends que l'on va me parler de solidarité : Le premier point c'était d'exister. Que si maintenant vous vous sentez libre des Barbares et véritablement possesseurs de votre âme, regardez l'humanité et cherchez une voie commune où vous harmoniser.

... « Ah ! vienne l'instant où l'Inconscient m'aura avancé si haut dans l'échelle des êtres, que j'embrasserai l'Univers et que j'en prendrai conscience ! Alors j'aurai atteint à ce *Moi* qui est complet, qui est mon principe et ma fin et l'impulsion de ma culture. Je serai l'absolu conscient, je serai Dieu ! »

Et cette formule encore :

« Un même besoin nous agite les uns et les autres, défendre notre Moi, puis l'élargir au point qu'il contienne tout. »

Ne sommes-nous pas là en pleine Initiation ? n'en voilà-t-il pas clairement indiqué et le but et l'effet préliminaire obligé ? Ne reconnaissez-vous point ce qu'en occulte nous nommons la *culture psychique* ? le Γνωθι σεαυτον des Initiés anciens ?

Savoir, vouloir, oser, *se taire*. N'est-ce pas enfermer le *Moi* dans la citadelle du for intérieur, à l'abri de l'assaut des Barbares, pour le cultiver en toute liberté ? Voyez du reste le code même de la fraternité : l'Évangile ; combien d'exemples ne nous offre-t-il pas de cette défense du Moi ? L'indignation contre les pharisiens ; les marchands chassés du temple à coups de fouet ; la mère même du Christ éloignée comme étrangère quand l'ésotérisme se déploie ; et l'ordre de quitter pour lui ses plus proches parents, et là déclaration que l'Évangile apporte la guerre au dehors avec la paix intérieure !

C'est que le dévouement, comme toute force dans la nature, ne devient largement fécond, n'atteint aux hauteurs magiques de la Fraternité qu'à la condition de *s'universaliser*. S'il s'individualise, s'il se laisse choir dans les filets de la *pitié*, il y périt au profit des forces de détail. Rôle superbe, sans doute, parfaitement propre à procurer ce que les bouddhistes appellent un riche Devakan ; mais non à nous élever jusqu'aux sphères sublimes de la Fraternité. Rappelez-vous, cher confrère, cette belle fiction de l'initié

Bulwer Lytton, qui a titre *Zanoni*. A mesure que ce disciple de Medjnour, initié comme lui depuis des siècles, cède à la pitié pour Glyndon, puis à l'amour individuel, ses facultés transcendantes se troublent, s'évanouissent et finalement il meurt, tandis que l'implacable Medjnour, maître du *Moi*, survit pour continuer le grand œuvre.

*
**

N'allez pas craindre qu'une pareille doctrine puisse être défigurée en se divulguant au milieu des Barbares: une si haute spiritualité n'est pas pour les toucher. On ne la peut goûter à moins de savoir, ainsi que Philippe, « se comprendre comme un instant d'une chose immortelle ». Il faut être « un Moi qui veuille se garder, se connaître, en face de la fantaisie, du goût, du plaisir, du vagabondage si vif chez l'être jeune et sensible ».

Il faut pour apprécier cette haute culture, savoir se dresser contre « ceux qui vivent comme dans un mardi-gras perpétuel, sous des formules louées chez le costumier à la mode »; il faut « savoir et vouloir faire effort pour croître ».

Ce sont donc des âmes d'élite que Maurice Barrès nous prépare par le culte du *Moi*; il crée la pépinière de cette humanité fraternelle qu'appelle de tous ses vœux votre âme généreuse. Ses disciples sont les initiés de demain dont nous n'aurons été que les faibles précurseurs. Ce qui me fait penser qu'ils pourront bien être aussi nombreux que nous le souhaitons, c'est que le culte du *Moi* ajoute à ses hautes qua-

lités l'avantage de constituer la morale transcendante la mieux appropriée à l'esprit de notre temps et au mouvement providentiel du progrès.

Les preuves de cette assertion remontent à des observations fort importantes que nous allons trouver indiquées parfaitement dans l'œuvre de Maurice Barres.

*
**

Considérons d'abord le culte du Moi au point de vue philosophique. Aujourd'hui une morale de pur sentiment n'est plus de mise, si élevée qu'en soit l'expression ; celle du bon sens n'est pas moins insuffisante. Mis en défiance contre tous nos instincts religieux ou intellectuels, nous ne voulons obéir qu'aux doctrines assises sur la science expérimentale.

Le positivisme, qui a été leur première expression, s'est transformé d'abord en utilitarisme avec Stuart Mill et Spencer, puis en pessimisme moniste avec Schopenhauer réhabilité et Hartmann, le philosophe de l'Inconscient. Mais vous savez de quelles angoisses ces morales subtiles et froides nous tourmentent. Semblables à certaines démonstrations mathématiques, elles se prouvent sans nous persuader ; on dirait des automates qui vivent mais n'ont point d'âmes pour nous entraîner à leur suite ; elles avancent sans aller nulle part.

Or cet esprit, cette chaleur qui leur manquent, le culte du Moi les leur donne, tout en synthétisant les formes de leur évolution. Par lui le pas fatal est accompli, voilà franchi le seuil qui sépare le naturalisme

du spiritualisme. Aussi, en lisant Maurice Barrès, on se demande si c'est encore Goethe, Spencer ou Hartmann que l'on entend; si ce n'est pas plutôt Spinoza, Shelling ou Wronsky.

Ecoutez ces lignes :

Voici d'abord la raison d'être de cette morale scientifique :

« Les jeunes gens sincères ne trouvant pas, à leur entrée dans la vie, un maître, *axiome, religion ou prince des hommes* (1) qui s'impose à eux, doivent tout d'abord servir les besoins de leur Moi; le premier point c'est d'exister. »

Voici maintenant leur résultat :

« C'est nous qui créons l'Univers; telle est la vérité qui imprègne chaque page de cette petite œuvre. De là les conclusions : le Moi découvre une harmonie universelle à mesure qu'il prend du monde une conscience plus large et plus sincère. Cela se conçoit, il crée conformément à lui même; il suffit qu'il existe réellement et dans un univers qui n'est que l'ensemble de ses pensées, régnera la belle ordonnance selon laquelle s'adaptent nécessairement les unes aux autres les conceptions d'un cerveau lucide. »

Voici, enfin, le but, bien supérieur à celui du pessimisme :

« Ainsi, à force de s'étendre, le Moi va se fondre dans l'inconscient. Non pas y disparaître, mais

(1) Trinité très remarquable que l'auteur a soin de souligner; elle marque en effet les puissances qui se sont succédé dans l'histoire avec leur ordre chronologique qui donne la loi d'évolution.

s'agrandir des forces inépuisables de l'humanité, de la vie universelle. »

Vous avez remarqué, sans doute, que le spiritualisme de Maurice Barrès est tout Indien encore; il se rapproche plutôt de ce qu'on a nommé parmi nous le bouddhisme ésotérique; c'est encore là un caractère de son opportunité actuelle. Le protestantisme bouddhique est en effet, par la subtilité de sa métaphysique, l'intermédiaire tout naturel entre la philosophie positive et le spiritualisme; la raison en est claire: il est négatif comme nos sciences, en ce sens qu'il songe principalement à *recevoir* pour son propre avantage; mais en même temps qu'il a ainsi le pied posé sur notre égoïsme individuel, sa tête s'élève dans les plus hautes régions métaphysiques; un grand occultiste l'a nettement défini du nom d'« égoïsme spiritualisé ». Il faut s'élever à plus de détachement encore pour atteindre à cette spiritualité qui participe de la providence en s'oubliant pour la rédemption universelle. Il est bien difficile et bien rare d'y arriver directement du fond de notre analyse individualiste. C'est pourquoi le bouddhisme ésotérique se répand plus aisément chez les peuples protestants qui ont plus étouffé le sentiment, ou parmi les savants que la précision passionne exclusivement (1). Chez nous-mêmes, l'Inde attire par son positivisme mais repousse par sa sécheresse; Maurice Barrès l'anime en lui donnant l'activité consciente et la lui conservant jusque dans le Nirvana.

(1) C'est ce qui explique les succès de la Société théosophique en Angleterre et en Amérique, et son échec en France.

*
**

Passons au point de vue sociologique :

Les citations précédentes vous ont montré déjà combien il s'en faut que la doctrine philosophique de Barrès inflige un rude démenti à ses idées politiques, mais il y a dans leur concordance des observations si intéressantes qu'elles méritent qu'on s'y arrête davantage.

Remarquez d'abord en quoi cette doctrine est essentiellement démocratique.

Revoyez la définition du *Barbare*, ce n'est pas du tout l'être inculte ; Barrès se défend vivement de cette hérésie : « Par quelle grossière obsession professionnelle séparerais-je l'humanité en artistes, fabricants d'œuvres d'art, et non-artistes ? Si Philippe se plaint de vivre sous l'œil des Barbares, ce n'est pas qu'il se sente opprimé par des hommes sans culture ou par des négociants ; son chagrin, c'est de vivre parmi des êtres qui de la vie possèdent un rêve opposé à celui qu'il s'en compose, fussent-ils par ailleurs de fins lettrés. »

Le *Barbare*, c'est le pédant routinier, gonflé de la science mal digérée des autres ; c'est le « bonhomme système monté sur la bourrique pessimiste » c'est le satisfait qui étouffe sous le masque du *convenu* « sous les formules louées chez les costumiers à la mode » toutes les protestations de la nature opprimée à son profit. « Leurs convictions, tous leurs sentiments ce sont manteaux de cour qui pendent avilis et flasques sur des âmes indignes ! — Ils contredisent l'inconscient en se dérobant à jouer le personnage pour leque

de toute éternité ils furent façonnés! — Soldats, magistrats, moralistes, éducateurs, pour distraire les simples de l'épouvante où vous les mettez, laissez qu'on leur démasque sous vos durs raisonnements, l'imbécillité de la plupart d'entre vous, et le remords du surplus. »

Or où les trouvons-nous répandus; ces barbares qui vivent dans un mardi gras « perpétuel ». Où? sinon dans cette catégorie sociale qui aime à se proclamer, selon ses appétits, plus encore que d'après ses devoirs: *la classe dirigeante!* Elle a eu, comme autrefois la religion et la noblesse, son heure de grandeur et de bon travail. Mais sa déchéance est pour la plus grande part dans la corruption de notre *fin de siècle*.

Ici apparaît la grande loi de l'évolution que Lejay va nous montrer dans son prochain livre: la succession des trois principes trinitaires sous la forme de noblesse, de bourgeoisie et de peuple, pour aboutir à leur synthèse. Le cycle de la bourgeoisie se termine: c'est à la démocratie qu'est confié maintenant le flambeau de la civilisation, c'est par elle que doit passer actuellement la forme sociale pour s'approcher du règne encore idéal de la Fraternité. « L'âme populaire a le dépôt des vertus du passé et garde la tradition de la race; en elle comme dans un creuset où tout acte dégage sa part d'immortalité, l'avenir se prépare. »

Or, le Peuple n'est pas un *Barbare*, et d'autre part l'un des buts suprêmes du Moi dégagé de la barbarie, est de participer au bonheur du peuple. Le culte du Moi est donc complètement démocratique:

Le peuple n'est point *Barbare* parce qu'il vit selon l'instinct, spontané, naturel, vrai.

« Les hommes réunis par une passion commune créent une âme. Chacun la possède en soi, mais ne la connaît même pas ; c'est seulement dans l'atmosphère d'une grande réunion, au contact des passions qui fortifient la science que, s'oubliant, lui et ses petites réflexions, il permet à son inconscient de se développer.

« De la somme de ces inconscients naît l'âme populaire. Pour la créer, seuls valent des ouvriers, des gens du peuple, plus spontanés, moins liés de petits intérêts que les esprits réfléchis. Elle est analogue à chacun de ceux qui la composent, et n'est identique à aucun. Elle dépasse tout individu en sagesse, en sens vital. Ce qu'elle décide spontanément, ce sont les conditions nécessaires de la vie. »

Aussi comme Barrès l'aime cet esprit collectif ! « Quelle est l'âme du peuple ? Je veux frissonner avec elle, la comprendre par l'analyse du détail, et, par amour arriver enfin à en être la conscience. »

Ces sentiments appartiennent au troisième degré de culture du Moi ; je rappelle les expressions qui l'indiquent, car elles sont essentielles à un autre point de vue *social*.

« Ce n'est pas assez que le Moi existe ; comme il est vivant, il faut le cultiver, agir sur lui mécaniquement (étude, curiosité, voyages).

« S'il a faim encore, donne lui l'action (recherche de la gloire, politique, industrie, finances).

« Et s'il sent trop de sécheresse, rentre dans l'instinct, aime les humbles, les misérables, ceux qui font effort pour croître. »

N'apercevez-vous pas dans ce programme trinitaire la qualité essentielle faute de laquelle la démocratie périt presque toujours : la hiérarchie !

Non pas cette hiérarchie artificielle, tyrannique, que par instinct de conservation et, faute de mieux, nous empruntons au vieil héritage des civilisations passées, mais cette hiérarchie naturelle qui confirme l'égalité, assure la liberté et développe la fraternité, parce qu'elle est basée sur la croissance naturelle du Moi depuis l'Instinct jusqu'à l'Intuition. L'autorité correspond ici à la valeur réelle, essentielle.

Au bas le Moi qui se cherche, se cultive par action mécanique, ouvre ses germes — Le Travailleur.

Au milieu le Moi bien dégagé, dans la plénitude de sa force, ardent au labeur social : à lui la conduite de l'État, la gloire, l'industrie, la haute finance, le gouvernement, la classe vraiment et justement dirigeante de la société politique.

Au-dessus le Moi, qui s'élève jusqu'à l'amour des humbles et des faibles, qui s'oublie dans le dévouement, la vraie noblesse, celle de l'âme.

Ajoutez-y cet état décrit ailleurs où « le Moi s'est élargi jusqu'à contenir Tout », n'aurez-vous pas à la fois, et les degrés principaux de l'*Initiation*, et les classes de cette *Synarchie* qui se base sur la science sacrée !

∴

Telle est la portée véritable du culte du Moi, voilà comment il doit conduire à cette forme sociale dont vous appelez l'avènement, où le *Barbare* aura dis-

paru, où seront étouffées, je ne dis pas la guerre et la pauvreté (épreuves nécessaires pour bien des siècles encore), mais leurs hideuses caricatures : le militarisme par qui la force prime le droit, et le paupérisme, revers honteux de l'égoïsme opulent.

Il resterait à voir par quelles institutions on peut favoriser ce culte fécond du Moi ; mais je n'ose pas étendre encore ce trop long plaidoyer ; vous l'avez aperçue du reste, je n'en doute pas, cette institution ; la vigoureuse satire de Maurice Barrès la dénonce assez bien aussi :

C'est une éducation publique assez libre dans ses idées pour développer en chacun son originalité propre au lieu de la mutiler dans le moule universitaire ; assez largement répandue pour s'offrir à toutes les capacités ; assez complète enfin et assez synthétique pour conduire chacun de ses élèves exactement au rang spécial dont il est capable.

Vous en démontrer la possibilité ne m'est pas permis ici ; mais en voici beaucoup plus qu'il n'en fallait, je l'espère, pour vous convaincre, cher et estimé confrère, que le culte du Moi doit répondre aux plus légitimes aspirations de votre générosité.

F.-CH. BARLET.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Mariage de l'Agneau ⁽¹⁾

Théorie de l'Involution et de l'Évolution de l'âme humaine basée sur des expériences spirites de matérialisation et de dématérialisation pendant lesquelles il fut permis à l'Esprit de me communiquer que

LA LUMIÈRE

est la matière première du règne minéral, végétal et animal.

L'âme humaine est éternelle. Elle n'a eu ni commencement ni fin. Elle n'a pas été créée, car sa création admettrait un temps pendant lequel elle n'aurait pas existé.

(1) M. de Bodisco, chambellan de S. M. l'Empereur de Russie, vient de faire paraître un très curieux ouvrage consacré à la description de ses expériences touchant les phénomènes spirites. (*Traits de Lumière*, 1 beau vol. in-8, avec planches en couleur, 5 fr. Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévis.) En outre, M. de Bodisco nous communique un article très original que nous sommes heureux de faire apprécier par nos lecteurs.

Si l'âme n'a pas été créée, étant, d'après l'Évangile, de la même substance que Dieu, elle n'a pu être que différenciée.

L'âme est un souffle. Un rayon de Dieu.

Qui dit rayon dit lumière.

Avant toute chose, selon l'Évangile, *Dieu fit la lumière.*

Un souffle se produit par la respiration et par l'inspiration. Ce mouvement correspond à l'*Involution* et à l'*Évolution*.

Dans ce souffle divin l'âme angélique a été différenciée, composée d'intelligence et d'amour; d'ici date le mouvement de la balance, *l'Origine des sexes*; car l'intelligence est le sexe masculin, l'actif, l'amour; le sexe féminin, le passif. L'intelligence et l'amour unis forment l'*Ame angélique* et l'*Ame complète*.

L'idée de l'âme complète m'a été confirmée par la voix de l'Esprit et par une écriture directe dans laquelle les expressions « d'âme sœur » et « je t'attends toujours » ont été exprimées.

L'âme complète correspond à Adam et Ève des Écritures avant leur chute ou séparation.

Quand le masculin et le féminin de l'âme angélique se sont séparés, *l'Involution de la lumière commence.*

Le rayon de Dieu, la lumière, se cristallisant dans le minéral devient matière ou force.

Cette matière minérale, grâce au mouvement incessant de ses molécules, à sa vie antérieure, causée par le souffle divin, se modifiant à l'infini, rentre dans le domaine de notre science positive, qui admet et

constate que le règne minéral passe au règne végétal pour continuer son évolution par le règne animal pour passer à l'homme.

Dans l'homme, l'évolution s'arrête, et le rayon divin devient *conscient* et personnel, et alors commence son évolution vers Dieu.

Les sciences positives ne pourront jamais rien nous apprendre sur cette évolution. C'est à l'occultisme qu'il faut s'adresser, et dans le spiritisme trouver les voies transcendentes qui donnent la possibilité de se persuader que la force vitale qui remplit notre corps ressemble à *une lueur*, visible à la vue.

Dans cette lueur gît notre Égo éternel dans son évolution vers la sphère angélique, où il passe s'il s'est imprégné, pendant ses évolutions terrestres et *astrales*, d'amour et d'intelligence, c'est-à-dire deux qualités primordiales et essentielles pour repasser dans la sphère angélique, d'où en se séparant, l'âme complète est sortie, et où elle s'unit à son âme sœur qui l'attend en reconstituant son Égo éternel, directe respiration ou souffle divin.

La foi et la science se trouvent ainsi conciliées.

C. DE BODISCO.

Saint-Pétersbourg.

(ASTROLOGIE)

Traité d'Astrologie généthliaque

Or si on voit une force telle que l'attraction — en prenant son existence pour démontrée — agir à des distances pareilles, sur des masses énormes comme le sont les corps planétaires, et arriver à les maintenir dans l'équilibre et dans l'ordre établi ; si on voit la puissance de l'attraction provoquer les phénomènes des marées et des perturbations du mouvement des planètes ; action profonde qui s'exerce sur la matière inerte — il paraîtrait déraisonnable d'admettre une autre force, émanant de ces mêmes corps célestes, mais d'essence beaucoup plus subtile celle-là, qui pût agir sur un organisme aussi fin et sensible que l'est l'homme ?

On pourrait citer ici l'influence des phases lunaires sur les lunatiques.

Mais, ne pouvant nier ces influences, on objectera qu'elles sont de nature purement physique. Voyez cependant combien intimement sont liés le physique et le moral dans la seule question des tempéraments, et comme s'enchaîne le tempérament avec le caractère, le caractère avec les idées, les idées avec les actes, et les actes, pris individuellement, avec le cours de toute une vie humaine.

Cette dernière proposition ne doit cependant être

considérée que comme un simple aperçu, non comme la conception même de l'influence astrale, qui porterait ainsi un cachet par trop matérialiste.

A l'aide de ces raisons et de bien d'autres, on pourrait arriver sans doute à faire admettre par tout esprit non prévenu la possibilité d'une influence astrale, et partant celle d'une science astrologique ; mais, dans un sens tout général, la possibilité scientifique d'une conception n'entraîne pas la preuve de son existence réelle. La preuve de l'influence astrale ne s'acquiert, comme nous l'avons dit, que dans une pratique correcte de l'horoscopie ; et, au point de vue de la théorie, par les enseignements de la science occulte.

Mais à vouloir pratiquer l'astrologie dans les conditions requises, correctement et selon ses vrais principes, l'étudiant se trouve en face de deux difficultés principales, qui, pour celui qui ne possède pas la patience ni le sens critique voulus, deviennent les écueils où leur conviction vient se briser.

La première difficulté découle de ce fait que le moment précis où a lieu la naissance est très rarement noté avec une exactitude rigoureuse. Si pour tous les éléments d'interprétation qui dépendent de la position relative des corps célestes dans le Zodiaque, une erreur de quelques minutes dans la constatation de l'heure d'une naissance n'a que peu de valeur, elle prend cependant une importance capitale dans toutes les questions où la position apparente des corps célestes dans la sphère entre en ligne de compte.

Cette importance se fera surtout sentir dans le calcul des *Directions* où une erreur de quatre minutes dans

l'heure donnée d'une naissance peut fausser d'une année entière certains calculs ayant rapport à l'époque probable d'un événement.

La seconde difficulté provient de ce que, chez tous les auteurs, à part quelques rares exceptions, surtout parmi les modernes, les règles d'interprétation se trouvent extraordinairement surchargées et comme noyées dans une telle foule de complications et de restrictions — inutiles d'abord ; ensuite, selon nous, contraires souvent aux véritables principes de l'astrologie judiciaire, et partant nuisibles à sa vraie compréhension, — que l'étudiant, dès le commencement de ses études, ne sait plus comment sortir d'embaras : et, lorsque, par respect pour la tradition, il veut observer toutes ces amplifications et toutes ces restrictions, il finit par n'y plus rien voir du tout. Il n'est pas étonnant alors que beaucoup d'entre eux, déçus dans leur attente de « savoir », se retournent contre les soi-disant prétentions de l'astrologie et ne font qu'accroître le nombre de ceux qui pensent et disent qu'*astrologie* est synonyme de fumisterie ou de chimère.

Cette surcharge de complications, que nous venons de mentionner, nous paraît être due à une tendance fâcheuse d'après laquelle, non satisfait de trouver l'indication du caractère général d'un état ou d'un événement, mais désireux de trouver une explication aux moindres particularités qui les accompagnent, on s'est mis à la recherche d'indications extérieures, dans les signes célestes, qui puissent y correspondre. Ne rencontrant pas cette correspondance

dans la nature même des signes zodiacaux, des corps célestes et de leurs positions respectives, on est arrivé à vouloir imposer à ceux-ci des propriétés qu'ils ne possédaient point par leur nature, et à leur attribuer de force une signification souvent imaginaire et fantastique ; on est ainsi tombé dans le symbolisme. Or, l'astrologie judiciaire repose, selon nous et d'autres, entièrement sur des principes naturels. L'influence astrale est une opération de la nature ; la définir n'est pas un tour de magicien ni le résultat de combinaisons cabalistiques. L'astrologie, telle que nous l'entendons ici, est une combinaison de plusieurs sciences ; en premier lieu de l'astronomie, puis de la science des propriétés naturelles des corps et phénomènes célestes, enfin de la science des rapports ou correspondances entre le monde astral et l'homme, le macrocosme et le microcosme. Bien que par son objet, la science divinatoire par excellence, elle n'a absolument rien de commun avec les autres systèmes de divination en général, et en particulier avec les systèmes d'astrologie onomantique et kabbalistique. Là, de même que dans l'astrologie horaire, le symbolisme n'est pas seulement à sa place, il en forme même la base, pouvant presque seul fournir les éléments d'interprétation.

La tendance que nous venons d'indiquer se trouve déjà fortement accusée chez Ptolémée, le premier astrologue dont nous possédions des écrits ; mais ce sont surtout les auteurs arabes qui ont poussé la chose au plus loin. On y est bientôt arrivé à confondre les règles de l'astrologie judiciaire avec celles des

autres systèmes astrologiques, et, faisant en première ligne besogne inutile, on est le plus souvent tombé, au point de vue de l'astrologie judiciaire, dans l'absurde et le ridicule, exposant ainsi la science qu'on voulait augmenter et élever, à des échecs constants et inévitables, et ainsi au mépris (1).

Nous avons donc dans le présent ouvrage voulu nous attacher surtout à débarrasser les parties les plus importantes de la science généthliaque de ce qui, selon nous, est contraire à sa vraie nature et à son véritable esprit, et ce en retournant à ses principes naturels, comme on remonte un cours d'eau vers sa source pour la trouver plus pure.

Ce but paraîtra sans doute prétentieux de notre part. Après tout, il l'est peut-être. Mais, si la crainte de paraître prétentieux devait toujours empêcher d'exprimer des idées autres que celles qui ont généralement cours, on tournerait constamment dans le même cercle, ce qui serait entièrement contraire à la loi du progrès que nous enseigne cependant la nature. Ce n'est du reste que de la discussion — la thèse soutenue fût-elle démontrée fausse — que jaillit la lumière.

(1) « ... ac ejus opus.... veris scientiæ fundamentis destitutum, multis autem refertum vanitatibus ac ineptiis astrologorum Chaldæorum, Ægyptiorum, Indorum et aliorum, ex quibus verum a falso discerni nequit. » (Morin de Villefranche. *Astrologia Gallica*. Præf., apol., p. iv.)

« ... nugamenta Arabum, Chaldæorum, Indorum aliorumque circa nomina et vires constellationum Zodaïci, decurias planetarum, monomeria signorum, cæteraque figmenta ridicula a Dæmone potius suggesta ad hanc physicarum divinissimam scientiam diffamandam quam ab homine rationali inventam. » (*Ibid.*, p. vii.)

De toute manière, la science astrologique ne peut avancer que très lentement et à petits pas, parce que le plus souvent elle ne peut arriver à fixer ses règles que par comparaison, et ce sont les sujets de comparaison *appropriés* que l'étudiant rencontre la plus grande difficulté à se procurer.

Le chimiste, le physicien, l'ingénieur, le médecin, tous peuvent répéter, presque à l'infini, leurs expériences et leurs essais ; ils sont à même de reproduire à l'envi et de modifier à leur guise les conditions nécessaires ou favorables à l'expérimentation et à l'étude d'un phénomène. L'astrologue, lui, en est réduit aux chances de la rencontre. On ne lit pas sur la figure des gens si leur vie comprend tel événement ou telle suite particulière d'événements. L'astrologue est donc obligé d'attendre parfois pendant des années, peut-être sans succès même toute sa vie durant, que le hasard lui fasse tomber sous les yeux l'horoscope dont la constitution possède le rapport voulu avec un problème qui s'est posé pour lui, qui le travaille et le harcèle ; et encore faut-il que l'exactitude de l'heure de naissance donnée par cet horoscope soit en même temps assez rigoureuse pour pouvoir lui en amener une solution ou du moins l'en approcher.

CHAPITRE PREMIER

OBJET DE L'ASTROLOGIE. — FATALITÉ ET LIBERTÉ

L'Astrologie est la science qui a pour objet de prédire, par la position des astres au moment précis de la

naissance d'un individu, les caractéristiques de son être physique, moral et intellectuel, ainsi que les événements importants qui l'attendent dans sa vie.

Les astrologues ont inscrit en tête de leur science cette maxime : *Astra inclinant, non necessitant*. — « Nous touchons là à une des questions les plus délicates que soulève l'astrologie : le fatalisme de la naissance (1). »

A première vue, l'astrologie paraît en effet enseigner cette fatalité. Comment l'accorde-t-elle avec le libre arbitre, et quelle est la part qu'elle fait à chacun d'eux ?

« La fatalité (2) coexiste avec le libre arbitre. Ce paradoxe apparent n'est qu'un cas particulier spécialement intéressant d'une des lois générales qui caractérisent la vie universelle, la loi de l'harmonie des contraires, partout réunis, et non opposés, comme on le pense généralement. »

L'homme est libre. Cette liberté est le premier postulat de tout code de morale ; à la nier, la conception d'un effort individuel pour s'élever à une condition plus parfaite, devient une illusion ; sans elle, crime et vertu sont des mots vides de sens. Mais, dès que l'on considère l'homme aux prises avec les forces physiques et morales, l'existence de cette liberté paraît être contredite par les faits. Cependant, si l'on peut trouver une seule exception à son exercice, c'en est fait du principe.

Il est permis à l'homme de s'exposer, à tout moment

(1) Voir l'article de Ch. Barlet, déjà cité.

(2) *Ib.*

et comme il lui plaît, à toute force de la nature, à quelque ordre qu'elle appartienne, à la condition qu'il subisse, à partir du moment où il entre dans la sphère d'action d'une force déterminée, l'empire inéluctable des lois qui la régissent. Il peut choisir et modifier les conditions dans lesquelles une force doit opérer sur lui, augmenter telle puissance ou la modérer, ou même la neutraliser, en lui adjoignant ou opposant telle autre ; mais nulle part, et à aucun moment, il ne peut suspendre ni altérer aucune des lois de la nature, ni leur soustraire, dans le domaine qui leur appartient respectivement, une parcelle de son être.

Dans ces limites, l'homme peut, en obéissant à leurs lois, diriger les forces de la nature et les rendre tributaires de son intelligence et de sa volonté ; que par contre il essaye d'entraver ces lois, ou que la direction d'une force lui échappe parce qu'il ignore ses principes ou qu'il n'a pas tenu compte de la faiblesse relative de sa propre nature, il en est sacrifié, culbuté, brisé, anéanti. — C'est ainsi que l'homme subit partout, et d'une manière constante, les conséquences déterminées par l'exercice antérieur de sa propre volonté.

Les lois de la nature sont au-dessus de l'homme, parce que c'est sur elles que repose le Monde et que par elles s'accomplit le plan de l'Univers dont l'homme ne représente qu'un chaînon. Comme partie constituante d'un ensemble harmonieux, l'homme ne peut nulle part s'en séparer ; l'Unité qui forme le principe du grand Tout cesserait d'exister, l'harmonie universelle serait rompue. Force lui est de suivre la

marche générale de la vie universelle, marche progressive vers la perfection et l'*Unité*. Comme être conscient, l'homme est libre, *individuellement*, de retarder ou d'avancer sa propre évolution, selon l'usage qu'il fait de sa volonté; il n'est plus libre d'entraver ou d'arrêter la marche progressive générale de la nature: la loi universelle devient dès lors pour lui nécessité. Il peut pour un temps s'échouer aux rives de ce grand fleuve qui est la Vie universelle, il ne peut en remonter le courant, ni le détourner; à un moment ce courant le reprend et l'entraîne à nouveau.

La fatalité se présente donc pour l'homme, comme nous venons de le voir, sous le double aspect de la marche progressive de la Nature et de la réaction de la volonté humaine provoquée par son exercice antérieur; mais, en face de cette fatalité, comment l'homme peut-il sauver le principe de sa liberté morale? En se soumettant volontairement, consciemment, à ce qui par sa nature constitue pour lui une invincible nécessité. De l'accord de sa Volonté avec la Nécessité naîtra le bien, de leur antagonisme sortira le mal.

Ceci établi, examinons la part que fait l'astrologie à la fatalité et à la liberté de l'homme.

« A conclure de l'état des astres au moment de la naissance à un tempérament déterminé et à certains événements futurs, on ne prétend pas que les astres, par une sorte de caprice bienfaisant ou nuisible, imposent ces événements ou ce tempérament; on dit qu'ils en sont la preuve, non la cause; c'est par la réaction fatale de ses antécédents que l'enfant naît à ce moment, dans ce milieu qui, par sa disposition,

correspond à de telles conséquences non moins fatales de la vie supérieure (1). »

Ainsi l'entrée de la monade spirituelle dans la vie terrestre ne s'opère que lorsque les positions sidérales et planétaires sont en harmonie, par les propriétés spéciales attachées à l'influx de chaque astre dans telle position, avec les circonstances extérieures réunies qui sont réclamées par l'état de son karma pré-natal, pour l'évolution de la monade sur le plan terrestre.

Ces circonstances sont réalisées objectivement par l'action des lois de l'hérédité et du milieu.

Voilà comment, à ne considérer que l'influence radicale et constante de ces deux facteurs, on a pu dire que l'homme, pendant sa vie sur la terre, n'est, dans une très large mesure, que ce que l'ignorance ou la sagesse de ses ancêtres l'ont fait.

Il y a donc une corrélation exacte entre les tendances imprimées par l'hérédité et le milieu, et celles produites par l'influence astrale telle qu'elle se manifeste lors de la naissance. A partir du moment où cesse l'action directe des générateurs par laquelle s'opère la transmission des caractères héréditaires sur l'organisme en formation, où le nouvel être commence à vivre de son existence propre, l'influx astral reprend pour ainsi dire et continue cette action, qui, quant au résultat à produire correspond à la sienne propre; mais les astres apportent en plus l'indication des éléments qui concourent à la formation des carac-

(1) Ch. Barlet, article déjà cité.

tères individuels, non transmis par l'hérédité, que doit acquérir le sujet.

Arrivé à l'exercice conscient de ses facultés physiques, morales et intellectuelles, l'homme décide ses actions dans la vie extérieure selon son meilleur savoir. Généralement il croit y faire preuve de liberté morale, alors même qu'il ne fait qu'obéir à l'influence des astres. Car, si cette influence, comme nous l'avons dit, n'a pas, en elle-même, la nature d'une nécessité inévitable (1), cependant les astres prédisposent, influencent et « suggèrent » dans une très large mesure. Et ainsi bien souvent celui qui ignore leur pouvoir, leur obéit par cela même avec servilité.

L'homme étant, d'un côté, sollicité par ses instincts, ses penchants, ses désirs et ses passions ; de l'autre, retenu par sa raison ou par sa conscience, les décisions auxquelles il parvient, sont presque toujours le résultat d'une lutte intérieure, le plus souvent inégale. Encore lorsque la sagesse l'emporte, a-t-elle besoin de s'appuyer sur une volonté forte pour voir ses décisions réalisées. Et combien souvent celle-ci ne lui vient-elle à manquer ?

Par la loi des causes et des effets, toutes choses, qu'elles existent sur le plan physique, moral ou intellectuel, s'enchaînent avec une rigueur constante. La volonté seule — mais la volonté éclairée, soutenue — peut imprimer une certaine direction au courant qui en résulte. Voilà dans quel sens on peut

(1) « Omnis prædictio astrologide rebus non necessario futuris, semper intelligenda est, nulla causis cælestibus resistente altera causa. » (Morin de Villefranche. *Op. citat.*, p. vii.)

dire que l'homme est le fils de ses œuvres, et qu'avec Aristote, l'astrologie proclame cette autre maxime : *Homo sapiens dominabitur astris*. Aussi en magie, la volonté est-elle l'arcane suprême de la puissance.

Mais pour pouvoir user de cette force, l'homme a besoin, avant tout, de connaître les lois auxquelles obéit sa nature. Il en résulte que l'ignorant suit inévitablement la pente naturelle où l'entraînent ses tendances héréditaires ou acquises : pour lui les présages de l'horoscope sont autant d'arrêts empreints de fatalité. C'est ainsi que l'ignorance devient la source des trois quarts des maux qui s'abattent sur l'humanité.

Nous nous trouvons ici en présence de la tâche la plus délicate et la plus difficile qui s'impose à l'astrologue pour l'interprétation correcte d'un horoscope : définir avec exactitude et avant tout quel est le plan mental de l'individu, et quel usage fera-t-il de sa volonté ?

Nous devons avouer que dans l'état actuel des connaissances astrologiques, les règles expérimentales seules sont insuffisantes pour la résolution complète de ce problème d'une si haute importance.

Ainsi donc c'est pour l'homme faible ou ignorant seul que les présages fournis par les astres ont un caractère de « nécessité » ; l'homme qui « sait », l'homme qui « veut » ne doit y voir qu'un avertissement. « *Potest qui sciens est multos stellarum effectus avertere, quando eos noverit, ac seipsum ante illorum eventum præparare* (Ptolemæi centiloquium, aphor. 5). Si, averti des événements qui le menacent,

l'homme ne peut pas absolument éviter ceux qui reposent sur une loi nécessaire et générale, il peut du moins se préparer à soutenir leur choc, ou, par l'usage d'une volonté sage et forte, atténuer ou amortir l'effet de ceux qui ne répondent pas à une nécessité de la nature.

Là est aussi la moralité de la pratique de l'astrologie.

SELVA.

LE PÉRISPRIT

(Suite.)

On peut se faire une idée des phénomènes successifs que les différentes incarnations déterminent dans le périsprit, en supposant une forte source de lumière, un foyer électrique par exemple, qui serait produit dans un ballon de verre renfermant une épaisse vapeur lourde et noire formée par une énorme quantité de petites particules solides.

L'éclat éblouissant de la flamme serait si atténué par ce voile opaque qu'il ne répandrait aucune lumière au dehors; tout au plus verrait-on une faible lueur, seul indice de la puissance rayonnante de l'arc lumineux. Le foyer électrique c'est l'âme; la vapeur si dense, si opaque, c'est le périsprit dans les premiers temps de la vie terrestre.

Supposons maintenant que, par suite de manipulations diverses, telles que le refroidissement du ballon, la compression de la vapeur qui est contenue à l'intérieur, etc., on amène un petit nombre de particules solides à se déposer, la lumière pourra déjà se manifester avec un peu plus de facilité, son rayonnement sera un peu plus fort ; on ne pourra pas encore l'appeler de la lumière, mais enfin il y aura progrès sur ce qu'elle était précédemment.

En renouvelant cette expérience très souvent et en supposant que chaque fois la vapeur ne s'éclaircisse que d'une quantité très minime, on aura une idée approchée de ce qui se manifeste pour l'âme et son enveloppe tant qu'elle parcourt la série animale. Les facultés supérieures que l'on constate chez les vertébrés ne se font remarquer que momentanément; elles n'ont pas de continuité, on dirait des éclairs qui traversent rapidement la nuée obscure, ce n'est guère que parvenu à l'humanité que le principe spirituel a assez manipulé son organe fluidique pour que ses facultés principales ne soient pas sans cesse entravées, éteintes. Mais que de travail encore avant d'arriver à l'épuration parfaite de cette vapeur, que de luttés pour dégager le fluide universel de ses molécules grossières et pour que l'âme puisse fulgurer dans toute la splendeur de son magnifique rayonnement !

La lumière, comme chacun le sait, est due à un mouvement vibratoire de l'éther, mais combien plus rapides sont les ondulations du fluide périsprital de l'Esprit supérieur, et ce n'est pas une métaphore, mais l'expression exacte d'un phénomène réel lorsque les

médiums voyants décrivent les âmes pures comme des foyers étincelants, des étoiles chatoyantes des plus merveilleuses couleurs.

Cette théorie est-elle simplement une conception de l'imagination ? Non, car les découvertes de la science nous prouvent que tous les phénomènes peuvent se ramener au mouvement, ainsi que nous allons l'établir d'après les physiologistes modernes (1).

L'erreur gigantesque du matérialisme ou du monisme est toujours et partout de prendre l'effet pour la cause. C'est consciemment, volontairement que ces philosophes attribuent au système nerveux des facultés qui ne lui ont jamais appartenu et ne lui appartiendront jamais. Ils ont pour principe de nier obstinément toute réalité qui ne tombe pas immédiatement sous les sens ; de là leur parti pris et, conséquemment, leur erreur. Mais, comme les faits observés par eux sont exacts, il suffit de montrer que c'est l'âme et son enveloppe qui jouissent des facultés dont on veut doter la matière, et alors tout devient clair et compréhensible.

Autant il est difficile et même impossible d'expliquer logiquement ce que serait par exemple *une mémoire organique*, autant cela devient évident et incontestable si l'on admet qu'elle réside dans le périsprit comme nous le ferons voir. Ceci dit, commençons donc notre étude.

(1) Voir Claude Bernard, *les Tissus vivants* ; Rosenthal, *les Muscles et les nerfs* ; Longet, *Physiologie* ; Charles Richet, *Essai de Psychologie générale* ; Delbœuf, *Psychophysique* ; Féré, *Sensation et mouvement*.

FORMATION DES ORGANES DES SENS, RÔLE DU PÉRISPRIT.

Tout d'abord nous nous bornerons à montrer sommairement comment ont pu se former les premiers organes des sens, c'est-à-dire les premiers linéaments du système nerveux sensitif et parallèlement du système nerveux moteur, car ils sont inséparables, puisque la sensation se traduit toujours par un mouvement, comme nous allons le constater (1). Ceci bien compris, il deviendra facile de se figurer, par analogie, comment les autres parties du système nerveux ont pris peu à peu la direction de la vie végétative et organique. Ce sont donc les fonctions de la vie de relation des êtres vivants qui doivent nous occuper en premier lieu.

GABRIEL DELANNE.

(A suivre.)

(1) Richet, *Psychologie générale* (1887). Nous suivrons de près cet auteur en le citant librement, car son exposé très bien fait de psychologie physiologique, résume les dernières vues de la Science sur le sujet qui nous occupe. Voir aussi Vianna de Lima, *Exposé sur les théories transformistes*.





PARTIE LITTÉRAIRE

J V M A

« ... *quelque allégorie...* »
Les Professeurs.

« ... *d'une côte d'Adam...* »
L'Exotérisme.

Au Temple esseulé,

En des fuites scandées par le jeu de colonnes du grand escalier circulaire, de dos d'abord, je La vis.

Elle lançait, en quintes plaintives, l'appel *Jaho!* d'une voix qui, évidemment, ne tenait rien de l'entonnoir buccal, mais devait toute la pureté de sa vibration, ni « cristalline », ni *autre*, au zéphyr d'amour qui traversait Son cœur.

Elle fumait — je ne sais de quoi — adoucissant d'un voile — par le léger nuage, violacé et tendre, qui La suivait, Lui mettant comme des ailes — la blancheur de Son corps sur la blancheur des marbres.

Ses cheveux — pour qu'en cette beauté *communément* naturelle de la nudité se révélât la féminité du

soin — étaient coupés droits, à l'horizon précis de la taille, célébrant par l'arrêt subit de leur chute, l'éclat d'ivoire des hanches propices.

Après des successions aussi rapides que nombreuses de ces passages où elle semblait en même temps se dérober et chercher, aérienne sur les marches, pâle comme un soleil d'hiver, Elle descendit, rayonnant de la joie de me trouver.

Tout Elle disait son exaucement, depuis la soudaine lenteur de sa progression (ne parvenait-Elle pas au but que se proposait naguère sa course ?) et la placide ondulation de Ses jambes qui La portait en Son Olympe, jusqu'au calme, visiblement récent, épanoui dans le repos de Son sourire.

Par-dessus tout, le signe m'en fut manifesté dans l'inattendu redressement de Sa coiffure en couronne où je lus, tressées, la royauté plastique, le carguer des voiles et l'intime attention de rendre tout à fait confortable Son abandon prochain par la perfection de Son galbe offert et l'intégral modelé de Son dos, — ce dos d'abord entrevu dans Ses fuites scandées par le jeu des colonnes du grand escalier circulaire et qui, à cette heure, la fugitive — quêteuse abordant, opposait à mes yeux, au lieu de Sa poupe, la proue menaçante de Ses seins dont l'éperon fulgurait vainqueur.

Aussi, la fanfare glorieuse sonnée par l'or tantôt éployé de cette prestigieuse modification (d'ailleurs, si ingénument méthodique) s'atténuait-elle maintenant à chaque degré, en de complémentaires lointains, tellement qu'au terme — après soi indéterminable — de Son approche, l'appel si douloureusement votif

Jaho! était devenu un murmure confus de choses désormais plutôt musicales que littéraires, vague bruissement d'aveux inutiles où passait l'écho du souffle augural.

Jaho!
Là-Haut
L'Amour
Toujours.

Jaho!
Si haut
Tout là-Haut!
Oh!!... Si haut!!!

L'involonté allait-elle couvrir de sa nuit ma conscience ? Au moins la solennité de l'occasion commandait-elle de ne point le permettre absolument. Oh ! saveur inoubliable des crépuscules ! Je dois à vos lumières ce souvenir d'hymen.

Quand, à quel moment de cette reconnaissance nous étreignîmes-nous ? En vérité, dès que *Nous Nous* vîmes (n'eus-je pas l'anticipation de Son dos ?) Nous fûmes touchés, toute ambiance cessant hors l'entre-Nous. Cependant, aux culminances de cette sensation, mon épiderme fut enthousiasmé d'un si improbable laitage ambré, que Sa chair, décidément hyperbolique, avait pris la consistance même du rêve.

C'est alors que, blonde toute, comme une crème où serait tombé le myosotis d'yeux fidèles, la narine haute, la tête — depuis l'instant de sa seconde éloquence — pleine du hasard de volcaniques torsades, Elle m'apparut baignée d'une lourde et longue fusion

de perles alanguies, aux subtilités profondes, aux douceurs infinies, dans laquelle d'impondérables satins auraient passé la fluidité de miels envahisseurs. Elle se dressa, éperdue dans la richesse de ce halo nuptial où, irrésistiblement, l'amplexion des laves répandues jetait le grappin de ses parfums. Le solaire apanage ardaït au feu de Notre immédiate solitude, m'éblouissant, au plus aigu de ces flambois, de l'orgiaque arc-en-ciel d'insoupçonnées nuances.

Sous l'acier du regard historique, que seul tamisait le vitrail de séculaires erreurs, sans qu'il pût différer, d'impalpables damasques enserreraient dans l'écrin de conformes assouvissements, Nos appétits dardés.

Déjà, sertis de giroyantes buées d'une rose imper-turbable qu'irradiait, par éclairs, le rehaut vermeil des lèvres abouchées, Nous subissions le joug — en fut-il plus irrévocable ! — de l'aimant mystérieux qui noue les destinées.

Enfin, l'aurore de Son être s'aviva de l'aurore de Son geste, et, tout au bord de ma vie, une fleur surnagea, rivée à mon plaisir par le diamant du sexe.

Je souhaiterais ici des mots transgresseurs qui franchissent le calvaire de ma plume, car il venait de se passer quelque chose qui terrasse de silence : plus qu'inouï, plus qu'étrange, terriblement.

En effet, lorsque, d'une voix qui, évidemment, ne tenait rien de l'entonnoir buccal, mais devait toute la pureté de sa vibration, ni « cristalline », ni *autre*, au zéphyr d'amour qui traversait son cœur, Elle m'eut fait sentir plutôt qu'entendre (mes moelles en furent plus affectées que mes tympanes) que ce qu'Elle fuyait était :

tout autre désir que mon consentement, et que, simultanément, Elle m'eût présenté, avec la supplique de Ses vœux, le trésor des hommages par Elle rebutés, je constatai — oh ! comment ? je flottais dans l'équilibre de tous les paroxysmes — qu'à mon toucher partout s'exaltait Sa forme (ainsi qu'à mes autres perceptions s'accroissaient Ses subjectivités correspondantes) pour atteindre, désorbitée, l'intensité exactement égale à celle de Son spectacle, dont le mirage, noyé de multiples délices, m'imposait Sa triomphale splendeur.

Complètement et pareillement donc, tous mes sens, à la fois, La possédèrent entière, si bien que, pour Nous retenir à la terrienne mission, je dus articuler quelque parole — banale, quelle ait-elle été.

Cette catastrophe, qui me rendait aux habituelles réalités, vint parfaire d'une certitude aussi transcendante qu'inimaginée le bonheur de Ses dilections.

Rentrés, dès lors, dans l'espace et le temps, Nous Nous repliâmes en Nos égoïsmes, rompant le charme d'Absolu que Nous venions de goûter en cette vitale communion.

Puis, sensiblement aussi, chacun de Nous fut seul.

Mais toujours,

Au temple esseulé,

Parmi le jeu de colonnes du grand escalier circulaire, s'étire lascivement l'appel *Jaho!* d'une voix qui, évidemment, ne tient rien de l'entonnoir buccal, mais doit toute la pureté de sa vibration, ni « cristalline », ni *autre*, au zéphyr d'amour qui traverse les cœurs.

Septembre 1891.

VURGEY.

La Vie d'un Mort

(Suite.)

Autour de cette clownerie grognante, la foule s'amassait idiote... d'autres astraux s'enlaçaient aux astraux de ces stupides curieux, et les affolaient de terreur et de dégoût : de cruauté aussi. Quelques-uns criaient : Il est enragé, il faut le tuer.

Un autre qui avait la face rasée comme un cabotin ou un prêtre, prononça le mot de *delirium tremens*, un liseur hurla : Vieux Coupeau !

On courait à la recherche de sergents de ville.

Cependant l'astral de l'ivrogne, soudain rappelé par les volontés réflexes de son propriétaire normal, s'efforçait de rentrer dans son domaine et de chasser l'intrus qui avait usurpé sa place...

Mais Durand tenait bon : il avait pour lui droit de conquête et il entendait en user, d'autant que, chez l'alcoolique, les appétits érotiques commençaient à se surexciter et à satisfaire les voracités du mort...

— Ah ! le cochon ! cria un enfant.

Et il jeta au cynique dénudé une pierre qui l'atteignit en plein front... il y eut du sang...

La secousse produisit un effet imprévu : Durand, goulé de sang, se jeta sur la place rouge, et dans ce mouvement, débarrassa un instant l'issue de pénétration régulière... et l'astral du pochard, à l'affût, soudain réintégra, expulsant l'étranger en une lutte

furieuse qui faisait horriblement trépider l'homme, devenu champ de bataille où ces deux choses psychiques se pignochaient, à la façon de deux duègnes qui s'écrabouillent le chignon.

Durand vaincu, s'enfuit...

Discrets, chaussonnant leurs pas, arrondissant le dos comme marguilliers entrant en sacristie, deux à deux se rencontrant devant la porte cochère noire et serrant les lèvres avant de sonner, puis, le cordon tiré, se faulant à travers la cour striée de raies sales de gaz, coulant sous les curiosités railleuses de la grosse concierge dont la face plébéienne se collait aux carreaux, puis montant, presque respectueux du craquement des marches et pétrissant la rampe avec des atouchements d'ecclésiastiques, anhéant aux paliers, comme opprésés par le dieu, de braves gens venaient, troublés, deux fois chaque semaine chez la dame du quatrième dont ils ne prononçaient le nom qu'avec des tremblements vocaux, signes pharyngiens du respect.

Avant de cogner à l'huis — pourtant impatient de les humer — ils se penchaient l'un vers l'autre, et dans un murmure poussif d'émotion contenue, l'un disait à l'autre :

— Pourvu que ces chers esprits...

— Oh ! comme la dernière fois, saint Vincent de Paule !...

— Oserons-nous encore le déranger ?...

D'en bas, dans la cage obscure de l'escalier, montait le bruit de la porte vestibulaire refermée par de nouveaux arrivants...

Les deux premiers frappaient, la porte béait, les avalait, se refermait, tandis que, grandissant avec la montée effectuée, des voix de femmes grasseyaient des papotages sentimentaux.

— Cette fois, je veux parler à ma petite Adèle...

— Pardon, mais j'ai promesse de voir le capitaine.

— Les chers esprits auront pitié de nous deux... Est-ce que nous aurons M. le comte ? Quel homme délicieux !...

— Et de si bon ton ! L'avez-vous entendu converser avec Jean-Baptiste ? Vrai, on dirait deux frères...

Et la porte, de son panneau à gonds, ingère les arrivantes, puis d'autres, puis d'autres.

Dans un salon, meublé de velours grenat, avec, aux dossiers des chaises et des fauteuils des crochets protecteurs, la Dame de la maison est debout, causant avec M. Frédéric, maigre, noir, avec les cheveux collés à rebrousse-pois sur le crâne en pointe ovoïde : M. Frédéric a l'œil sombre, très cerné, la bouche est large et la lèvre grosse. Les doigts sont très longs, à ongles courts, dont une bordure noire délimite la spatule. Il est grave : il se plaint que Madame, trop indulgente, ait laissé pénétrer des incroyables.

— Que voulez-vous, dit-il sévèrement, que pensent de nous les chers désincarnés, si nous les arrachons à leurs sphères de lumière pour les exposer à l'insulte ?

— Mais, monsieur Frédéric, personne ne s'est permis...

— Je vous dis, madame, que Fénelon a été très mécontent... et que saint Siméon a déclaré qu'il ne remettrait plus les pieds chez vous...

— Monsieur Frédéric, je vous en prie, dites bien à saint Siméon...

Mais M. Frédéric n'écoute plus.

Une forte dame, aux mamelles projetées, vient d'entrer, accompagnée d'un spectre, d'un fil pâle et nocturnal :

— Ah ! chère sœur, s'écrie M. Frédéric, que vous êtes bonne d'être venue, et votre chère enfant...

Le spectre est une jeune fille de seize ans peut-être, pâle, étique, avec, dans un crâne diaphane, des yeux immenses, sans regard. Elle ne voit pas M. Frédéric, mais de sa voix morte interroge :

— Mon maître bien-aimé n'est-il pas là ?

M. Frédéric a, au muscle zygomatique, une contraction nerveuse :

— M. le docteur D..., mille regrets, mais nous ne l'avons pas encore vu !

La forte dame et M. Frédéric ont échangé un coup d'œil.

— Il faut vous ménager, ma chère enfant, susurre M. Frédéric.

Mais elle le foudroie de ses deux yeux subitement allumés, disant d'un accent dur :

— M. le docteur est mon maître...

Languissante, une femme de trente ans, toute neigeuse de chlorose, ondule vers Madame et lui prend les deux mains dans ses doigts moites :

— M. le comte ?

— Justement le voici... Venez, ma belle que je vous place...

Puis, à l'oreille de la dame blanche :

— N'oubliez pas de lui parler... au nom de ces chers esprits... il est si généreux.

Autour du salon, on s'est assis, fauteuils très proches : il y a des tassements de jupes et de jambes... Madame, contente, s'est installée auprès de la cheminée et, souriante, — elle est très brune avec aux lèvres une obombre de moustache, — elle dit :

— Monsieur Frédéric, croyez-vous que nos chers esprits nous seront favorables ?

Sérieux, s'étant blindé l'œil d'un lorgnon fumé pour moins être distrait par les contingences mondaines, M. Frédéric s'est approché du guéridon, après avoir légèrement baissé la mèche de la lampe :

— Esprits, chers esprits, dit-il d'une voix de gorge assez solennelle, pardonnez à notre témérité... mais nous sommes gens de foi, et notre suprême bonheur est d'entrer en communication avec les morts bien-aimés. Dites, manifestez s'il vous plaît de venir à nous...

On entend un fort craquement de meuble...

— Mademoiselle, dit M. Frédéric à la jeune élève du docteur absent, vous plairait-il nous aider à interroger les esprits ?...

Immobile, livide, elle semble d'abord n'avoir pas entendu : mais sa mère tout bas lui parle à l'oreille, elle tressaille, se lève et va d'elle-même vers la table : elle s'assied auprès, sans la toucher :

— Éteignez la lampe, dit-elle.

M. Frédéric a eu un clignement d'œil significatif : il va y avoir des phénomènes...

Sur l'ordre de M. Frédéric tout le monde fait la

chaîne, les mains se lient, la lumière s'éteint, le silence est absolu, la nuit complète...

En tous ces personnages, lentement une déséquilibration s'accomplit. Des respirations retenues, la contention poussé hors de l'être les astraux libérés. Dans la pièce surchauffée par ces halètements, une atmosphère se forme, faite de morbidités et de névroses, que de loin sentent les élémentaires en quête de revivification passagère, les élémentaux goulus d'effluves vitaux.

Et sous le plafond bas, c'est, invisible, la giration flottante des Psychies de l'au-delà, traînant leur boulet passionnel, des entités de l'En-deça, haineuses de n'être pas. Les astraux des vivants, inconscients, vaguent, désertant partie de la coque qui est leur domaine : chez l'élève du docteur la sortie de l'Astral est complète...

Durand a flairé, de son coin d'ombre sinistre, cette chair de vierge, macérée de pratiques énervantes, et il s'est glissé là, attentif, avide... la lumière éteinte le libère de la torture redoutée. Encore lourd de vices, il est plus fort que les autres, les bouscule, s'effile vers le cœur de la jeune fille, vrille et entre...

On entend des soupirs souffrants, quelque chose comme des gloussements de spasmes...

— Voici les esprits, bruit M. Frédéric.

Les mains de la chaîne ne serrent plus fort : il y a de l'éréthisme partout.

Les hoquets orgastiques s'accroissent :

— Chère sœur, prononce M. Frédéric, les esprits viennent-ils à nous ?

Un silence ! puis quelque chose comme un rauquement :

Une lueur bleuâtre monte dans l'air, s'évanouit en une dilution floconneuse. Le sujet gémit maintenant : Durand lui mange l'être.

— Chère sœur, répondez-nous. Évoquez un esprit...

D'une voix toute changée, grinçante entre les dents qui se frottent, elle répond :

— Oui, je vois un esprit... là au-dessus de nous...

— Demandez-lui qui il est.

— Esprit, qui es-tu ?

Deux fois elle répète la question, puis :

— C'est Victor Hugo...

Il y a dans l'auditoire des souffles de fierté.

— Suppliez l'âme du grand poète de nous dire quelque chose...

La jeune fille de sa même voix strangulée dit :

— Je l'entends bien...

— Et que vous dit-il ?

— Merde !

Petits cris dans la chaîne. M. le comte est froissé, mais M. Frédéric a compris :

— Souvenez-vous, dit-il, ce mot héroïque, notre vénéré poète l'a écrit dans les *Misérables*...

Maintenant, la jeune fille parle, en une volubilité effrayante.. des mots odieux, obscènes sont crachés par ses lèvres... Durand débagoule toutes les ordures encore en lui contenues... Madame a donné un ordre, la lampe a été vivement rallumée... la jeune fille, raidie, les jambes allongées, les mains au busc, la tête en arrière, mâchonnant encore des argotismes indé-

cents, rappelle l'attitude des pires convulsionnaires : M. Frédéric la prend dans ses bras et l'emporte dans une autre pièce, suivi de la mère dont les seins flotent de terreur...

— Il y a des esprits farceurs, dit Madame en souriant au comte.

Lui, qui bégaie et est à demi sourd, jette des mots entrecoupés :

— Je n'ai.. n'aime pas... qu'on... se f.. f.. iche de moi !

La dame blanche argumente : il y a peut-être là des incrédules...

— Un occultiste ? menace Madame en promenant sur l'auditoire son regard moustachu...

— Revenons à la table, dit une petite voix. Appelons saint Vincent de Paule...

— Avec ça, dit Madame, rogue, que ce grand saint va venir... ça ne serait pas à faire...

— Essayons toujours...

M. Frédéric rentre, très animé :

— Il y a des gens — je ne veux juger personne — qui sont de grands coupables...

— Le docteur...

— J'ai dit que je ne nommerais personne... mais soyez tranquille, pareille scène ne se renouvellera plus... désormais c'est moi qui parachèverai l'éducation de cette jeune fille...

Madame a un tressaut de ravissement et poussant M. Frédéric du coude :

— Tu y es arrivé, vieux malin !

Pendant l'ordre se rétablit, Durand s'est épuisé

en l'effort brutal... la lumière l'obsède... pourtant il veut rester encore : on s'est mis à la table qui docile tape de ses pieds éloquentes :

— Esprit, es-tu là ?

— Toc, o

— Ah ! et qui es-tu ?

— Saint Vincent de Paul...

— De Paule...

— Allons, ne chicanons pas ces chers esprits sur l'orthographe... Grand saint, dis-nous une sentence... ne fut-ce qu'un mot...

La table se soulève...

— Un, deux, trois... huit... dix... douze, treize...

— C'est un M. La seconde lettre ?

— Cinq... cela fait Me... La troisième ?

La table franchit cinq, dix, quinze, on en est au p, au q...

— Arrêtons-nous, dit M. Frédéric, les esprits farceurs ne sont pas partis...

Et cette fois Durand, impuissant à plus longtemps supporter la lumière, est violemment attiré par le cône d'ombre qui le résorbe... laissant le champ libre aux Élémentaux qui, avec des ressouvenirs de ricancement, attendent les questions...

— Mes sœurs, dit M. Frédéric, rappelons saint Vincent de Paule...

VI

Goutte à goutte ainsi que d'un sac dont le fond a une fissure, les honteuses appétences de Durand, la

brute, se sont évadées de son astralité dont la forme, jusque-là étirée par ce poids en poire retournée, peu à peu, s'est normalisée, en sa tendance vers l'idéal mathématique.

Allégée aussi, la coque, ainsi que l'aérostat débarassé de son lest, ne rampe plus, ballottée à toutes les attractions passionnelles et aux affinités de la terre : Durand se vide du mal, ses résidus de sens s'atrophient, ses désirs s'éteignent, il oublie les charmes de la bestialité qui s'efface, s'éloigne, disparaît. Il n'oscille plus, il monte, et alors, d'après la norme, sa fluidité est saisie par la spirale, embryon de la forme parfaite...

Il s'est évadé de la lumière, mais, dans la courbe à plusieurs révolutions sur le même plan, il est encore des coins sombres : il est le dernier mais combien long stade de la souffrance alourdisante : la spire, se concentrant sur elle-même pour la résistance, va vers son asymptote qui est le cercle.

De l'animal honteux qui fut Durand, rien ne subsiste plus que la tendance vers l'altruisme physique, la volonté d'épandre sa vie en la vie d'autrui : il roule vers le haut, peu à peu pénétré par la lumière, échauffé, suprêmement vitalisé, mûrissant pour la combustion décisive qui rejettera ses atomes dans la circulation des mondes...

Et bien plus tard, bien plus tard, la spirale s'écartant de plus en plus du point, également modelée par les forces cosmiques, se résout en la sphère, en la boule incandescente, soleil infinitésimal de l'humanité qui en l'humanité rejette sa chaleur fécon-

dante, renaissance suivie d'une nouvelle purification, jusqu'à l'heure combien attendue ! où la sphère lumineuse, possédant une chaleur adéquate à la chaleur sublime et première, se résorbe et se fond en elle, élément devenu infini lui-même de la lumière infinie. ...

JULES LERMINA.

(Fin.)

LE CŒUR

*Ils sont là quelques-uns, fils des mêmes semences,
Mais trois surtout : le foie et l'estomac et lui,
Lui, le Cœur, roi qui plane en l'azur des romances,
Et captif dans la chair vibre entouré d'ennui.*

*L'estomac, ce sénat romain, fait des lois dures,
Le foie est un soldat noiseur et turbulent,
Mais le Cœur est poète et scande ses murmures,
Et peintre il sait traduire en couleurs ce qu'il sent.*

*Sur la joue il nuance en touches délicates
Les pudeurs, il revêt la fureur d'écarlates,
Et retire le sang à la pâle rancœur.*

*Les frimas, les chagrins, la femme et les fioles
Pèsent sur la palette et la lyre du Cœur,
Qui se désorganise et peint des chansons folles.*

PAUL MARROT.



BIBLIOGRAPHIE

LA RECHERCHE DES DESTINÉES

PAR EUGÈNE NUS (1)

Depuis quelques mois le succès de l'occultisme en France s'affirme chaque jour plus évident. Il est clair cependant que ce succès ne saurait être uniquement dû aux efforts de quelques individualités, si l'on veut bien se donner la peine d'observer les faits d'une manière impartiale.

Nous venons faire la récolte, et nous sommes chargés de rentrer le blé en grange. Mais une sotte vanité pourrait seule nous inciter à n'attribuer qu'à nous seuls les résultats obtenus. La graine fut semée il y a déjà bien longtemps, cinquante ans bientôt, et c'est à travers mille difficultés que la future moisson a pu croître et s'épanouir au soleil.

Si l'on jette un coup d'œil sur le mouvement philosophique de 1853, on y retrouve tous les grands esprits qui firent de si nobles efforts pour le triomphe de l'idée spiritualiste. Qu'il nous suffise de nommer parmi les plus éminents Eliphaz Lévi, Ragon, Eugène Nus, Charles Fauvety, Louis Lucas, etc., etc.

(1) 1 vol. in-18, 3 fr. 50. En vente à la Librairie du Merveilleux.



A ce moment, une réaction très nette s'opérait contre l'enseignement du cléricisme. Les novateurs, apôtres ardents de la Liberté et du Spiritualisme, firent les plus grands efforts pour asseoir la Foi sur des bases solides et scientifiques.

Mais les esprits n'étaient pas encore préparés à cette salutaire action, et c'est le positivisme matérialiste qui profita de l'occasion. Les apôtres de la nouvelle philosophie furent bafoués par la génération d'analystes qui se levait alors, et les travaux de laboratoire absorbèrent les nouveaux venus, bien plus que ne l'auraient fait les plus séduisantes théories du monde.

Et les résultats pratiques obtenus par cette admirable génération de savants furent tels, que les philosophes se dirent que peut-être ils avaient eu tort, et que, gardant au plus profond du cœur leurs saintes croyances, ils abandonnèrent le rôle d'apôtres militants pour se consacrer aux devoirs de la vie privée.

La graine, quoique semée en terre ingrate, germa pourtant, et un jour vint où les matérialistes triomphants virent s'élever à leur tour une nouvelle génération battant en brèche leurs théories, non plus sur le terrain du sentimentalisme et de l'enthousiasme, mais bien sur le terrain de la Science, et d'après les déductions tirées de faits nombreux et irrécusables.

Et l'on vit alors une singulière alliance intellectuelle : celle des grands-pères et des petits-fils. L'expérience de ceux-là, sanctionnant et guidant l'audace enthousiaste de ceux-ci, fit merveille.

Aussi n'est-ce pas sans un sentiment de profonde

reconnaissance et de sincère admiration que je retrouve aujourd'hui à mes côtés, dans la lutte pour le triomphe de nos idées, un de nos maîtres les plus chers et les plus vénérés : Eugène Nus.

..

Ceux qui s'intéressent de nos jours à l'occultisme ne se doutent guère du courage qu'il a fallu à l'auteur de *Choses de l'autre Monde* lorsqu'il publia sa première œuvre, en 1851.

Aujourd'hui, les livres sur ces questions sont nombreux et variés; les sources bibliographiques bien mises à jour, et l'étudiant n'a guère que l'embarras du choix. De là à se figurer qu'il en a toujours été ainsi, il n'y a qu'un pas, et j'ai souvent entendu des débutants critiquer acerbement les œuvres des maîtres et des instigateurs du mouvement de 1850.

A ceux-là, je leur demande de prendre en mains la dernière œuvre d'Eugène Nus : *A la Recherche des Destinées*, et ils verront comment un philosophe qui veut se tenir au courant des progrès accomplis par le spiritualisme, peut lutter avec l'un quelconque des « jeunes » sur les terrains déjà explorés il y a un demi-siècle.

A la Recherche des Destinées comprend treize chapitres d'exposition, plus trois chapitres de déductions et quelques notes.

L'exposition aborde l'état actuel de la philosophie spiritualiste dans toutes ses branches, en disant quelques mots des origines de chaque école.

C'est un coup d'œil général et synthétique sur l'his-

toire de l'esprit humain à travers les âges, particulièrement en ce qui touche l'origine et le terme de la destinée humaine.

Aussi, après un travail sur l'Inconnaissable et l'Inconscient, voyons-nous étudier successivement l'Inde et le Bouddhisme, la Chine, la Gaule, l'Égypte et la Kabbale, le Christianisme, le Spiritisme et l'École moderne au point de vue philosophique.

Chacun de ces chapitres forme un tout bien distinct, quoique rattaché historiquement au reste, et les lecteurs de *l'Initiation* ont pu s'en rendre compte puisqu'ils ont eu la primeur de deux de ces chapitres.

Le cadre restreint de notre compte rendu nous oblige, à notre grand regret, à laisser de côté la plus grande partie de ces chapitres, pour ne considérer spécialement que trois écoles : le Bouddhisme, la Kabbale (et l'Occultisme), et le Spiritisme.

*
**

Nous avons déjà montré le plan suivi par l'auteur :

1° Exposition (treize chapitres) ;

2° Déductions (trois chapitres).

Ce plan suffit à lui seul pour indiquer le caractère de chacun des chapitres que nous allons étudier.

Il s'agit d'une *exposition des diverses idées* ; et le caractère qu'on peut attendre d'un travail de ce genre, c'est, avant tout, la clarté et l'érudition (présentée sans fatigue pour le lecteur). L'œuvre d'Eugène Nus répond point pour point à ces *desiderata*.

Il y a quelque temps, un auteur spirite, M. Léon Denis, a fait un livre dans lequel la partie historique est établie à peu près sur le même plan que dans l'ouvrage qui nous intéresse.

Lors de l'apparition de ce volume, nous avons montré ici même l'insuffisance de ce travail quant à l'érudition. Les critiques chargés de la Bibliographie dans *l'Initiation* passent souvent dans le petit monde spiritualiste, pour de mauvais coucheurs. Cela tient à ce qu'ils lisent d'ordinaire les livres dont ils doivent rendre compte, et qu'ils ne se contentent pas d'insérer les « comptes rendus » obligeants envoyés par les éditeurs; *inde iræ*.

On nous rendra toutefois cette justice, c'est que notre opinion a toujours été franchement exprimée. Nous sommes donc heureux de l'occasion qui nous est offerte de renvoyer M. Léon Denis à l'ouvrage d'Eugène Nus, pour toute la partie philosophique et bibliographique; il pourra se rendre compte que si notre critique fut sévère, elle était juste.

Mais revenons à notre auteur, et voyons ce qu'il dit du « Bouddhisme » et de la Philosophie Orientale en général.

Quatre chapitres (V, VI, VII, VIII) sont consacrés à cette question.

Après avoir démontré que les idées des philosophes allemands contemporains sont empruntées au Bouddhisme, Eugène Nus nous présente successivement le Bouddhisme sous plusieurs aspects: historique, exotérique, ésotérique.

Le chapitre consacré à l'Histoire porte pour

titre : *L'Inde antique*. Les points principaux du Brahmanisme y sont résumés au mieux, et certaines remarques, comme le rapport du signe de croix des Indous à notre signe de croix, « où le nombril est remplacé par le front » ; et l'origine de notre mot *amen* dans *aum* sont personnels à l'auteur.

A la suite de ce chapitre vient l'étude du *Bouddhisme*, divisée en deux chapitres. Ici nous demandons à notre maître la permission de lui faire une critique essentielle. Cette division du Bouddhisme en *exotérique* et *ésotérique* est absolument artificielle. C'est l'œuvre d'une Société dont les procédés généraux ou particuliers sont inqualifiables. Tous les orientalistes d'Europe ont protesté avec énergie, et sont venus montrer *textes en main* que le prétendu Bouddhisme ésotérique est connu de tout le monde savant (1).

Que certaines « misses » anglaises, et quelques bons naïfs, dont la connaissance des choses de l'Orient est comparable à l'idée que se fait une carpe de l'astronomie, prennent cela comme argent comptant, soit ; mais, de grâce, sachons imiter les Français qui, après quelques mois d'études, ont gracieusement renvoyé les auteurs de ces plaisanteries à l'étranger. Aussi le bon sens d'Eugène Nus est-il mis en éveil par toutes ces allures mystérieuses, et, dans maint passages, il fait ses réserves au sujet de ces bons « Mahatmas ».

Appelons donc le Bouddhisme, Bouddhisme, tout simplement, et demandons au musée Guimet et à ses *Annales* les principes de son enseignement ; et nous

(1) Voy. Augustin Chaboseau, *Essai de Philosophie bouddhique*.

pourrons alors rendre pleine justice à la clarté qu'apporte notre auteur dans l'exposé de la doctrine bouddhique (ch. VII) que les lecteurs de *l'Initiation* ont pu déjà lire il y a quelques mois.

Les deux chapitres suivants (VIII et IX) : *la Métaphysique chinoise et la Gaule celtique*, demanderaient à eux seuls une étude spéciale.

La dernière est même si importante que nous demanderons à l'auteur la permission de la reproduire dans *l'Initiation*.

Nous arrivons maintenant à l'étude qui nous intéresse le plus dans cet ouvrage, celle de la *Kabbale* : On sait que la tradition occidentale dérive presque exclusivement de cette source,

Il est donc important d'indiquer les caractères distinctifs des deux sources d'enseignement.

La *Kabbale* est établie sur des bases strictement mathématiques, l'évolution des lettres, des mots et des idées ayant les mêmes principes que l'évolution des nombres.

Rien de pareil dans le sanscrit et dans les enseignements qui en dérivent. C'est là un point dès longtemps établi par Fabre d'Olivet (1).

La philosophie de Spinoza et celle de Schopenhauer montrent parfaitement les caractères respectifs de chaque tradition.

La *Kabbale* admet la possibilité de communiquer avec les morts, niée par le Bouddhisme.

La *Kabbale* admet la conservation en astral de la

(1) Voy. Fabre d'Olivet, *Lang. heb. restituée*, p. 19 ; Papus, *Traité méthodique*, p. 424 où ce passage est cité.

personnalité humaine et développe même une théorie très curieuse de la fusion progressive des « âmes sœurs » origine de la réintégration.

A part ces distinctions et quelques autres de moindre importance, l'identité des enseignements des deux traditions est parfaitement mise au jour par Eugène Nus. Il en résulte que ces deux traditions semblent émaner d'une même source. Mais laquelle ? *That is the question.*

Cette identité de toutes les traditions se retrouve encore à propos de l'*Ésotérisme chrétien* (ch. XI) où notre auteur, suivant Anne Kingspfort, voit surtout le côté symbolique. Nous avons personnellement développé notre opinion sur ce point, à propos des « Origines du christianisme ». (*Traité méthodique*, p. 614.) Comme il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un auteur qui défend ses opinions personnelles, nous priverons les lecteurs de cette fatigue, et renverrons les curieux à l'ouvrage indiqué.

Nous arrivons ainsi au ch. XII : *le Spiritisme*. Arrêtons-nous un peu sur ce chapitre qui ne comprend pas moins de trente-sept pages.

*
*.

Tout d'abord Eugène Nus me permettra de lui dire combien j'envie sa situation indépendante. Le monde intellectuel est ainsi fait qu'on exige des auteurs une étiquette quelconque. Un tel est spirite, un autre occultiste; un autre est « américain » ou « indien », souvent quelquefois les deux. Peu à peu l'on se laisse entraîner par l'affiliation qu'on vous a imposée, et

l'on arrive à défendre *unguibus et rostro* la petite secte qu'on représente contre les autres petites sectes qui prétendent chacune savoir par quel bout on doit couper un œuf. Au-dessus de toutes ces questions de détail, le chercheur doit savoir reconnaître la Vérité éparsée un peu partout ; et, quand il arrive à cet état où guidé, non pas par une école, [mais bien par son bon sens, il devient juge de toutes les querelles, alors il écrit *A la Recherche des Destinées*.

Le chapitre qu'Eugène Nus a écrit sur le Spiritisme ne sera peut-être pas du goût de tous les Spiritistes, mais il sera unanimement approuvé par tous les chercheurs sérieux. Car notre auteur n'a pas cherché davantage ici à prendre parti pour la *secte* spirite qu'il n'a prétendu faire plaisir à la *secte* des kabbalistes dans le chapitre sur la Kabbale, ou à la *secte* des pessimistes dans son étude sur l'Inconscient. Il expose, il défend ou il raille, préoccupé seulement du culte de la Vérité, quelle que soit la couleur de l'habit dont les prêtres l'ont revêtue.

La raison du philosophe sait toujours chercher l'état *naturel* de la déesse, sous les tournures et les faux chignons dont l'ont affublé ses prétendus interprètes.

Après avoir parlé comme il convient du parti pris de nos savants officiels à l'égard de ces études, Eugène Nus aborde le « manuel opératoire » de l'évocateur. A signaler aux expérimentateurs le moyen suivant :

« Les Chinois emploient pour ce genre de correspondance un procédé qui exclut tout soupçon de supercherie. Sous un stylet attaché à un fil, que la

main d'une statue ou tout autre support tient suspendu en l'air, ils placent un plateau garni de sable, et, à la demande de l'évocateur, le stylet trace, sur le sable fin, la réponse à la question posée. »

Suivent quelques mots sur la théorie spirite en général, comparée aux doctrines du Bouddhisme et de la Kabbale. En passant, l'auteur insiste sur la question capitale de la *réincarnation* qui sépare les spirites latins et anglo-saxons en deux camps distincts.

Enfin apparaît la question des *élémentals* et des *élémentaires*, après quelques traits aigus décochés aux matérialistes qui prétendent expliquer les phénomènes occultes. Ici nous ne pouvons que féliciter vivement l'auteur d'avoir bien établi la démarcation qui sépare le Bouddhisme de la Kabbale. Certains industriels voyant baisser la vente des idées dont ils vivent n'hésitent pas à accuser les Kabbalistes des opinions les plus biscornues. L'impartialité qu'Eugène Nus apporte dans sa composition lui permet de juger sans passion.

« Pourtant la Kabbale juive, moins féroce pour le
« spiritisme que l'ésotérisme d'Orient, n'exclut pas for-
« mellement les esprits du phénomène ; mais elle pro-
« fesse que toutes les étrangetés qu'on leur attribue
« pourraient se passer de leur intervention. (P. 215.)

.....
« Aussi bien que le spiritisme, l'occultisme rend
compte de tout. » (P. 216.)

Ce remarquable chapitre se termine par une fort spirituelle étude sur l'*inconscient*, suivie d'une réfutation en règle des explications basées uniquement

sur cet agent. Bien plus, le chapitre XIII est consacré à l'analyse d'un œuvre étrange autant que remarquable, un système complet de philosophie écrit par un « inconscient », un paysan illettré du Var. Il s'agit de la *Clef de la Vie*, de Louis Michel, de Fignières (1856).

Ainsi se termine la partie de l'ouvrage d'Eugène Nus, consacrée à l'*exposition* des principales théories. Voyons rapidement ses *déductions*.

*
* *

Trois chapitres renferment les déductions: *Les Deux Hypothèses, la Grande Synthèse, Sur la Route*.

Le premier résume le livre tout entier en insistant particulièrement sur l'inanité de l'hypothèse pessimiste; mais en délimitant bien le problème à résoudre.

« Désespérance ou Confiance, Pessimisme ou Optimisme, c'est de là qu'il faut partir. » Et quelle mordante ironie dans le jugement sur « les pessimistes »!

« Le dilettantisme physiologique ou psychologique est à la mode aujourd'hui. C'est la myopie intellectuelle et le binocle est bien porté. »

Mais la seconde étude: *la Grande Synthèse*, ne peut être résumée, tant elle est profonde et magistralement traitée. Il faudrait tout citer *in extenso*, ce que nous ferons peut-être dans un prochain numéro.

La conclusion qui se dégage de l'ouvrage tout entier c'est l'auteur lui-même qui va nous la donner en nous montrant le but poursuivi :

« Étant donné qu'on n'admet pas, pour explication de la vie, l'iniquité inconsciente et les cruautés aveugles qu'on nomme les lois naturelles, on doit accueillir comme probable l'hypothèse qui répond le mieux aux objections du doute et aux exigences de l'âme. Chacun doit se créer cette hypothèse selon les lumières de sa raison, et se faire sa religion à soi-même, quand les vieux cultes ne suffisent plus.

« C'est pour aider à ce travail que j'ai rassemblé les matériaux perdus dans la nuit des âges, ou d'origine trop récente et de source trop discutée, pour avoir franchi la barrière de l'inertie générale. »

Que dire de plus après l'analyse de cet ouvrage que nous avons donnée aussi fidèle que possible ? Faut-il rappeler les qualités de l'auteur ? Faut-il insister encore sur son impartialité, sur l'érudition remarquable qui se cache sous des dehors gracieux, sur la clarté et la netteté du style, telles que la doctrine la plus abstraite est exposée non seulement d'une manière intéressante mais bien d'une façon si « amusante » pour l'esprit, qu'on est tenté de relire toujours chacun des chapitres de cet ouvrage ?

Aussi comprend-on l'étonnement des critiques de la presse quotidienne devant une telle œuvre.

Les plus sceptiques sont forcés d'avouer la science et la largesse de vues qu'on y rencontre.

Et ce qui domine tout, c'est « l'humour » c'est l'esprit bien français de notre maître Eugène Nus, déshabillant les fantoches de baudruche, philosophies de nos contemporains, tout en faisant de bons mots et de vives saillies, et clouant au pilori du

ridicule les vanités les plus sérieusement présentées.

Et quand on songe que la première œuvre de cet auteur parut en 1851, et qu'il vient d'écrire en 1891 un livre si « vivant », l'on se demande si la philosophie n'est pas cet élixir de vie qu'ont tant cherché maints alchimistes.

PAPUS.

ISIS DÉVOILÉE

OU L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE (1).

Par ERNEST BOSCH.

Il arrive très souvent que les étudiants en occultisme désirent approfondir les origines de la tradition occidentale. Nous possédons déjà quelques documents intéressants, quelques travaux remarquables sur les origines hébraïques ; mais il n'en est pas de même pour les origines égyptiennes ou chaldéennes.

Les écrits des néo-platoniciens ne sont pas encore tous traduits, et cependant ils renferment des trésors concernant l'ésotérisme égyptien. Bientôt, si nous sommes bien informés, le musée Guimet comblera cette lacune par la plume autorisée d'Augustin Chaboseau. Nous devons toutefois signaler aux occultistes le remarquable ouvrage de M. E. Amelineau, *Essai sur le Gnosticisme égyptien* (1 vol. in-4, 1887), œuvre remarquable à tous les points de vue.

(1) 1 vol. in-18. Prix 4 fr. Chamuel, éditeur, 27, rue de Trévisé.

Les travaux des égyptologues officiels se présentent sous un caractère trop technique pour être de quelque utilité aux chercheurs indépendants. D'autre part le *Livre des morts*, tel qu'on le connaît en France, demande une étude approfondie pour être bien compris.

Un ouvrage en même temps clair et bien complet sans être trop considérable, pratique avant tout par conséquent, était absolument nécessaire pour ceux qui s'intéressent à l'Égypte et à ses mystères. Il était difficile de remplir tous les points de ce programme. C'est ce qui vient d'être fait par M. Ernest Bosc dans son *Isis Dévoilée*.

Ce volume de plus de 300 pages renferme tout ce qu'on peut être appelé à savoir de l'Égypte et de ses mystères. Il est d'une lecture attrayante, malgré l'érudition considérable qui y est contenue. C'est là un véritable tour de force dont il faut vivement féliciter M. Ernest Bosc. De plus, une table alphabétique, très bien faite et très complète, permet de considérer ce petit traité comme un véritable dictionnaire de l'éso-térisme égyptien.

La place nous est malheureusement comptée pour entrer dès à présent dans les détails de l'ouvrage. Disons simplement qu'il ne comprend pas moins de 25 chapitres répartis en trois grandes parties

La première : *Egyptologues, Hiéroglyphes, Écritures, Papyrus, Livres d'Hermès*, expose l'état de la question au point de vue scientifique.

Le deuxième : *Religion, Mythes, Symboles, Prêtres, Prêtresses, Juges, cérémonies et Fêtes*, traite surtout

le côté social et philosophique. Enfin la troisième : *Psychologie, Philosophie, Morale, Deuils, Funérailles, Momies, Monuments funéraires*, contient des chapitres de pur ésotérisme.

Le titre lui-même, *Isis Dévoilée*, indique bien le caractère de l'ouvrage : on y traite d'égyptologie au lieu de parler de tout sans rien savoir comme dans certains ouvrages étrangers parus sous le même titre.

C'est une grande joie pour nous que de voir ce mouvement philosophique qui permet à la France, par le groupement de ses forces, de montrer qu'elle reste toujours à la tête des études d'occultisme, et que Ragon, Eliphas Levi, Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre sont encore au-dessus de tous leurs imitateurs de l'étranger.

P.

EN VITRINE

Lorsque l'homme « tente d'escalader l'éther du relatif », il se trouve aux prises avec deux Inconnus : l'Inconnu de l'Esprit, et l'Inconnu du Cœur. La Science est née du premier ; l'Art, du second. Je donnerai sans balancer au dernier la supériorité : « Le poète sait découvrir par une intuition secrète des rapports invisibles à d'autres, et rapprocher ainsi, par des analogies inattendues que seul le voyant peut saisir, les objets les plus éloignés et les plus opposés en apparence. Tout vrai poète est doué de cette qua-

lité plus ou moins développée qui est l'essence même de son art » (1). Le savant saisit des vérités qui ne sont que le signe, l'enveloppe de la suprême Vérité ; au contraire, l'artiste génère en lui, et répand des sentiments qui appartiennent au plan le plus élevé que l'homme puisse atteindre.

Or, périodiquement, aux fins de race, des époques se présentent dans l'histoire de l'Idée, où la culture de tout esprit commence par être scientifiquement rationnelle. Quand l'étudiant a tiré de cette méthode tout le fruit qu'il a pu, il entre dans une période de spleen intellectuel, caractéristique des décadences. Ses aspirations ne tendent pas seulement à la vérité mathématique ; il sent le mystère autour de lui, un inconnu sur lequel il n'a aucune donnée : il se débat donc contre l'angoisse morale qui l'étreint, en employant à cette lutte les méthodes scientifiques. De pareils esprits, rares en somme, ont, comme un sigle distinctif, la nervosité, la singularité du caractère, la recherche du rare, l'amour de l'étrange, la passion de l'impossible : résultante effective de tout cela, le *macabre*. Il y a quelque six ans, un romancier devenu célèbre depuis, signait dans l'*Artiste*, sous le pseudonyme de Nebo, une étude magistrale des *Névroses* de Rollinat : il y établissait le ternaire directeur du genre. Poé, Baudelaire, Rollinat. M. de Maricourt semble être appelé à compléter le quaternaire : avec lui, cette poésie perd son horreur, le mystère ne donne plus le frisson, l'insondé se mesure froidement et

(1) Théophile Gautier, *Notice sur Charles Baudelaire*.

l'hallucination devient plausible. La tournure d'un esprit français et latin de culture, sinon d'essence, éclaire et jette de précises lueurs sur l'Inconnu. La douzaine de nouvelles, rubriquées du titre de la première, *En Vitrine*, procède d'ailleurs directement de la théorie hermétique. Simples récits d'un écrivain qui sait, sans en contester l'intérêt dramatique ni la composition ingénieuse, l'émotion intense et contenue ou l'hallucination affolée en sont absentes, elles ont au plus haut degré le caractère de l'application ; tandis que les *Contes extraordinaires* ont celui de l'intuition.

Je n'aurai rendu qu'un juste hommage à leur mérite, quand j'aurai constaté la parfaite orthodoxie de leur doctrine, l'intérêt poignant avec lequel elles se déroulent, et la pondération artiste qui a présidé à leur groupement. Tout d'abord c'est une conversation avec un squelette, exposé à la vitrine d'un naturaliste. Le héros reconnaît ou plutôt entend, une ancienne maîtresse tuée par la misère, lui narrer sa douloureuse histoire ; plus loin c'est l'exposé des méfaits d'un magot chinois, un *Gama-Senin*, dont la porcelaine semble vivante aux yeux effrayés de son propriétaire ; ce magot était un présent d'une Américaine, ancienne amie, mariée dans la suite à un pasteur protestant. Le poussah ensorcelé avait fait toutes sortes de dégâts dans l'appartement de son possesseur, lorsque celui-ci, à bout de patience, le brisa ; quelques mois plus tard il recevait une lettre annonçant la mort de son élève, la petite Américaine, le même jour, à la même heure.

Puis l'histoire d'un docteur en médecine, assassiné, et dont l'esprit, prenant possession d'un de ses amis, fait retrouver ses meurtriers. — Une étude fort minutieuse et fort intéressante sur la théorie et la pratique du magnétisme est mise en action dans *l'Écureuil et l'Autruche*; toute « la substantifique mouelle » de la science des anciens magnétiseurs se trouve dans ces quarante pages. — Mais la personnalité de l'auteur ne se dessine nettement que dans l'histoire galloise intitulée *Craig y Llymdworthaen*; elle jette un jour singulier sur l'ethnographie de l'ancienne race d'Armorique et de Cornouailles; elle a évoqué à mon imagination charmée les chers et vieux souvenirs des lutins, des *ellylon*, des *gwragedd anwn*, aperçues auprès des étangs glauques; — des *cyhaereth* dont j'écoutais la plainte sur les rochers abrupts, des *tolaeth* dont le nom faisait trembler les auditeurs aux longues veillées d'hiver; ajoutez à cela les ressources d'une très réelle science ésotérique, et vous concevrez le parti qu'en peut tirer un littérateur de race comme M. de Maricourt.

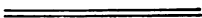
Le *Patineur de Feltam-House* complète la nouvelle précédente, non comme intrigue, mais comme enseignements. C'est l'histoire complète de l'âme après la mort qui se déroule en tableaux impressionnants, simultanément avec l'exposé de la préparation à une œuvre de psychurgie.

Successivement, le lecteur trouvera une description des effets de certaines plantes de nos contrées sur le corps astral, et une étude très intéressante de la lumière astrale (*l'Œil Vairon*); enfin un cas de sug-

gestion criminelle présenté de la façon la plus dramatique (*La Foire de Saint-Julien*). *L'Œil du Dragon*, que nous retrouvons ici, a été accueilli par les abonnés de *l'Initiation*, on sait avec quel succès. — Une aventure médiéviste dans laquelle maître Léonard apparaît, intitulée la *Bête de minuit*, conduit son héros à un grandiose *Credo quia absurdum*. Enfin le livre se clôt par l'histoire du *Fakir Raô-Phu-Sing*, seconde étude sur la lumière astrale, d'un dramatique et d'une invraisemblance poignantes : du Poé transporté aux bords du Gange.

Les lecteurs de ce volume, que je souhaite en proportion directe avec son mérite, me permettront un conseil : qu'ils ne lisent qu'une petite histoire à la fois malgré ce qu'il pourra leur en coûter : ils éviteront ainsi des rêves qui, pour prouver la puissance du talent de M. de Maricourt, n'en seraient pas moins peu agréables ; — et ils pourront savourer comme ils le méritent chacun de ces tableaux élégants et précis dont la forme est aussi lumineuse que le fonds en est solide.

PAUL SÉDIR.



GRUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

CHARTES DÉLIVRÉES PENDANT LE MOIS DE DÉCEMBRE.

Une charte de branche à Anvers (Belgique).
Un poste de Correspondant fondé à Madon.

DIPLOME D'HONNEUR

Par décision du Comité de Direction, en date du 21 décembre 1891, sur le rapport de M. Lemerle, ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique, chef des travaux pratiques du Groupe :

Un diplôme d'honneur avec mention spéciale est décerné à M. Horace Pelletier, conseiller d'arrondissement, officier d'académie à Madon (Loir-et-Cher), en reconnaissance des services rendus à la cause spiritualiste par ses travaux originaux sur la force psychique.

Le Secrétaire : SÉDIR.

Les membres du Groupe qui désireraient prendre part aux travaux sur les signatures (branches diverses de la Divination) sont priés d'écrire à M. Selva, au Quartier Général, 29, rue de Trévisse.

(Voir pour détails le n° 38 du *Voile d'Isis*.)

Dans le prochain numéro, nous donnerons des détails complets sur le nouveau laboratoire de *Magie pratique* qu'organise le *Groupe indépendant d'Études ésotériques* sous la direction du D^r MICHEL DELÉZINIER, licencié ès-sciences physiques, licencié ès-sciences mathématiques.

Fraternité Lyonnaise et Catalane

Branche du Groupe Indépendant d'Études ésotériques.

AVEC LOGE MARTINISTE

M.

Nous avons l'honneur de vous annoncer la formation d'une nouvelle Société d'études philosophiques ; dans l'espoir que son but vous intéressera, nous vous soumettons les questions principales qui feront l'objet de ces études.

BUT DE LA SOCIÉTÉ. — Union de tous les éléments utiles pour la recherche de la *vérité scientifique*.

Altruisme, Amour, Fraternité.

TRAVAUX. — Etude de la *Science Occulte* ; mais comme cette science synthétise toutes les connaissances humaines, le domaine est vaste pour l'étudiant ; aussi liberté absolue dans les opinions et dans les travaux, chacun sera libre de choisir selon ses connaissances, ses capacités et ses aptitudes ; donc ni académie, ni cléricisme.

PARTIE EXPÉRIMENTALE. — Toutes les études pratiques se feront spécialement dans un groupe fermé et sous le contrôle d'une commission.

LOGE MARTINISTE. — Les membres de la *Fraternité*, qui désireront faire partie de la Loge Martiniste, recevront, sur leur demande, des instructions particulières. S'adresser à M. Elie Steel, 17, rue de Sully, Lyon.

NOUVELLES DIVERSES

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que M. A. François, chef du Groupe 4 (étude du spiritisme) du *Groupe Indépendant d'études ésotériques*, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. M. François est un ardent travailleur et un apôtre convaincu du spiritualisme. L'honneur dont il vient d'être

l'objet ne pouvait être attribué à un plus digne. C'est un exemple à suivre que celui de ce modeste serviteur de l'État sacrifiant tout son temps libre à l'étude de la philosophie.

L'HYPNOTISME EN BELGIQUE

Voici le texte du projet de loi sur l'hypnotisme tel qu'il a été voté le 5 décembre par la Chambre des représentants, en Belgique.

Article premier. — Quiconque aura donné en spectacle au public une personne hypnotisée par lui-même ou par autrui sera puni d'un emprisonnement de quinze jours à six mois et d'une amende de 25 francs à 1,000 fr.

Art. 2. — Quiconque, n'étant pas docteur en médecine, aura hypnotisé une personne qui n'avait pas atteint l'âge de 21 ans accomplis ou n'était pas saine d'esprit, sera puni d'un emprisonnement de quinze jours à un an et d'une amende de 25 francs à 1,000 francs, alors même que la personne hypnotisée n'aurait pas été donnée en spectacle au public. En cas de concours avec les infractions punies par les dispositions légales concernant l'art de guérir, la peine prononcée par le présent article sera seule appliquée.

Art. 3. — Sera puni de la réclusion quiconque aura, avec une intention frauduleuse ou à dessein de nuire, fait écrire ou signer par une personne hypnotisée un acte ou une pièce énonçant une convention, des dispositions, un engagement, une décharge ou une déclaration. La même peine sera appliquée à celui qui aura fait usage de l'acte ou de la pièce.

Art. 4. — Les dispositions du chapitre VII, du livre I^{er}, et l'art. 85 du Code pénal sont applicables aux infractions prévues par la présente loi. (*Progrès médical.*)

On vient de découvrir, dans l'Inde, une plante électrique. — Ce n'est pas une plaisanterie, un journal de Madras en confirme la nouvelle. A une distance de six mètres, la plante électrique impressionne une aiguille aimantée, qui devient entièrement affolée si on l'approche davantage. L'énergie de cette singulière influence varie avec l'heure du jour. Toute-puissante à deux heures de l'après-midi, elle est absolument nulle

pendant la nuit. Dans un temps d'orage, son intensité augmente dans une remarquable proportion.

Les oiseaux et les insectes ne se posent jamais sur la plante électrique ; un instinct semble les avertir qu'ils y trouveraient une mort certaine. (*Echo de la Semaine.*)

Nous avons reçu de M. d'Anglemont une réponse à la critique de son livre faite par F.-Ch. Barlet. Notre rédacteur ayant usé, et avec quelle modération ! de son droit de critique, nous nous en tiendrons là. M. d'Anglemont trouvera bien une revue à court de copie qui sera enchantée d'insérer sa prose. Quand un auteur s'est permis ENTR'AUTRES ERREURS SCIENTIFIQUES de localiser une faculté dans le *Trou de Monro*, une autre dans le *Trou borgne*, une autre dans le *Corps calleux* (simple organe de communication à fibres blanches), il devrait avoir la pudeur de rester coi. Un étudiant en médecine de seconde année rougirait de confondre la substance blanche du système nerveux ou un trou avec la substance grise, seule capable d'une localisation quelconque. S'il est des points ou la Science n'est pas encore fixée, il en est d'autres où elle est sûre de son fait et la constitution fonctionnelle du système nerveux rentre dans ce cas. L'*Initiation*, implacable dans sa ligne de conduite, a « exécuté » un système enfantin présenté comme une synthèse merveilleuse. Les exemples d'*anatomie* que nous venons de donner ci-dessus serviront à montrer le caractère de cette fausse science acquise à la hâte dans les manuels courants. Du reste il est une revue bien plus connue que l'*Initiation* au point de vue philosophique c'est la *Revue philosophique* de M. Ribot. Que M. d'Anglemont prenne pour arbitre le directeur de cette revue ou tout autre savant connu comme sérieux, et il pourra se rendre compte de notre indépendance. Quant à cacher au public ce que nous croyons un devoir de lui dévoiler, on n'obtiendra jamais cela de nous. La critique d'un ouvrage, envoyé pour compte rendu à un journal, ne confère pas le moindre droit de réponse, surtout quand l'honorabilité de l'auteur a été proclamée, comme c'est le cas présentement.

avis à nos abonnés

Nous avons l'honneur de prévenir nos abonnés qu'il leur suffira de demander, par carte postale, à M. Carré, éditeur, 88, rue André-des-Arts, Paris.

LE GLOSSAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE

pour le recevoir *franco* par retour du courrier, à titre de *prime gratuite*. Ce glossaire compte près de 30 pages gr. in-8, imprimées en petit texte; il est composé pour la *tradition occidentale* par Papus, et pour la *tradition orientale* par Augustin Chaboseau, l'auteur de la *Philosophie Bouddhique*. Nos lecteurs sauront apprécier, nous en sommes convaincus, l'importance de cette prime.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

(12 premiers volumes.)

ARTICLES

	VOL.	PAGES
Abbé Roca [l']	5	279
A Brûler	1	62, 165, 260
—	2	71, 160
Absolu	3	65, 164
Acte de Création [l']	8	489
Actions occultes des pantacles magiques	8	474
A la Dédaignée	9	257
Affaire de Sorcellerie [Une]	8	472
« Agonie d'une société [l'] », par Hamon et Bachot	6	156
Alain de Lille	4	58
Alchimie	10	440
Apôtres [Nos]	11	272
Apparitions	1	258
« Après la mort », par L. Denis	10	377
A propos d'un tarot de Beauvais	4	264
Arbitrage [l']	9	82
Arbitraire ou Arbitral	5	97
Articles signalés dans les revues d'occu- lisme	6	91
Astrologie [l']	2	130
—	3	141
Atlandide [l']	9	225
A travers le monde enchanté	7	175
« Au Seuil du Mystère », par S. de Guaita	6	208
Avant-propos	6	97, 193
—	8	481
—	10	299
—	11	1

	VOL.	PAGES
Banquet de Platon [le] et la vie Éternelle d'Enfantin.	3	251
Banquet [le] spirite et spiritualiste. . . .	5	81
Basilide	10	310
Batracien mélomane	10	459, 544
— —	10	255
Bavardage.	1	90
— —	12	278
Bibliographie des Sciences occultes. . . .	2	61
Bibliographie	6	90, 178, 273
— —	3	89, 281
— —	4	185, 282
— —	5	84, 179, 271
— —	6	86, 156, 268
— —	7	76, 178, 267
— —	8	371, 423, 547
— —	9	79, 170, 267
— —	10	377, 467, 562
— —	11	78
Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes.	5	95
« Bouddha chez nous », Interview de Papus	7	88
Bouddhisme [le].	11	45
« Bouddhisme ésotérique » de Sinnett. . .	9	273
B. P. S. Bud [d] hist propagation Society	7	188, 281
Bulletin de la Crémation.	8	566
— — — — —	11	269
Bulletin des sommaires.	1	185
Bulletin musical.	6	272
« Byzance », par Jean Lombard.	8	547
« Cahiers d'André Walter [les] »	11	78
« Caractère [Un] », par L. Hennique . .	3	152
Cause [la]	2	178
Ce qui reste des morts.	7	75
Chanvre [le]	3	175
Charmes [les]	7	288
Chien [suicide d'un]	1	94
Christianisme scientifique [le]	1	139, 251
Chronique musicale	6	69
— — — — — scientifique. La littérature ma- gnétique.	7	48
<i>Cœur en peine</i> , par J. Péladan	10	358
Conférences du Groupe indépendant d'é- tudes ésotériques	6	89

	VOL.	PAGES
Conférence du Groupe indépendant d'études ésotériques	11	83, 248
Conférence sur les sciences secrètes dévoilées	9	174
Congrès de bêtises [le]	5	141
Congrès des œuvres et institutions féminines	4	192
Congrès maçonnique international	4	150
Congrès magnétique international	4	93
—	5	183
Congrès spirite et spiritualiste	4	192, 191
—	5	1
Congrès [les] en 1889	5	180
Conte de l'autre monde	3	271
« Contes d'Amérique », par L. Mullem.	6	271
Contribution à la philosophie des nombres	10	331
Convent annuel du Grand-Orient de France	9	91
Correspondance	6	276
—	7	95
—	11	94
—	12	82, 287
Correspondances magiques dans l'homme visible	7	97
Corps astral [le]	8	302
Corps psychique [le] et la personnalité après la mort	9	97
« Corruptrice », par E. Goudeau	3	159
Cours méthodique de science occulte	3	97
Croix ansée [la]	4	54
—	5	57
— [Encore la]	5	147
<i>Dans la rue</i> , par A. Bruant	6	268
Déclaration à nos lecteurs et à nos abonnés	2	97
Découvertes chimiques des alchimistes	12	51
Dédoublement	9	165
Deux nouvelles publications	12	85
Dhammapada [le]	5	151
Discours initiatique pour une réception martiniste	4	1
Divination	1	205
Divination artificielle [la]	2	103
Dogme ésotérique [le]	7	233

	VOL.	PAGES
Economie politique et Science occulte.	8	330
Economie psychologique.	6	45
<i>Église et fin de siècle.</i>	12	161
Église brahmanique [1'].	8	533
Egyptologie sacrée [1'].	6	126, 224
— —	7	134, 243
— —	8	316, 432
— —	9	39, 232
— —	10	445, 522
— —	11	248
Eléments [les] de la Kabbale en 10 leçons.	9	193
— — — — —	10	303, 386
Elixir de Vie [1'].	5	158, 267
— — — — —	6	163, 260
« En Asie centrale à la vapeur », par N. Ney	3	268
Encore la croix ansée.	3	147
Encyclopédie de la science occulte. . . .	6	281
<i>En Décor</i> , par Paul Adam	11	184
<i>Eôraka.</i>	12	166
<i>Erreur Latine</i> [1'].	10	507
Esotérisme et militarisme.	11	230
Esotérisme dans l'Art [De 1'].	11	112, 225
Essais de transmission hyperphysique de la pensée.	11	151
Essai sur la Situation philosophique. . .	2	1, 146, 253
— — — — —	4	156, 246
— — — — —	5	39
Essai sur les Sciences occultes.	11	168
« Essence de Soleil [1'] », par P. Adam. .	7	163, 262
Etats profonds de l'Hypnose [les]. . . .	12	14, 127, 221
<i>Etoile</i> [1'].	3	92
Etoiles [les].	3	88
Etudes historiques.	9	212
Etudes philosophiques [Sociétés d']. . .	5	277
Etudes pratiques de Franc-Maçonnerie.	7	85
Etudes sur la philosophie hermétique. .	11	131
« Evolution de l'Idée [1'] »	12	143
Expériences d'occultisme pratique. . . .	9	33, 163, 228
Expériences sur la force psychique. . . .	2	185
— — — — —	7	125
Expériences suivies d'hypnotisme. . . .	2	277
Expériences de matérialisations spirites.	10	369
 Fabre des Essarts : la Chanson des Couleurs	 9	 274

	VOL.	PAGES
« Facultés mentales des animaux », par le D ^r Foveau de Courmelles.	8	548
Fakir [le].	2	158
Faute d'Adam [la].	8	306, 400
Feu [le].	3	163
Fontaine de Jouvence [la].	4	172
Force psychique.	12	34
Fortune retrouvée par une somnambule.	1	94
Fragments du 6 ^e roman de la <i>Décadence latine</i>	4	266
« Fragments occultes », par M. Leloir.	6	191
Fraternités.	4	287
Franc-maçonnie [Bulletin].	1	87, 179, 276
Franc-Maçonnerie [Symbolisme dans la].	1	22
Fraude [la] et la Médiumnité.	10	468
Gabrielle Bompard et la suggestion hypnotique	8	426
Gardien du seuil [le].	5	110, 214
—	6	26
« Général Boulanger [la main du] », par A. Bué.	6	88
Gloire du péché [la].	2	79
Gnose civaïte [la].	11	222
Gnose de Valentin [la].	7	38
Gnose et l'Inquisition [la].	12	143
Gnostiques d'Orléans [les].	5	131
« Grande névrose [la] », par le D ^r J. Gérard	5	65
« Grands Initiés [les] », par Ed. Schuré	4	97
Groupe indépendant d'Etudes ésotériques	5	275
—	6	185, 274
—	7	83, 181, 275
—	8	374, 467, 561
—	9	82, 94, 172, 279
—	10	471, 565
—	11	80, 187, 196
—	12	83, 182, 277
Guérisseur [Un mystérieux].	8	377
« Hallucinations télépathiques [les] ».	10	290
Haschichéen [le Testament d'un].	2	59
Héros [le].	12	79
Hespérus, poème.	5	261
—	6	72, 159

	VOL.	PAGES
Hespérus, poème	7	70
—	8	360
—	9	78, 259
Homélie [Première] sur la sainte Gnose	8	517
Homme aux lunettes d'or [l']	1	283
Hôpital de la Faim [l'] de L. Encausse	7	273
Hypnotisée [l']	8	546
Hypnotisme	2	142
—	3	63
« Hypnotisme au point de vue médico-légal » [l'], par le D ^r G. de la Tourette	2	261
Idee de Dieu [l'] dans ses rapports avec la science	12	97
Initiation des femmes	8	419
Initiation [la 2 ^{me} série de l']	5	86
Initiation	1	1
Initiation [l']	4	88
—	12	84
Initiation maçonnique	10	347
Index [l']	11	266
Influence de la lumière sur les matérialisations spirites	8	412
Importance du spiritisme [l']	10	372
Importante découverte [Une]	2	181
Incantation	2	271
Inconscient en Allemagne [l']	1	193
Initiations [les], les emblèmes maçonniques et l'emblème de la Croix	3	226
Inspiration sibylline. « Un rêve sur le Divin », par M ^{me} J. Adam	3	48
Involution et l'Evolution humaine [l']	4	193
Isis	1	79
« Istar »	1	282
Jean de Cronstadt [le prêtre]	3	289
Jeanne d'Arc victorieuse, par Saint-Yves d'Alveydre	8	385
— —	10	496
— —	11	114
Jérôme Cardan	5	25
Jésus de Nazareth, par P. de Réglà	12	148
Journal du Magnétisme [le]	3	291
Journaux et Revues	6	285
—	7	191

	VOL.	PAGES.
« Jugement [le livre du] », par A. Jhouney	5	84
<i>Jardin de Bérénice</i> [le], par M. Barrès . . .	10	529
Kabbale. Les 10 Sephiroth	10	379
Kabbale des Bohémiens [la]	1	154
Kabbale [la] et le livre de M. Franck . . .	3	193
<i>I.à-bas</i> , par J.-K. Huysmans	11	97
La loi de Karma	1	144, 254
—	8	350, 442
La morte.	5	80
Legende.	7	74
Légende de l'Inceste [la].	1	54
Lermina [J.], conférence.	5	93
Les mystères de la solitude	6	101
—	7	23
<i>Les Outrages à la nature et leurs consé-</i> <i>quences</i> , par E. Noé	9	170
Lettre de M. Ad. Franck.	4	91
Lettre à M. Ad. Franck	11	66
Lettre à W. Crookes.	11	193
<i>Light of Egypt</i> [The]. Préface.	4	175
Ligue nationale contre l'athéisme.	10	479
Liturgie et rituel d'une prière ésotérique.	12	243
—	8	373
—	3	94, 178
—	4	95, 282
—	5	90, 191, 288
Livres nouveaux	6	94, 191
Livres reçus à l'Initiation	7	94, 192
—	8	479, 575
—	12	192, 288
—	9	383, 478
—	10	96, 285
—	11	96, 288
<i>Lotus</i> [le].	1	86
—	5	89
Lumière astrale [la] et l'od de Reichembach	10	486
Lutte [la] entre le magnétisme et l'hypno-	3	282
tisme.	5	185, 282
Maçonique [Bulletin].	6	67
—	7	190, 276
—	8	370
—	9	184

	VOL	PAGES
Magie pratique	10	566
« Magie pratique [la] », par Jules Lermina	6	202
Magnétique [Bulletin]	1	88, 180, 278
— — — — —	2	189
« Magnétiseurs et médecins », par J. Delbœuf	7	178
« Magnétisme [le] devant la loi », par le Dr		
Foveau de Courmelles	6	86
Magnétisme pratique	1	284
Magnétomètre [le]	8	531
Maison hantée [la]	2	267
« Maladies épidém. de l'esprit [les] », par		
le Dr P. Regnard	2	85
Mandement du Sar Péladan à Papus	11	1
<i>Medjour</i> , par C. Grandmonjin	6	87
Memento	1	78
Méthode de Keely (la)	10	393
Mandement pour la mort du Ch ^{er} Ad.		
Péladan	7	66
Médecine nouvelle	9	156
Mirage [le]	11	266
Modernes Avatars du Sorcier	11	3
« Monde nouveau [le] », par l'abbé Roca	2	218
Morel [A]: « Petits Français »	10	563
Mort [la]	12	41, 252
Nécrologie: le Dr R. Thurmann	5	192
— Maurice Mac-Nab	6	96
— Dr E. Puel	6	192
— H.-P. Blavatsky	11	288
Nirvana	3	280
— — — — —	4	272
Noël	2	84
Notes sur Eliphas Levi	11	235
Notice sur la Rose-Croix	2	200
<i>Nouvelle Médecine</i> [la]	11	190
Nouvelles diverses	3	90, 183
— — — — —	4	190, 278
— — — — —	5	93, 187
— — — — —	6	89, 190
— — — — —	7	93, 280
— — — — —	8	377, 471, 555
— — — — —	9	174, 287
— — — — —	10	381, 475, 569
— — — — —	11	92, 188
— — — — —	12	95, 190, 280

	VOL.	PAGES
Nouvelles publications	9	281
Occultisme en 1890 [l']	6	199
— et spiritisme	11	73
— expérimental	8	523
— pratique	10	518
		68, 164, 241
— scientifique [l']	9	82
— — — — —	10	201
		316, 428
Œuvre [l'] de M ^{me} Renooz	11	273
Ode triomphale de M ^{lle} A. Holmès	5	246
Œil du dragon [l']	8	338, 454
		64
Ordre kabbalistique de la Rose-Croix . .	8	384
Orient [l'] à l'Exposition universelle . . .	4	94, 187, 279
Origines et les Fins [les]	2	273
Ouvrages nouveaux	12	191
Paracelse à Bâle	12	272
Pensée	10	383
— — — — —	12	81
Périodiques reçus à l'Initiation	2	94, 190, 285
— — — — —	3	94
Phénomène [Un]	7	284
Phénomènes [les] magiques	7	1
Physiologie transcendante. « Analyse des choses », par le D ^r R. Gibier	5	257
« Physiologie synthétique [Essai de] », par G. Encausse	11	207
Philosophie moderne [la] en Europe . . .	9	114
Pierre philosophale [la]	2	34
Pipe éteinte [la], conte	6	76
Pourquoi Parabrahm s'est-il différencié ?	9	171
Pour un baptême	2	78
Pouvoir de guérir [le]	1	182
« Précis d'histoire des religions », par L. de Milloué	7	76
Préface du traité de science occulte . . .	10	481
Première œuvre d'un Théosophe [la] . .	9	96
Presse [la]	2	96
— — — — —	7	183, 278
Prière théosophique	2	277
— — — — —	9	1
Primes gratuites à nos abonnés	6	91

	VOL.	PAGES
Principes cosmo-psychiques du magnétisme	3	120
— — — — —	4	62, 252
— — — — —	5	68
— — — — —	6	256
— — — — —	7	61
Principes [les] supérieurs du septénaire humain devant le spiritisme	10	409
Procès de l'affaire Guaita-Bouvéry	11	285
Quadrature du Cercle [la]	8	423
Qu'est-ce qu'un Initié ?	2	193
Réalités tristes	1	173
R + C +	7	282
Recherches sur les phénomènes de matérialisations spirites	9	278
Reine [la]	7	266
Remarques	8	530
Remords [le]; Affaire Gouffé	6	98
Réponse [Une] : Différenciation de Parabrahm.	7	270
« République du travail [la] et la Réforme parlementaire », par J.-B.-A. Godin.	9	267
— — — — —	5	91, 188, 284
Revue et journaux	6	188
Revue du mois	8	381, 475
<i>Revue Théosophique</i> [la]	3	91, 184
— — — — —	6	281
<i>Revue d'Hypnologie</i> [la]	6	188
Revue des revues	8	571
— — — — —	9	187, 282
— — — — —	10	472, 571
— — — — —	11	87, 274
— — — — —	12	87, 283
Revue littéraire	9	286
Roca [l'abbé] et les Principes de la Science moderne devant les Congrégations romaines	2	279
Roue du devenir [la]	8	289
Saint [Un] (l'Esotérisme en Islam)	9	17
Saint-Martin [Théories politiques de]	1	38
Satyros	8	536
— — — — —	9	48
<i>Science Eternelle</i> [la]. Encyclopédie	7	81

	VOL.	PAGES
Science occulte [la] appliquée à l'économie politique	6	244
Science occulte [la] appliquée à l'économie politique	7	54
Science occulte [la] appliquée aux sciences expérimentales. La Physiologie . .	9	3
Serpent de la Genèse [le]	1	97
Siècle [le], sonnet.	5	270
Société du Progrès social	10	568
Sociétés secrètes musulmanes [les]. . . .	4	115
Société psycho-magnétique [la].	7	189
Sociétés d'Initiation en 1889 [les]. . . .	3	1
Société théosophique [la]	7	188
Soldat somnambule [Un]	1	93
Sorcier [le]	5	193
—	6	1
Sorcière [Une]	1	92
Sosies [les] de M. Maboul.	10	363
Sphinx.	1	272
<i>Sphinx</i> [le]	8	377
Spiritisme.	1	225
<i>Spiritualiste</i> [Bulletin].	1	89, 182, 280
Statuts du Groupe indépendant d'études ésotériques	9	82
Suggestion	3	277
Sujet transcendant [Du] ou inconscient supérieur	5	234
Supplément au fascicule de septembre 1891 : Ordre kabbalistique de la Rose-Croix : Mandement du Suprême Conseil.		
Synarchie [la].	2	49
Système théosophique [le].	4	9
Tarot [le]	3	186
« Tarot des Bohémiens [le] », par Papus .	4	222
Télépsychie [la]	11	80
Tempéraments [Théorie et Pratique des]	1	31, 127, 238
—	2	17
Testament d'un Haschichéen.	1	48
Théorie de l'Enchaînement mutuel des Causes	8	553
<i>Théories et Symboles des Alchimistes</i> . . .	11	225
« Théorie [la] des Tempéraments », par Polti et Gary	3	281

	VOL.	PAGES
<i>Théosophie</i> [la], par Saint-Patrice	8	371
<i>Théosophique</i> [Bulletin]	1	79, 176, 273
—	2	93, 189, 276
—	8	377, 469, 569
Tiers-Ordre de la Rose † Croix Catho- lique	8	480
Toussaint [la]	5	178
<i>Toute la Comédie</i> , par R. de la Vil- lehervé	4	184
Traité méthodique de Science occulte [Sommaire].	9	180
<i>Traité méthodique de science occulte</i> , par Papus	11	182
Travaux du docteur Luys	7	187
Tristesse des Sapins [la]	9	459
Une apparition	7	186
Une hypothèse de M. Maboul.	5	72
Une première: <i>Amour</i> , par L. Hennique. Un fragment.	7	79
Un Réveil	4	181
	6	193
Variétés.	11	189, 269
Variétés: Traitement de la tuberculose [L. Encausse].	10	476
Variétés: un docteur ès-sciences occultes Vengeance [la] des Templiers et le procès de J. Cazotte	3	190
	3	19
Victoire [la].	2	177
<i>Victoire du Mari</i> [la], par J. Péladan.	5	179
Vie d'un mort [la].	11	254
—	12	72, 179, 264
Vieilles filles.	11	181
Villiers de l'Isle-Adam.	4	274
<i>Voile d'Isis</i> [le]	1	115
—	7	86
—	9	173
???.	4	90

AUTEURS

Alek-Toor	2	261
Angelo.	7	233
Anonyme.	2	84
Aour.	7	271

	VOL.	PAGES
Bailly [E.]	2	79
Barlet [F.-Ch.]	1	1
—	2	218
—	3	48, 97
—	4	222, 175
—	5	110, 214
—	6	26, 208
—	8	489
—	9	114
—	10	496
—	11	114, 207
—	12	193
Bouvéry	6	276
—	10	372
Caillié [René]	1	145
—	2	49, 9, 212
Caminade [G.]	2	78
Catulle Mendès	4	274
—	5	260
—	6	72, 159
—	7	70
—	8	360
—	9	78, 259
Chaboseau [Augustin]	7	76
—	8	371, 464, 547, 566
—	9	286
—	10	358, 440, 562
Chaigneau [C. Camille]	10	409
Chimua du Lafey	11	168
Decroix [E.]	2	146
Delanne [Gabriel]	1	225
Direction [la]	2	97
—	8	481
—	10	289
Doinel [Jules-Stany]	3	280
—	5	131
—	7	38
—	8	517
—	10	310
—	11	66, 222
—	12	143
Dorado [Alejandro]	10	571

	VOL.	PAGES
Dorado [Alejandro]	11	87
Dubourg [Charles]	1	76
—	2	271
—	10	459
—	11	181, 266
Dumas fils	12	84
D G.	8	548
Ely Star.	2	130
—	3	141
—	5	178
Encausse [Gérard].	9	3
Fabius de Champville [G.]	1	288
—	3	284
Fabre des Essarts.	1	272
—	3	251
Fayard [Louis].	9	162
Fazy [E.]	2	177
Fernandez [Vicente].	8	523
Ferran [Dr].	3	226
Filder [Mathieu].	8	412
Foveau de Courmelles [Dr].	3	63, 262
—	4	172
—	7	48
—	8	531
—	9	156
Franck [Ad.]	4	91
—	10	481
—	12	97
Gagneur [L.]	1	285
Gary de Lacroze [E.]	1	31, 127, 238
—	2	17
Giraud [Jules]	1	48
—	2	59
Girgois [H.]	10	379
—	11	164
Goethe	8	536
—	9	48
Goudeau [Emile].	1	173
Grange [Lucie].	11	93
Guaita [Stanislas de].	1	97
—	2	200
—	3	19

	VOL.	PAGES
Guaita [Stanislas de]	4	1
—	5	193
—	6	1, 101, 208
—	7	23, 270
—	8	289
—	9	1, 225, 257
—	11	3
—	12	61
Havard [Oscar]	10	566
Henry [Charles]	2	181
—	12	95
Hirsch [P.-A.]	4	90
Huret [Jules]	12	182
Janick [Paule]	10	383
Jhouney [Alber]	1	145
Julius	5	57
Keely	10	393
Lancien Clerc.	9	174
Le Loup [Yvon]	9	33
—	12	82, 283
Lefort [Horace].	10	507
Lejay [Julien].	1	38
—	6	156, 244
—	7	54, 235
—	8	330
Lemerle [L.]	12	34
Lermina [Jules].	1	62, 163, 260
—	2	71, 160
—	3	65, 164
—	5	158, 267
—	6	163, 260
—	10	393
—	11	254
—	12	72, 179, 264
Lévi [Eliphaz]	9	193
—	10	303, 386
Lizeray [E.]	1	139, 251
Mac-Nab [D.]	5	234
Manoël de Grandfort.	1	258
—	2	267
—	3	159

	VOL.	PAGES
Manoël de Grandfort	9	165
Maricourt [R. de]	8	338, 454
—	9	64
—	10	459, 544
—	11	255
Marin [Paul]	11	193
Marrot [Paul]	3	277
—	5	80
—	7	75
—	8	546
Marthold [Jules de]	2	178
—	3	88
Masqueray [Emile]	9	17
Mauchel [Lucien]	3	163
—	4	88, 184, 285
—	5	81, 84, 183, 271
—	6	87, 268
—	7	175
—	9	274
—	11	235
Maygrier [Raymond]	6	192
Mazade [Fernand]	7	266
Michal [V.]	3	152
Michelet [Emile]	4	181
—	7	74, 112, 225
—	12	79
Montière [George]	1	115
—	3	152
—	4	193
—	5	72, 181
—	6	193, 271
—	7	79, 165, 182, 262
—	8	306, 400, 550
—	10	363, 429
—	11	78, 184, 189
—		148
Morin [Alcide]	1	75
Nesle [M ^{me} Roger de]	2	178
—	4	272
—	11	272
Ney [Napoléon]	4	115
Nus [Eugène]	1	193
—	4	9
—	5	147

	VOL.	PAGES
O	5	179
Olcott [Colonel].	1	80
Oliphant [Rosamond].	1	182
Papus [Jacques]	1	22, 154
—	2	34, 193
—	3	1, 184, 190, 193, 281
—	4	94, 187, 190, 279, 282, 283
—	5	1, 89, 97, 257, 277
—	6	86, 98, 199
—	7	1, 97, 183
—	8	385, 474, 502, 530
—	9	15, 96, 97, 174, 187, 273
—	10	369, 377, 381, 468, 472, 486, 568, 573
—	11	45, 73, 80, 97, 196, 274, 288
—	12	1, 87, 113, 206
Péladan [Joséphin].	1	54, 282
—	2	268
—	4	266
—	7	66, 282
—	11	1
Pelletier [Horace]	2	185, 277
—	7	125
—	8	412
—	9	35, 228
—	10	518
—	11	68, 241
Pellissier [D ^e].	11	190
Philophôtes	11	131
—	12	51
Pioda [A.].	5	192
Platon.	1	78
Polti [G].	1	34, 127, 238
—	2	17, 273
—	7	95, 144, 254, 267
—	8	350, 442

	VOL.	PAGES
Prel [D ^r Carl du]	12	41, 252
Pythagore	1	78
Quœrens.	11	230
Rédaction [la].	5	86, 97
Régner [Jean]	6	45
Richet [Ch.]	10	290
Robert [A.]	8	426
Roca [L'abbé]	2	279
Rochas [Albert de].	12	14, 127, 221
Rouzel	1	205
—	2	85, 103
—	-3	89, 120
—	4	62, 252
—	5	60
—	6	256
—	7	61
Saint-Fargeau.	12	272
Saint-Yves-d'Alveydre	8	553
Saizan Motoyossi.	8	553
Sar Mérodack Péladan	7	282
—	11	1
Sausse [Henri]	7	178, 284
Schmoll [Ant.]	11	151
Serda [Jacques].	12	161
Sivuy [Ch. de]	3	271
Socrate.	1	78
Théosophe [Une]	2	276
Torquet [Ch.-M.]	6	76
Tourette [D ^r Gilles de la]	2	261
Tshéla [A.-C]	11	225, 269
Un Parisien	1	90
—	12	278
Vèze [Marcus de]	4	54, 58, 264
Villehervé [R. de la].	2	158
Vitoux [Georges]	7	180
—	9	201
—	10	316, 428
Vurgey [F.]	8	423
—	10	331

	VOL.	PAGES
Vurgey [F.]	12	287
W.	9	171
Weber [L.-Z.]	2	1, 146, 253
—	4	156, 246
—	5	39
Welsch [Henri]	6	69, 272
Wirth [Oswald]	4	150
—	5	183, 282
—	6	67
—	7	85, 190, 276
—	8	419, 570
—	9	91, 184
—	10	347
Wronski [Hœnoé]	1	78
Zambacco [D. F.]	5	270

Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

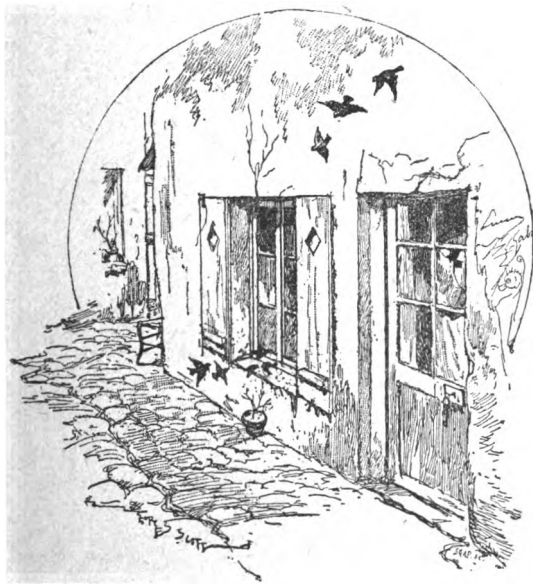
AVANT-PROPOS

La MAISON HANTÉE de la RUE DUCOUËDIC

Les journaux quotidiens se sont beaucoup occupés ces derniers temps d'une maison de la rue Ducouëdic, à Paris, dans laquelle des faits étranges ont pris naissance.

M. Desbeaux a fait à ce sujet un remarquable article dans le *Monde illustré*, et il a bien voulu nous autoriser à présenter à nos lecteurs les trois gravures qui illustrent cet article.

Voici d'abord l'aspect général de la « Maison hantée ».



Voici maintenant le portrait de M^{me} Boll, chez qui ces phénomènes se sont produits.

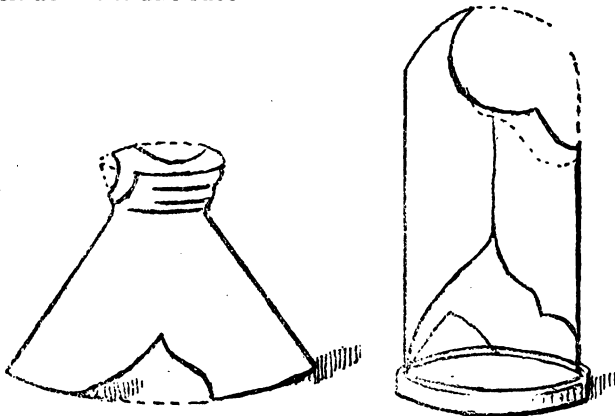


Voici enfin une vue de la chambre qui a été le siège des principaux phénomènes.

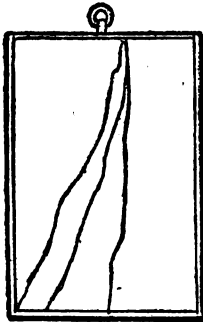
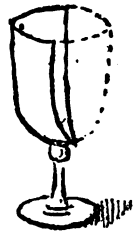
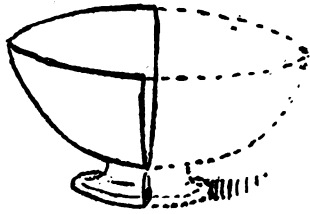
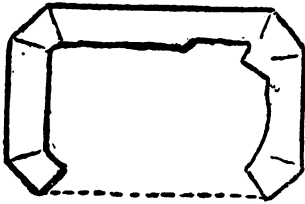


D'autre part, le *Groupe indépendant d'études ésotériques* a fait une enquête très minutieuse sous la direction de M. G. Caminade, chef du Groupe de défense et d'enquête, officier d'académie. Cette enquête a duré plusieurs jours et a permis d'attribuer, à une grande partie des faits produits, une origine toute physique. Cependant, à côté de ces phénomènes produits par une cause physique, il en est d'autres qui ont éclaté devant plusieurs témoins et qui indiquent parfaitement la mise en jeu de forces psychiques. Nous renvoyons donc tous nos lecteurs au volumineux rapport de M. G. Caminade d'une part (*Voile d'Isis*, n° 56 (1), et à l'excellente étude de M. Desbeaux (*Monde illustré*, 13, quai Voltaire, Paris) d'autre part.

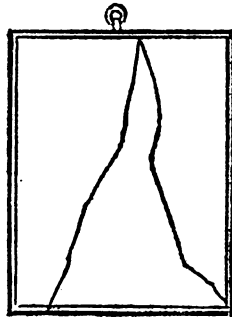
Quand aux principaux phénomènes produits, (objets brisés) les dessins suivants qui accompagnent le rapport du *Groupe indépendant d'études ésotériques*, en donnent une idée.



(1) 29, rue de Trévisse, Paris, o fr. 10, franco.



G. Caminade



LA DIRECTION DE L'Initiation.





PARTIE INITIATIQUE

QUE DOIT ÊTRE LE MOI ?

Justification de Quærens à la suite du plaidoyer d'office de
F.-Ch. BARLET pour Maurice BARRÈS contre Quærens.

A F.-Ch. Barlet.

CHER ET VÉNÉRÉ MAÎTRE,

Je veux, avant d'entreprendre ma justification, me réjouir de l'heureux effet de mon dernier article, grâce auquel nos lecteurs ont pu lire votre magnifique plaidoyer.

Le résultat dépassera mon désir chaque fois que ma sincérité aura provoqué la vôtre en des pages aussi noblement senties, aussi belle ment exprimées.

Votre plaidoyer d'office m'ayant vivement remué, j'ai voulu un supplément d'enquête ; j'ai lu et relu l'examen qui précède la nouvelle édition de *Sous l'œil des barbares*. J'ai pensé, en un isolement absolu de toute contingence, médité dans la solitude et la

purté des désincrustations intellectuelles et morales, et j'ai conclu, du moins pour ce jour, et sans que cette conclusion ne pût en appeler à un état d'âme possible dans mon avenir, j'ai conclu au danger que les théories, surtout si littéraires, de Maurice Barrès, pouvaient faire courir à la jeunesse, à laquelle elles s'adressent, parce qu'elles ne parlent pas à ce qu'il peut y avoir de bon, d'enthousiaste, de dévoué, de spontané et d'inconscient chez les jeunes gens, mais à leur intelligence seule, leur orgueil, voire leur vanité, et à ce sentiment d'auto-admiration, incompatible, selon moi, avec l'auto-crédation qu'il exulte.

J'estime que les différents degrés à franchir par la PERSONA dont vous parlez sont caractérisés par les trois sentiments qu'elle éprouve pour ce qui n'est pas elle. Dans le matériel, égoïsme; dans le moral, pitié; dans l'intellectuel supérieur, amour inconscient et universel : tels sont, les divers titres de noblesse nécessaires par lesquels doit passer le sentiment que chacun possède pour ce qui lui est contingent.

Ne craignez-vous pas, cher et vénéré maître, que l'œuvre de Barrès ne renferme trop de sous-entendus malgré ses concordances ou ses examens, et que les profanes auxquels manque le flambeau nécessaire de l'ésotérisme puissent anarchiser inconsciemment la synarchie qui a présidé à sa construction? Ne redoutez-vous pas, par exemple, que le dédain égoïste transporté dans l'intellectuel occasionne des ravages épouvantables? Ne trouvez-vous pas qu'il est au moins imprudent de laisser *la clef de l'armoire aux poisons*, comme dit Lermine, aux incapables ou aux crimi-

nels ? Et n'allez pas penser que cette clef passe inaperçue dans ce monde de jeunes gens, assoifés de nouveau et d'étrange bien plus que de vrai et de senti, et se parant volontiers d'une doctrine littéraire ou philosophique comme de « déguisements loués chez le costumier ». N'y a-t-il pas danger à voir cette philosophie de Barrès cristallisée par des jeunes gens en un snobisme littéraire, en une sorte de manière de penser et de s'exprimer à la mode, nous inondant de nouveaux JEUNE-FRANCE, aussi insupportables par leurs théories incomprises, mal digérées et d'ailleurs décalquées que par l'encombrement d'une personnalité d'ordre absolument inférieur, arborée à tous propos, sous couleur d'*égotisme*, comme un pavillon destiné à couvrir une marchandise médiocre ?

J'admire l'œuvre de Barrès en ce que j'en ai lu ; j'ai peur de ses imitateurs.

Je crois que, sans abstraire les quintessences, et pour parler un langage peut-être moins préoccupé d'originalité, on peut dire avec un grand poète contemporain : CONSTRUIS TA CITADELLE... J'avais choisi cette formule, renfermant, d'une manière nette, brève et précise, notre idée ésotérique du moi pour la mettre en tête d'un article prêt à envoyer à l'imprimeur, lorsque le vôtre, en des mots mieux appropriés et des expressions plus heureuses sans doute, m'en a, d'une magistrale manière, montré l'inutilité en la circonstance et m'a convié au silence.

Les matériaux par quoi surgira la statue de notre haute spiritualité ne sont pas la propriété de telle ou telle doctrine, et, en cela, le monopole ne saurait exister.

Nous devons créer ces matériaux par nous-mêmes, mais aussi par une adéquation expérimentale nous prouvant leur parfaite concordance avec notre idéal.

Maurice Barrès est voué par ses propres théories à prêcher dans le désert. Il ne pourrait avoir d'imitateurs sincères, car, par ce fait seul d'imitation, les théories de ses disciples ne sauraient être que des copies, alors qu'elles doivent être des originaux. C'est pourquoi, d'après ces mêmes théories, j'affirme que Barrès ne peut être un maître qu'à condition de ne point avoir de disciples, ou bien que les disciples de ce même écrivain ne sauraient reconnaître la vérité des doctrines du maître et les pratiquer qu'en proclamant ce dernier un barbare, dénomination qui le doit du reste flatter infiniment, si elle est généralement employée par ce qui lui est contingent.

Barrès dit fort bellement d'ailleurs, NOUS CRÉONS L'UNIVERS... Comment peut-il prétendre que la suprême connaissance de cet univers, principe final, l'ABSOLU, ne lui sera pas adquate aussi bien que les divers stades vers ce but suprême ? Il y aurait donc, lorsque chacun aurait, dans sa chacunière, réalisé son idéal particulier, autant d'absolu que d'individus, et, de ce fait, la multiplicité innombrable usurperait le titre d'unité-principe ?

Cette question, que je lui pose, s'adresse non à l'initié parfait, que ne me paraît pas être M. Barrès, mais au littérateur remarquable qui prévoit par empirisme, et non avec la conviction que seule donne la foi, un principe où s'harmoniser avec L'ÂME DE L'HUMANITÉ, ce

principe paraissant être pour lui une chance à courir plutôt qu'un but à atteindre.

Laissez-moi maintenant, cher et vénéré maître, vous exprimer mon avis. Le principe masculin, la haute et suprême intellectualité n'a pas seule, son ésotérisme. Il faut, pour y atteindre réaliser l'ésotérisme matériel et moral, sous peine de voir l'attique radieux de l'édifice construit s'effondrer par la ruine des matériaux mauvais employés pour la base.

La matière de notre personnalité doit être aussi homogène dans sa substance, dans sa vie, que dans son esprit.

La *beauté* et la *bonté* adéquates à notre nature sont les conditions sans lesquelles l'*intelligence suprême* ne peut exister.

Avons-nous réalisé cette beauté et cette bonté ? Avons-nous fait de notre corps un instrument suffisamment trempé pour ne point fléchir sous l'effort de la vie ? Notre existence matérielle est-elle suffisante pour nous permettre de l'exposer sans danger aux exigences de notre force morale ? Et, si cela est, la bonté, *ce corps de l'intelligence* a-t-elle été assez souvent mise à l'épreuve de l'égoïsme destructeur ? Notre désir est-il assez pur et notre désintéressement absolu pour ne pas se dérober devant les ordres de cette intellectualité suprême à laquelle nous tendons.

Il est facile à un écrivain érudit et intelligent comme M. Barrès d'écrire de beaux livres et de réaliser par eux la célébrité et la fortune. Il est facile, lorsque l'on sait dire et penser élégamment, de faire naître des théories originales et saisissantes.

On peut ainsi se créer une atmosphère de sérénité matérielle dans laquelle monte un encens propice à des œuvres nouvelles. Il est fort agréable d'être sacré général sans avoir connu la misère du soldat, et de dissenter du haut des étoiles du commandement sur des idées philosophiques et philanthropiques alors que le petit troupier souffre et vit la philosophie, la dure philosophie d'en bas. Il est possible, voire commode, de décréter que l'on a été de toute éternité créé pour jouer les maréchaux ; mais j'affirme qu'il faut être capable de tous les états inférieurs pour prétendre à les dominer.

C'est en ces lignes que je résume mes idées philosophiques : *être capable de tous les états inférieurs pour prétendre à les dominer.*

Si l'on considère le but de l'individualité qui a eu le bonheur de recevoir une clarté de la Sainte Science, on voit que ce but, comme ne le fait pas assez remarquer, selon moi, et d'une manière trop épisodique, M. Barrès, est d'atteindre l'absolu et de s'y noyer en l'absorbant. C'est de cet absolu que nous recevons la lumière plus ou moins claire, plus ou moins chaude, plus ou moins belle, plus ou moins *réfractée*, suivant la pureté de l'enveloppe individuelle qu'elle doit traverser pour atteindre notre conscience.

Permettez-moi d'emprunter à une image banale la ressemblance de ce que je voudrais vous exprimer en cette justification. Cette ressemblance est saisissante en l'espèce. Je n'ai donc aucun scrupule à l'employer : aussi bien l'analogie nous est-elle familière.

Sur son banc de quart, dans la nuit, le commandant se promène. Les courants, la tempête, ont fait dériver son navire : il ne sait plus où il est. Le ciel est noir, aucun indice, dans la nuit qui l'entoure, pour lui montrer la route à suivre. Le point qu'il a fait la veille, à midi, et l'estime lui ont révélé sa position approximative. Il a relevé des côtes inhospitalières dans ces parages et craint que son navire, drossé par la mer et le vent, ne vienne s'y briser.

Le compas affolé ne marque plus le nord ; il navigue à l'aventure, sans savoir où il va : cependant un éclair fugitif dans la nuit a blémi la crête des vagues : un phare a jeté sa faible lueur et va, par ses éclats et sa position, révéler au commandant la bonne route. Il a pris sa lunette, essuyé les verres tout brouillés d'embruns, mis l'instrument au point... et il est là, l'œil à l'oculaire, appuyé sur la rampe de la passerelle, retenant son souffle et concentrant en son regard toute sa vitalité ; il ne vit plus que par son œil ; c'est à cet organe qu'il va devoir le salut. Enfin il se relève, un commandement retentit. Vers un point désigné de l'horizon le timonnier a dirigé le cap ; le navire est sauvé et maintenant marche à toute vapeur, l'avant droit sur la passe.

Ainsi en est-il de nos âmes ; elles aussi, entourées des ténèbres de l'agnosticisme, tourbillonnent sans direction sur le gouffre amer du néant : le mouvement seul existe pour elles, et le bruit. Mais, si elles ne sont point aveugles, une pâle lueur de vérité peut leur indiquer l'existence d'un but, et l'instrument de la science sacrée leur en révéler la nature. Pour cela,

essuie le cristal de l'oculaire, souillé par les embruns de l'égoïsme, et, quand *la matière sera pure, lorsque le rayon ne sera plus réfracté*, mets la lunette au point suivant les lois morales, et *nécessairement* tu verras apparaître dans ton champ visuel l'étoile dans la nuit. Si ton navire a résisté à l'effort des vagues, dirige le droit dans la passe, et tu seras sauvé.

Je pense, cher et vénéré maître, avoir ainsi montré comment je comprends la réalisation de la perfection dans le plan matériel et moral pour l'entrée dans le plan intellectuel. Je pourrais y ajouter les moyens que je crois nécessaires pour obtenir ces diverses perfections inférieures et intermédiaires, et raisonnerais comme en un article, *Esotérisme et Militarisme*, publié dans un numéro de *l'Initiation* de l'année dernière. Cela me serait facile et, pour vous, peut-être fastidieux après cette trop longue justification. Je veux ici m'arrêter et dire en ma péroraison : Rendons la lumière intelligente et aimante pour que ne soient pas perdus pour l'humanité, qui souffre et ignore dans la nuit les bonheurs de science et d'amour pour lesquels elle est faite, auxquels elle aspire.

Traduire cette lumière ainsi cristallisée en langage humain ; rendre l'humanité lumineuse, la façonner en motifs éclatants, telle est la double tâche, involutive et évolutive, que doit accomplir le *Sage*. Le but final sera nécessairement la perfection universelle, réalisée par la culture individuelle, cette dernière étant et demeurant le moyen et non le terme. Et, puisque cette justification m'a conduit à une profession de foi, je la veux complète et veux dire bien haut : Je défen-

drai le culte du Moi, dont le temple est consacré à l'humanité; je protégerai de même et défendrai s'il le faut l'enclume où se martèle la cognée devant abattre la forêt envahissante de l'égoïsme inutile et de l'erreur, et je la tremperai dans un bain glacé d'*égoïsme spiritualisé* pour que son tranchant soit plus acéré, sa matière plus dense et plus homogène.

Telle sera mon œuvre, telle je veux la défendre.

Vous connaissez aujourd'hui, cher et vénéré maître, la cause qui m'est chère, et la certitude de marcher pour elle, avec vous, et suivant vos doctrines, m'est un fier brevet de noblesse, sinon de succès.

QUÆRENS (1).

(1) Nous tenons à protester spécialement contre une confusion intéressée que la *Revue Spirite* (n° de janvier) s'est efforcée d'établir entre notre rédacteur et une autre personne qui a jugé utile de signer du même nom des idées totalement opposées à celles de notre ami Quærens (N. D. L. D.).





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(PHILOSOPHIE DE LA NATURE)

FRAGMENT

.....
.....

La matière est un composé de molécules maintenues en équilibre à certaines distances par les énergies attractives qui dérivent du mouvement même de ces molécules.

Il n'y a pas de forces dans la nature. Il n'y a que des mouvements vibratoires dont les vitesses sont aussi variées que possible, dont les combinaisons produisent tous les groupements qui, quoique nous les appelions permanents, sont passagers par rapport à l'éternité de la matière et de l'aster.

Le Congrès de Mécanique tenu à Paris en 1889, pendant l'Exposition Universelle, a sérieusement agité la question de supprimer le mot *Force* dans la science et de le remplacer par celui de *Mouvement* ou d'*Énergie*.

On peut admettre qu'un corps déterminé résulte

de l'orientation des molécules et de la vitesse avec laquelle elles se meuvent dans leur orbite.

L'orientation moléculaire peut être classée de deux manières différentes :

a. L'orientation permanente ;

b. L'orientation passagère.

A la première catégorie appartiennent les corps inertes, comme les minéraux, les pierres, etc... Ils ne se détériorent que par l'action des corps extérieurs.

Les êtres vivants des trois règnes appartiennent en général à la seconde catégorie qui ne diffère en réalité de la première que par une orientation plus accentuée.

La durée de l'orientation, période d'équilibre, s'appelle la force vitale, la vie. Quand cette période est terminée pour un être donné, les molécules qui composent cet être se séparent. Elles ne sont pas remplacées : la vie cesse...

Mais ces molécules ne sont pas détruites. Attirées par les énergies qui produisent les orientations passagères, elles vont participer à l'existence d'êtres nouveaux qui peuvent ne pas être les mêmes que ceux qui les groupaient précédemment.

L'orientation peut être détruite par un accident grave qui modifie le groupement. Quand cet accident n'a pas eu lieu, l'orientation persiste jusqu'à épuisement de l'attraction qui la maintient.

Dans l'orientation passagère, la résistance aux agents extérieurs est beaucoup plus énergique. Elle est aussi moins durable.

On peut donc considérer l'être vivant, quelle que soit son échelle, comme un réservoir à niveau cons-

tant dans lequel passerait lentement un courant régulier de molécules diversement orientées, qui sont incessamment remplacées par des molécules orientées de la même manière. Cette assertion n'est pas contredite, même en l'état actuel de la science officielle. Claude Bernard ne professait-il pas que toute idée, tout influx nerveux entraîne chez l'homme la mort d'une ou de plusieurs molécules immédiatement remplacées par de nouvelles ?

Un travail incessant a donc lieu tant que l'orientation persiste. L'être s'agrandit progressivement, mais en restant semblable à lui-même en général. Quand l'être change de forme, il y a une désorientation du premier groupement pour faire place à un nouveau groupement dérivé du premier. Tel est le changement de la chrysalide en papillon ; en général les transformations chez les insectes et chez les animaux appelés inférieurs.

La génération n'est autre chose qu'une vibration ou une série de vibrations qui déterminent une orientation passagère.

Dans cet ordre d'idées, il ne peut plus être question de corps distincts. Il n'y a qu'un vaste approvisionnement de matière cosmique à l'état moléculaire. Le groupement de ces molécules varie à l'infini en raison de leurs distances et de leurs vitesses, aussi bien sur notre planète qu'à son extérieur. Cette théorie s'applique exactement aux soleils, planètes, astres errants et à l'éther.

Newton, raisonnant par induction, en voyant tomber une pomme à la surface du sol, a précisé les

lois de Képler. Il a étudié et trouvé la gravitation des corps célestes. Il a donc saisi dans l'infiniment grand cette loi universelle qui fait vibrer les astres entre eux, quelle que soit leur position dans l'immensité de de l'espace.

Le savant anglais a soulevé de la sorte un des coins du voile qui nous cache la vérité.

Mais il aurait pu tout aussi bien trouver la même loi par les études microscopiques, en étudiant les infiniment petits.

Ce qui revient à dire que, si la loi d'attraction universelle n'avait pas été trouvée par l'astronomie, il y a deux siècles, elle eût été découverte par la micrographie à notre époque, grâce aux moyens d'investigation puissants, croissant chaque jour, que possède la science moderne, encore si imparfaite cependant !...

Comment sont liés entre eux ces groupements moléculaires ?

Comment la correspondance peut-elle s'établir entre eux, puisque la loi ne peut être niée ?

C'est ici qu'intervient la conception de l'éther ou de l'aster. C'est le fluide homogène, impondérable, dans lequel flottent les germes de la matière cosmique : dans lequel s'exercent les énergies réciproques.

Par les vibrations de ce fluide se manifestent des phénomènes dont nous ignorons pour longtemps encore la plus grande partie. La constatation de ceux qui nous sont connus établit l'existence même de la matière qui en est nous. C'est pour les êtres intelligents le seul moyen d'acquérir une idée approchée des notions de l'existence et des faits qui s'y rat-

tachent pendant la durée de l'orientation passagère particulière à chaque être et à chaque groupement.

Qu'on nous permette une comparaison tirée du militaire :

L'univers peut être considéré comme une immense armée d'individus tous identiques (les soldats, en prenant ce mot dans son acception la plus large) qui ne manifeste son existence que par les groupements différents dans leurs compositions et dans leurs mouvements.

Ces groupes changent de noms et de formes, depuis l'escouade commandée par le caporal, jusqu'au corps d'armée commandé par un général, qui est lui-même sous les ordres du chef de l'armée, tout en ayant au-dessous de lui une infinité de groupes intermédiaires par lesquels se transmettent les vibrations (mouvements) d'un groupe à l'autre. C'est ainsi que le corps d'armée, groupe de trente mille hommes agglomérés possède une force vive d'aspect différent et de propriétés spéciales au point de vue stratégique et tactique dont le simple batailleur, l'escadron, la batterie, à plus forte raison l'escouade ou le soldat, simple unité, ne peuvent donner aucune idée.

La comparaison qui précède et qui pourrait être remplacée par toute autre a pour objet de faire facilement comprendre qu'il est possible, en groupant de différentes manières le même élément, de constituer des unités absolument différentes les unes des autres dans leurs mouvements et dans leurs effets, qui présentent ainsi toute une série de vibrations.

La théorie des vibrations s'affirme d'ailleurs de

plus en plus chaque jour dans les diverses branches de la science, enseignée dans les Universités. Seule elle permet d'expliquer les phénomènes nouveaux inconnus encore aux savants et de les rattacher logiquement à la chaîne des vieilles tradition de l'antiquité.

En résumé l'éternité existe dans la matière. Mais toutes les modalités de cette matière ne sont que des groupements éphémères. C'est ainsi qu'on a vu apparaître au temps d'Hipparque des étoiles qui ont disparu depuis de la carte du ciel.

Etant donnée cette gamme infinie de vibrations de toutes natures et passagères, le penseur se trouve entraîné par la logique du raisonnement à une déduction fort intéressante qu'il nous convient de formuler en terminant.

Une connaissance plus étendue des lois harmoniques régissant les vibrations permet aux initiés, en des circonstances déterminées, de réaliser des groupements, des concordances vibratoires, des orientations, etc., qui produisent une sensation ou tout autre phénomène absolument inattendu dont la reproduction est impossible avec les seuls moyens dont dispose actuellement la science officielle.

Ainsi s'éclairent d'une lueur soudaine les résultats de l'occultisme au sujet desquels les témoignages sont tellement sérieux, les constatations tellement authentiques, que la science officielle qui ne les explique cependant pas encore renonce du moins aujourd'hui à révoquer en doute leur réalité, qu'elle a niée pendant si longtemps.

NAPOLÉON NEY.

(ESTHÉTIQUE)

L'ART ET LA MAGIE

Si la magie est un art, l'art est une magie. De cette vérité, le langage a conservé la notion dans cette locution courante : « la magie de l'art ». On dit d'un artiste : « c'est un magicien ». Victor Hugo avait coutumè de dire : « Moi, je suis un mage ! ». Il avait raison. Le poète opère une réalisation magique par le moyen de son œuvre.

La magie est l'art de se servir, dans un but déterminé, des correspondances existant entre le monde visible et le monde invisible. Le secret de ces correspondances n'est pas toujours pénétré de ceux qui font œuvre magique. Souvent, il n'est que soupçonné. Les bergers sorciers, les guérisseurs, certains magnétiseurs praticiens font œuvre magique sans comprendre le mystérieux enchaînement des forces dont leur volonté contraint l'obéissance.

Les uns agissent en magie noire ou goétie ; ce sont les sorciers. Les autres agissent en magie blanche ou théurgie ; ce sont les mages.

L'opérateur magique conscient, celui qui a pénétré le secret, je le désignerai sous le nom de mage. Le vocable est prétentieux, et, à l'heure actuelle, démodé pour avoir vêtu des épaules de charlatans. Mais, c'est le seul vocable dont je puisse user. L'occultiste

est l'homme qui recherche la connaissance théorique de la doctrine secrète. Il ne devient mage, que s'il tente l'application.

Comme toutes les œuvres, l'opération magique est soumise à la loi de hiérarchie. Aux degrés inférieurs de l'échelle, beaucoup de gens font de la magie pratique, sans s'en apercevoir, tout comme M. Jourdain faisait de la prose.

L'alchimiste fait œuvre de magie consciente. Il cherche à réaliser le Grand Œuvre sur le plan matériel, puisque l'une des formes du Grand Œuvre, c'est la transmutation des métaux, c'est la production de l'or. Or, avant de se livrer à la réalisation de ce Grand Œuvre, l'alchimiste a étudié la loi d'évolution des métaux. Il sait que les minéraux, comme les animaux et comme les étoiles, sont soumis à la loi universelle de l'évolution. Et, tandis qu'il agit ainsi, il passe pour un fou, pour un chimérique rêveur aux yeux du savant universitaire qui, à l'heure actuelle, croit que la loi d'évolution, dont Darwin lui a découvert un petit coin, ne s'applique qu'aux espèces animales, et que le reste de la nature se débrouille comme il peut parmi la ronde incohérente des forces aveugles que fait danser le violon sinistre du hasard.

Autre exemple d'œuvre de magie pratique : La consécration d'un talisman. Le mage qui consacre un talisman selon les rites traditionnels connaît toutes les lois naturelles que symbolisent ces rites, puérils et ridicules pour qui n'en comprend pas la portée. Il sait que ces rites sont basés sur la connaissance des correspondances mystérieuses des manifestations de

la nature. Il sait que, selon le vers merveilleusement intuitif de Baudelaire,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il sait à quelles forces sa volonté lance un appel dans l'infini.

On pourrait passer ainsi en revue toutes les œuvres magiques, depuis les plus hauts efforts théurgiques d'un Apollonius de Thyane ou d'un Paracelse, jusqu'aux plus noires turpitudes de la Goétie, jusqu'aux plus immondes pratiques des sages antiques et des sorcières villageoises, jusqu'aux enchantements des sorcières de Thessalie, qui, dit la légende, faisaient descendre la lune sur la terre. Il est bien entendu qu'elles ne faisaient pas descendre la lune dans un sceau d'eau, comme les enfants ; c'était l'influx de la planète que leurs cérémonies bizarres appelaient, à travers les courants de la lumière astrale, pour le projeter vers un but déterminé.

*
*
*

Voilà quelques œuvres magiques, au sens strict du mot. Il est d'autres œuvres magiques réalisées inconsciemment par la plupart des hommes.

En amour, la femme fait œuvre de magie. La langue courante a gardé le sentiment de cette œuvre. Ne dit-on pas d'une femme : « C'est une enchantresse, c'est une charmeuse ». Le langage conserve longtemps après leur disparition, l'empreinte des notions qui seraient ailleurs perdues. Les mots « enchanter, enchantresse » ont gardé le souvenir de l'opé-

ration magique qui consiste à agir par des chants traditionnels sur les forces occultes, c'est-à-dire de l'incantation, de l'enchantement. Le mot charmeuse ne vient-il pas du latin *carmen*, qui, à l'origine, signifiait chant magique, c'est-à-dire incantation ?

Je disais qu'en amour la femme fait œuvre magique. Quand elle inspire une passion à un homme, c'est qu'elle s'empare de la volonté de cet homme par les émanations fluidiques qu'elle projette dans la lumière astrale, dans le fidèle réceptacle de l'Aour. Le respir magnétique de la femme envahit l'atmosphère astrale dans laquelle se meut l'homme qu'elle captive.

Cette œuvre magique de la femme en matière d'amour est magie blanche ou magie noire, Théurgie ou Goétie.

Elle est magie noire quand la femme déprime l'homme, quand elle détruit en lui les éléments nobles, quand elle sape sa force et son vouloir, car la magie noire fait œuvre de ruine. Elle est la réalisation du principe hostile à la vie, du principe de destruction, principe que les Orientaux symbolisent en la personne du dieu sinistre Siva, et les Occidentaux en la personne de l'archange noir Satan. Dans le temple de Siva comme dans la chapelle sabbatique où se dit la messe noire, les flammes des luminaires sont courbées vers le sol.

Au contraire, la femme agit en magie blanche quand elle exalte les puissances de l'homme, quand elle vivifie ses forces créatrices.

Mais il faut reconnaître, en dépit de la plus élémentaire galanterie, que le plus souvent la femme agit en

magie noire. Car elles sont rares, les femmes vénérables et sacrées auxquelles est dévolue la gloire des grandes inspiratrices. Léonora d'Este a rendu fou le Tasse; Vittoria Colonna a fécondé le génie de Michel-Ange. Combien de Léonora d'Este pour une Victoria Colonna !

*
* *

Considérant l'œuvre d'art, nous verrons qu'elle est en tous points œuvre magique.

Une œuvre d'art est semblable à un être vivant, à un homme. Elle est soumise, comme un homme, à la double loi de l'involution et de l'évolution.

Selon la tradition hermétique, une âme humaine, antérieurement à sa naissance à la vie terrestre, est dans sa période d'involution. Elle tend à la réalisation de l'existence terrestre. Elle vient se révéler dans la chair, comme disent les mystiques. Puis, une fois incarnée, une fois en possession de la vie terrestre, elle entre dans la période d'évolution. Elle tend à remonter vers l'absolu dont elle émane. Dans la période d'involution que les religions figurent par le mystère de la *Chute*, c'est-à-dire avant la naissance, elle aspire à devenir un Adam — pour employer le langage des initiés judéo-chrétiens. Dans la période d'évolution — que les religions figurent par le mystère de la Rédemption — elle aspire à devenir un Christ, toujours selon le langage des initiés judéo-chrétiens.

De même qu'un homme, une œuvre d'art a existé en puissance avant de pénétrer dans l'atmosphère astrale de l'artiste qui la réalise. Elle a vécu dans

l'âme de cet artiste avant la réalisation... c'est alors sa période d'involution, c'est sa Chute, son incarnation.

Puis, quand elle est réalisée, elle entre dans sa période d'évolution, elle doit produire son effet. Elle doit continuer son élan par les conséquences qu'elle amènera. Elle doit agir sur des hommes. Elle doit susciter d'autres réalisations. Elle doit, par l'émotion dont elle fait vibrer des âmes, inspirer des actes, dernier terme de la réalisation.

Considérons un chef-d'œuvre quelconque, par exemple la *Victoire de Samothrace*, aujourd'hui au musée du Louvre; mutilée, blessée par les siècles, elle existe encore à l'état de Verbe incarné. Ce Verbe doit agir sur les hommes; je pense que plus d'une fois ce marbre héroïque a jeté un frisson d'héroïsme dans quelque âme juvénile qui s'énivrait à la contemplation de cette beauté. Et qui sait si ce frisson d'héroïsme ne s'est pas prolongé, sourd et latent, dans cette âme juvénile jusqu'au jour où il a déterminé chez elle quelque geste de grandeur, — ignoré ou célébré, il n'importe.

On conte qu'un jour, sur le pont d'un bateau qui revenait d'Amérique, un homme, jeune encore, lisait un poème. Cet homme avait jusqu'alors dépensé dans une vie de lointaines aventures une énergie supérieure qui n'avait pas encore trouvé son but. Les vers du poète lui suscitèrent une émotion profonde. Dans un éclair de vision, l'homme aperçut la voie qu'il devait suivre, l'œuvre qu'il devait accomplir, et il se jura de vouer ses forces à cette tâche. L'homme s'appelait Garibaldi; le livre était la *Jérusalem délivrée*, du

Tasse, et Garibaldi, dans l'exaltation suscitée par le poète, s'était promis de travailler à l'unification de l'Italie.

Si l'anecdote est apocryphe, peu importe : elle a la vérité virtuelle de la légende.

Pour qu'elle accomplisse son action fatale, irrésistible, il n'est pas besoin qu'une œuvre d'art soit connue de ceux à qui elle insuffle une suggestion. Ainsi l'œuvre de Balzac a suscité des personnages à l'image des héros imaginés par le romancier, qui ont vécu sous le second Empire ; la génération de Morny a été pleine de personnages balzaciens. La plupart de ces hommes, qui modelaient leur existence sur les conceptions de Balzac, n'avaient jamais lu Balzac ; mais quelques-uns connaissaient la *Comédie humaine*, et ils en avaient inconsciemment propagé l'action jusqu'à d'autres, jusqu'à des illettrés, qui vivaient selon Balzac, en ignorant peut-être jusqu'au nom du romancier.

Je ne m'occuperai pas, en ce chapitre, des analogies de l'œuvre d'art et de l'œuvre magique pendant la période d'évolution. Une très puissante intelligence. M. F.-Ch. Barlet, a montré magistralement les lois de l'évolution de l'idée pure, de l'idée à l'état abstrait. Je me propose de rechercher une autre fois les lois de l'évolution de l'idée alors qu'elle est incarnée dans l'œuvre d'art, alors qu'elle s'est manifestée sous la forme de Beauté, alors qu'elle s'adresse à la sensibilité, alors que sa puissance agit par l'émotion esthétique, alors qu'elle est, diraient les Kabbalistes, un rayon d'Ain-soph passant par Tiphereth.

Je m'occuperai ici de l'œuvre d'art, avant sa réalisation, alors qu'elle est en sa période d'involution, alors qu'elle se prépare à s'affirmer dans la forme, à passer, — ici les initiés m'entendront, — par le huitième arcane du Tarot.

*
*

Toute œuvre d'art est une révélation dans la forme.

Nous verrons l'importance de cette forme, qui est le moyen d'action de l'idée et du sentiment.

Ce qu'on appelle en magie un *signe*, c'est la représentation analogique d'un verbe par une forme. Ainsi le signe magique le plus populaire, vulgarisé par l'enseignement chrétien, est le signe de la Croix. Ce signe représente un verbe, dont chacun pénètre, selon sa force, un sens analogique, mais plus ou moins profond. Pour l'esprit d'un simple chrétien, c'est le signe du rachat des hommes par le dévouement d'un Rédempteur ; pour le théologien, c'est le signe du Verbe fait chair ; pour le souffleur en alchimie, c'est le signe de la matière ; enfin, pour l'initié, c'est le signe de toutes les réalisations sur tous les plans des mondes.

L'œuvre d'art est un Signe. C'est un signe périssable, représentatif d'une idée impérissable, d'un sentiment immortel.

Un signe magique est aimanté de toute l'énergie psychique de l'homme qui l'a tracé et de tous ceux qui y ont ensuite attaché leur pensée. De même, ce signe magique qu'est une œuvre d'art est aimanté de l'énergie psychique de l'artiste qui l'a créé, et de tous ceux qui vibrèrent de son rayonnement.

Comment l'idée s'incarne-t-elle dans le signe, dans l'œuvre d'art ?

La naissance de l'œuvre d'art à la vie, à la forme s'opère selon ce principe occulte : « Dans le cercle de son action, tout verbe crée ce qu'il affirme. »

Le labeur de l'artiste est une incantation qui force l'idée à se réaliser dans la forme, qui la fait passer du plan astral sur le plan physique.

Nouvelle incantation : l'œuvre d'art.

L'incantation, en magie, a ses lois. Les mots qu'on y prononce ne sont pas choisis arbitrairement. Ils sont élus selon la correspondance des sonorités avec l'ordre d'idées auxquelles ils font appel.

Une expérience d'incantation assez banale, c'est l'action de la musique sur des somnambuliques. L'incantation musicale, c'est-à-dire le mystère des sonorités, met le somnambulique en extase, c'est-à-dire lui donne la possession d'un idéal. Aussi l'art le plus puissant peut-être, celui dont l'influence est le plus directement perceptible, c'est la musique.

Or la musique est le corps physique d'une idée, un corps de sonorité. Plus la musique est belle, plus elle ouvre à l'auditeur des horizons plus vastes, plus elle l'emporte vers l'exaltation de l'être, qui est l'extase, qui est l'approche vers l'idéal, vers l'absolu, vers le divin.

Voilà ce qui prouve combien en art la forme est chose capitale. La forme est le corps par lequel l'idée existe, l'idée se mêle à la vie. Elle n'est donc jamais trop belle. Plus elle sera belle, plus l'idée qui constitue son âme aura d'action. Une femme est d'autant

plus séduisante qu'elle a plus de beauté. Aussi la femme applique-t-elle la plus grande de ses forces à la parure, c'est-à-dire à acquérir un moyen d'action plus puissant.

La beauté est une harmonie, c'est un équilibre. Un beau corps est un corps dont toutes les puissances sont harmonieusement développées, c'est un corps sain et robuste.

Une œuvre d'art n'agira que si sa forme est belle, si elle réalisée selon une harmonie en équilibre parfait. Il faut que les trois éléments, âme, esprit et corps soient harmonieusement développés ; s'il y a déséquilibre, l'effet qu'elle produit est diminué.

Si l'élément âme l'emporte trop, évidemment l'œuvre trop idéaliste, âme incarnée dans un corps sans force, perdra une grande partie de son énergie. La peinture de certains Primitifs, d'une forme insuffisante, les poèmes de Lamartine, en sont des exemples.

Si l'élément intellectuel domine avec trop d'insistance, l'œuvre d'art manque également son but. Elle est froide et sans nul pouvoir d'émotion. Telles sont les peintures, noblement conceptuelles, de Chenavard. Courbet, chez qui manquait l'intellectualité, disait : « Chenavard, c'est un monsieur qui fait de la métaphysique avec un pinceau. »

Si l'élément physique, le corps, la forme, prend un développement qui annihile les deux autres, l'œuvre d'art est impuissante à éveiller des vibrations. Il faut ranger dans ce cas la plupart des œuvres de la génération matérialiste de la seconde moitié du siècle : l'art des peintres « de morceau », des poètes par-

nassiens et des musiciens comme Saint-Saëns.

Mais ne rabaissons jamais les artistes qui eurent le culte de la forme, n'auraient-ils même que celui-là.

Un poème mal exécuté, une statue mal modelée, ne peuvent vivre, puisqu'il leur manque un élément d'existence. Ils ne peuvent avoir d'action et nul magnétisme ne peut émaner d'eux.

Si une œuvre d'art est insuffisamment réalisée, si la platisque en est défectueuse, l'idée qu'elle veut incarner apparaît dans le vague, sans précision et sans force ; semblable à un enfant faible et mal venu. Un homme dénué de santé pourra-t-il faire œuvre importante parmi les hommes ? Non. Son corps ne lui permet pas l'effort. Si l'œuvre d'art ne possède qu'un « corps » débile, elle ne peut agir sur la foule.

L'art qui eut la plus grande influence sur l'humanité, celui qui survivra toujours dans l'admiration unanime, c'est l'art grec, parce qu'il fut magnifiquement équilibré, parce que chez lui aucun des éléments n'empiète sur l'autre, de même qu'un Hellène était un être également développé sur les trois plans, une créature harmonieuse.

Un art purement mystique, un art trop idéaliste, qui dédaigne la gloire de la forme, insulte à la beauté de la nature, aux charmantes apparences de la Maya, de même que le dédain de la beauté plastique, le mépris de la chair, la folie d'ascétisme, qu'ont professés des chrétiens, est un outrage à la vie ; une rébellion orgueilleuse contre les dieux, et toute rébellion semblable porte en elle le germe du châtement.

Une œuvre d'art qui méprise la forme est analogue

à l'amour platonique, à l'amour uniquement spiritueliste. Cet amour est une orgueilleuse révolte contre la vie. Il porte en lui son châtement : il est stérile, il ne peut créer.

Pour acquérir sa force, une œuvre d'art doit être réalisée fortement, car *l'idéal ne se peut manifester qu'en constituant sa proportion par une réalité*

*
**

Une œuvre d'art naît à la vie, devient perceptible aux sens et à l'intellect des hommes, en passant par les mêmes phases qu'un enfant quand il vient au monde.

Elle est constituée de trois éléments. Elle existe dans trois mondes : psychique, astral et matériel.

Une âme, pour naître à l'existence terrestre, descend dans le monde astral, qui sert de médiateur entre le monde psychique et le monde physique.

De même, l'idée avant de vêtir la forme artistique : au cours de son involution, elle prend une existence dans le monde astral, elle est emportée dans les courants de l'Astral, elle reçoit les influx planétaires ; et, selon qu'elle s'en imprègne plus ou moins, elle dépend plus ou moins de telle ou telle influence planétaire, quand elle arrive à la vie physique, quand elle a vêtu la forme. Ainsi il est des œuvres d'art solaires ou lunaires ou saturniennes, comme il est des hommes plus ou moins soumis à l'influence du Soleil, de la Lune ou de Saturne.

Dès le monde astral, l'idée doit lutter pour sauver sa pureté des courants impurs de l'Aour, des réfrac-

tions mauvaises, des assauts sinistres des élémentaux, des larves et lémures saturées de laideur et d'attractions basses, enfin de toutes les horreurs de l'Astral.

Pour naître à la vie physique, pour parvenir à la réalisation de la forme, il lui faut pénétrer dans l'atmosphère fluidique d'un artiste ; il lui faut répondre à l'appel de l'artiste, obéir à son incantation. Pour naître, elle a besoin de l'effort d'un homme, je dirai d'un androgyne, c'est-à-dire de l'union d'un homme et d'une femme. Car, si l'homme féconde la matrice de la femme, la femme féconde le cerveau de l'homme. L'idée répond, comme l'âme d'un enfant, à l'appel de l'homme et de la femme ayant reconquis par l'amour la gloire du primordial androgynat. A la femme enveloppant un artiste des ailes subtiles de sa sensibilité est dévolue la force inspiratrice. A l'homme qu'elle a élu, à l'artiste qui doit l'enfanter, l'idée demande de la vie, de la substance, de l'effort. Elle se nourrit de ses émanations fluidiques, comme l'enfant dans les flancs de la mère se nourrit de la substance de la femme.

Les enfants de l'amour sont plus beaux que les autres, dit la voix populaire. Une œuvre agit sur les hommes qui en subiront l'effet en raison directe du magnétisme que son auteur y a jeté, de la dépense d'énergie qu'il a faite pour le procréer, de la somme de vie qu'il a sacrifiée pour lui donner un corps.

Je disais que pour revêtir la forme, l'idée a besoin de s'allier à un homme; il est des cas où cela n'est pas nécessaire. Ces cas sont rares, il est vrai, mais ils existent.

On conserve dans des musées des morceaux d'onyx, de marbre, d'agate, présentant des images, qui, au dire de certains auteurs anciens, n'ont pas été exécutées par la main humaine. C'est, disent-ils, un produit spontané de la nature ; on les appelle des Gamahés. La Lumière Astrale, sursaturée d'images emplissant l'esprit du peuple, projetait d'elle-même la représentation de cette image sur la matière. Il existe ainsi, dans un musée de Venise, un Gamahé qui représente les clous et les instruments de la Passion. La Grèce en connut plusieurs.

D'autrefois, c'est, non sur la pierre fidèle, mais sur l'atmosphère que se projette passagèrement cette espèce de photographie astrale. Tel le Labarum de Constantin. Tels les mots Mané, Thécel, Pharès, terrifiant les convives de Balthazar. Cela entre dans le domaine des phénomènes de matérialisation.

Que si l'existence de ces gamahés paraît trop fabuleuse, je répondrai qu'elle n'est pas plus invraisemblables que la fixation d'une image sur la matière par l'action de la lumière, c'est-à-dire la photographie.

J'ai essayé d'évoquer cette conception que l'œuvre d'art, née d'une incantation de l'artiste, agit ensuite sur la foule par le prolongement de cette incantation.

Par l'opération magique de sa procréation, l'artiste, le poète agit en *Révéléteur*, au sens exact du mot. Il voile une seconde fois. Il tisse une draperie neuve à une idée immortelle, à un sentiment vieux comme l'humanité. Il ne projette pas une lumière sur quelque mystère de la vie ; il l'enveloppe d'une pénombre nouvelle, où palpite pourtant la vertigineuse fascina-

tion d'un clair-obscur. C'est sur ce rayon lumineux qu'il emporte nos esprits vers la source unique, vers l'Absolu, vers le cœur même de Dieu.

EMILE MICHELET.

(ALCHIMIE)

Sommaire de l'Histoire Alchimique

DE PARIS

DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

Paris, l'antique cité initiatique, l'hiératique Bar-Isis a vu s'accomplir en son sein la majeure partie des faits célèbres de l'histoire occulte; les grands maîtres de l'ésotérisme, s'ils n'étaient nés à Paris, venaient du moins passer quelques années dans la métropole intellectuelle; et, pour ne prendre qu'une branche de l'occultisme, l'alchimie, nous allons montrer les adeptes, rayons de lumière, converger vers le foyer-Paris, d'où s'irradieront leurs disciples sur le monde entier.

La science hermétique apparaît tout à coup à Paris au XIII^e siècle; avant cette époque, l'alchimie était inconnue des nations de l'ancien monde, mais la conquête de l'Espagne par les Maures, et les croisades avaient tiré le moyen âge de sa torpeur dévotieuse; de leur contact avec les musulmans, les chrétiens avaient

rapporté quelques germes de science. Les cerveaux d'élite fatigués depuis plusieurs siècles par les arguties de la scholastique et les subtilités inanes de la théologie se jetèrent avec avidité sur les sciences physiques toutes de faits et d'expériences que leur léguait la brillante civilisation arabe. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer ce développement soudain de l'alchimie, des mathématiques, de l'astrologie, de la philosophie péripatéticienne et de la médecine en Europe au XIII^e siècle. Alors qu'au XII^e siècle le nom même de l'alchimie est inconnu, au XIII^e nous voyons resplendir des adeptes prestigieux : Albert le Grand, Efferari, Roger Bacon, Pierre d'Apono, Christophe de Paris, Arnald de Villeneuve, Raymond Lulle ! La plupart d'entre eux vinrent à Paris surtout vers le milieu du siècle où l'on vit en cette ville, à peu près à la même époque, Albert le Grand, Roger Bacon et saint Thomas d'Aquin. Combien de fois n'a-t-on pas évoqué cette scène grandiose : Albert le Grand entouré de ses disciples favoris, au milieu de la place Maubert, répandant à torrents sa science sur la foule recueillie des escoliers de toutes nations. On n'avait pu, dit la chronique, trouver de local assez vaste pour contenir la masse des auditeurs. C'est à Paris qu'Albert le Grand connut saint Thomas d'Aquin, qui devint son disciple et écrivit comme lui divers traités d'alchimie remarquables par leur clarté. Albert le Grand quitta Paris vers 1259 pour l'évêché de Ratisbonne que venait de lui donner le pape Alexandre IV.

Combien différent le séjour de Roger Bacon à Paris ! Tandis qu'Albert le Grand vivait tranquille,

bercé par la vénération de ses disciples, respecté par ses supérieurs éclairés, Roger Bacon se voyait persécuté par les Cordeliers dans l'ordre desquels il était entré en 1240 ; la protection du pape Clément IV suffisait à peine à le préserver de la haine de ses confrères ; un seul parmi eux, l'humble frère Jean avait écouté sa voix et était devenu son disciple.

Clément IV étant venu à mourir, Roger Bacon fut accusé de magie, de sortilèges, jeté en prison dans le couvent des cordeliers à Paris. En vain il envoya au nouveau pape son *Epître sur la nullité de la magie*, le malheureux adepte passa le reste de sa vie dans un cachot ; deux ans avant sa mort il fut relâché, et s'en alla mourir à Oxford en 1292 !

A côté de ces deux maîtres, Paris vit au XIII^e siècle le moine Efferari auteur d'un traité : *de Lapide philosophorum*. Christophe de Paris, auteur de l'*Elucidarium chemicum*, que des écrivains mal avisés ont attribué à N. Flamel, enfin Vincent de Beauvais, précepteur des enfants de Louis IX. Vincent, esprit curieux et éclectique, s'était occupé entr'autres choses d'alchimie, et il avait installé ses fourneaux à l'ancien Louvre ; sa haute position à la cour d'un roi éclairé le préserva seule du triste sort de Roger Bacon.

La fin du XIII^e siècle fut marquée par le passage à Paris d'Arnauld de Villeneuve, résumant en lui la science de son siècle, il reprit dans l'Université la haute situation qu'y avait occupée Albert le Grand. C'est là que Raymond Lulle l'entendit pour la première fois et prit goût à l'alchimie en écoutant ses doctes leçons. La science rendit Arnauld suspect, ses

propositions hardies l'avaient désigné à la haine des théologiens, ses opérations alchimiques lui avaient créé un prestige redoutable, n'avait-il pas changé des lingots de cuivre en or ; il n'en fallait pas tant pour être jeté dans un in pace. Accusé de magie et d'hérésie, il trouva son salut dans la fuite.

..

A partir du XIII^e siècle, l'importance alchimique de Paris ne fera que croître, suivant en cela un développement parallèle à l'alchimie elle-même. Le XIV^e siècle verra moins de grands maîtres, mais plus de praticiens, l'exemple venu de haut gagne de proche en proche, les alchimistes se multiplient. Les dernières années du XIII^e et les premières du XIV^e siècle virent plusieurs fois Raymond Lulle à Paris. C'est dans cette ville qu'il avait ouï Arnould de Villeneuve pour la première fois, les grandes vérités hermétiques l'avaient frappé ; plus tard il retrouva Arnould à Naples, et celui-ci ayant confirmé ses théories par la pratique, R. Lulle convaincu se mit à étudier et devint bientôt un adepte à son tour. Au cours de sa vie aventureuse il passa plusieurs fois à Paris, profitant chaque fois de son séjour pour élever la voix dans l'Université et recruter des prosélytes parmi la jeunesse studieuse. Il fut écouté, car ses disciples furent bientôt assez nombreux pour organiser une sorte de société secrète hermétique ayant son centre à Paris, et dont nous avons déjà parlé dans un précédent article.

La première moitié du XIV^e siècle fut illustrée par

Guidon de Montanor, auteur de l'*Echelle des philosophes* (*Scala philosophorum*), l'un des ouvrages les plus estimés des alchimistes, par Odomar, dont l'œuvre n'a jamais été imprimée, par Ortholain ou Orthulain, c'est-à-dire, le jardinier, dont nous avons la Pratique et surtout le commentaire sur la *Table d'Emeraude*, imprimé dans le premier volume de la Bibliothèque des philosophes. A cette époque vivait aussi Guillaume de Paris, évêque, il a laissé une lettre peu intéressante; ce qui le signale surtout à notre attention, c'est que les alchimistes lui attribuaient plusieurs des sculptures qui ornaient le portail de Notre-Dame. Selon ceux-ci il aurait caché sous ces symboles les différentes opérations du grand œuvre, et même la composition de la matière. Nous en parlerons plus longuement lorsque nous décrirons les monuments alchimiques de Paris.

Un signe bien certain de l'extension de l'alchimie, c'est la production à cette époque d'un poème alchimique : *Les Remonstrances de nature à l'Alchymiste*, par Jehan de Meung, le continuateur du *Roman de la Rose*. L'Alchimie est désormais consacrée. Disons en passant que le *Miroir d'Alchimie*, attribué à Jehan Meung, est de Roger Bacon, cette erreur provient d'un imprimeur ignorant et a été depuis continuée par tous les historiens hermétiques, y compris Hœffer.

La seconde moitié du xiv^e siècle nous offre moins d'alchimistes, mais la qualité compense la quantité. Nous mentionnerons simplement Jean Rupescissa (de Roquetaillade), religieux franciscain, et nous arri-

verons de suite à Nicolas Flamel. C'est en 1357, que Flamel fit l'acquisition du *Livre d'Abraham juif*, et qu'il commença à travailler, avec sa femme Pernelle, à la recherche du grand œuvre. Vingt années de travaux assidus ne l'avaient point lassé, et il n'avait pourtant encore rien trouvé. Désespéré, il fit un vœu à saint Jacques et partit pour le sanctuaire de Compostelle (Santiago). C'est en Espagne qu'il rencontra Maître Conchas, le rabbin converti, qui devait lui donner la clef des allégories du *Livre d'Abraham*. En effet, trois ans après, en 1382, Flamel convertit le mercure en argent, et l'année suivante en or. Devenu riche, il continua à vivre modestement, les pauvres et les églises profitèrent seuls de sa richesse. Jusqu'en 1417, année de sa mort, il consacra sa vie et sa fortune à soulager les nécessiteux et à élever des monuments ayant un double but : pieux et alchimique. Deux arcades et un mausolée au charnier des Saints-Innocents, un portail à Saint-Jacques-la-Boucherie et à Sainte-Geneviève-des-Ardents, la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, telles sont les principales fondations religieuses de Flamel, sans compter ses fondations civiles. La fortune de Flamel ne contribua pas peu à augmenter le nombre des fidèles de l'alchimie ; une légende s'édifia qui alla chaque jour s'augmentant jusqu'à prendre l'envergure d'une épopée. Le *Livre des Laveures* et le *Livres des figures hiéroglyphiques* devinrent célèbres et furent recherchés avidement par des souffleurs ; des monuments qu'il avait élevés prirent l'importance de véritables sanctuaires dont les disciples d'Hermès venaient

de fort loin interroger les hiéroglyphes bizarres (1).

Flamel sert de transition entre le xiv^e et le xv^e siècle. L'Alchimie tend à se répandre de plus en plus, elle pénètre intimement dans toutes les classes de la société, et, si au xv^e siècle nous aurons moins de faits à signaler, moins d'adeptes fameux à citer, il faut considérer que la Science est alors en travail d'enfantement. Ses adhérents travaillent obscurs et ardents, leur opiniâtreté triomphera de tous les obstacles, le résultat sera le splendide apothéose de l'alchimie aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles.

Jacques Cœur, argentier du roi Charles VII, a passé pour adepte aux yeux des souffleurs à cause même de ses immenses richesses, mais en l'absence de documents positifs nous nous abstenons.

Bernard de Trévisan remplit à lui seul le xv^e siècle. Comme tous ses confrères il parcourut les diverses contrées de l'ancien monde, cherchant à s'instruire auprès des adeptes étrangers. Dans ses pérégrinations, il vint à Paris et y séjourna plusieurs années; ce n'est qu'à l'âge de soixante-quinze ans qu'il trouva enfin la clef du Grand-Œuvre. Il put en jouir pendant quelques années, il mourut en 1490, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

A signaler encore, à cause de sa position officielle, Walérand de Bus Robert, professeur à la faculté de

(1) M. Poisson prépare une histoire de Nicolas Flamel très détaillée, qui paraîtra en avril-mai 1892. C'est le premier volume de *l'Histoire de l'alchimie*. (N. D. L. R.)

médecine à Paris, dont il reste une *Epistola de lapide philosophico* manuscrite. Cet ouvrage par lui-même est peu intéressant, on y voit seulement que l'auteur avait l'intention de fonder une société hermétique dont il aurait été le chef suprême.

..

Le xvi^e siècle se montrera plus fécond en maîtres ; Paris, qui avait au point de vue alchimique perdu quelque peu de son importance au siècle précédent, va se relever et reprendre de nouveau la tête du mouvement hermétique. C'est le siècle de Paracelse, le promoteur d'une Renaissance ésotérique dont l'un des résultats immédiats sera l'application de l'alchimie à la médecine. Les noms fameux abondent, une pléiade brillante d'hermétistes attire à Paris des milliers d'étudiants ès sciences mystérieuses. Nous ne mentionnerons que les plus célèbres : Jacques Gohorry, connu sous les noms de Le Solitaire ou Leo Suavins, savant littérateur auquel on doit diverses éditions d'ouvrages alchimiques, Roch le Baillif, médecin d'Henri IV, ardent disciple de Paracelse, auteur du *Demostérion*, Duchesne (en latin Quercetanus) médecin d'Henri IV et paracelsiste comme le précédent, Bernard Penot, auteur abondant, qui passa toute sa vie à défendre le paracelsisme, François de Verville, vulgarisateur qui mit l'alchimie en romans, Blaise de Vigenère, esprit universel aussi savant en cabale qu'en alchimie. Nous nous arrêterons plus longtemps sur la figure originale de Denis Zachaire. Quoique né en Guyenne, il rentre dans notre cadre, parce que

c'est à Paris qu'il trouva le Grand Secret. Il y vint à deux reprises différentes. La première fois son séjour lui profita peu, il ne réussit qu'à se faire escroquer une assez grosse somme, par un grec qui se disait possesseur de la Pierre. Il resta trois ans à Paris, et s'en retourna un peu plus habile praticien, mais très à court d'argent. Il y revint quelques années après, en 1546, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même; cette fois, il fut plus heureux, dédaignant la fréquentation des vulgaires souffleurs, il s'enferma chez lui, méditant les classiques, travaillant, priant Dieu, et fut enfin assez heureux pour transmuier du mercure en or, le jour de Pâques 1547. Son principal ouvrage, *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux* est intéressant parce qu'il nous donne des détails fort curieux sur la physionomie alchimique de Paris au xvi^e siècle, nous en extrairons une seule phrase montrant l'importance de la ville : « Paris, dit-il, est aujourd'hui la ville la plus fréquentée de divers opérateurs en cette science, que autre qui soit en Europe. »

Cette importance, Paris la conservera dans les siècles suivants jusqu'à la grande Révolution.

Si l'alchimie avait alors d'ardents adeptes et de fougueux défenseurs, elle comptait aussi des ennemis acharnés, parmi lesquels Riolan, doyen de la faculté de Médecine, adversaire de Libavius. Ces deux savants passèrent plusieurs années de leur vie à échanger des libelles, apologies, défenses de l'alchimie, etc. Mais tandis que Riolan, pur dialecticien, se montrait d'une violence inouïe dans ses pamphlets, Libavins ne se départit jamais d'une politesse de bon ton, et répondit

aux raisons par des faits. Un autre adversaire plus sérieux de l'alchimie fut l'illustre Bernard Palissy, cependant il ne s'avance pas trop dans ses dénégations et se contente de flétrir les sophistications des soufleurs; au contraire, les travaux des adeptes le laissent songeur, et, devant cette chaîne non interrompue de maîtres depuis le légendaire Hermès, il dut se dire : « Peut-être ? » D'autres soucis le sollicitaient, son esprit chercheur appliqué à l'alchimie eût donné à l'histoire un nouveau Flamel, les circonstances en décidèrent autrement, Palissy resta l'inventeur des rustiques figulines !

..

Au xvii^e siècle, l'alchimie atteint son apogée; il n'est pas de couvent, de palais, de château où il n'y ait un laboratoire hermétique. Depuis le bourgeois jusqu'à l'empereur, tout le monde souffle, seigneurs, savants, artisans, tous poursuivent avec ardeur la recherche du Grand Secret. Les princes ne dédaignent pas de travailler de leurs propres mains, ou tout au moins ils ont à leur service des alchimistes qui travaillent à leur solde. En ce siècle, Paris vit dans son sein les *Pierre Borel*, qui nous a laissé de curieux détails sur Flamel et le *Cosmopolite*, ainsi qu'une *Bibliographie alchimique* très incomplète et très inexacte, mais qui a du moins le mérite d'être une des premières; Barlet, l'auteur de la *Théotechnie ergocosmique*, Salmon, qui a édité la *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Homberg et Béguin, moitié chimistes, moitié alchimistes. Homberg surtout a une physionomie originale; savant modeste, il passa toute sa vie à étudier

par pur amour de la science; loin des intrigues où semblent se complaire certains savants brigueurs de places bien payées, lui se contenta du poste de chimiste de Philippe d'Orléans qui lui permettait de travailler pour lui-même. Sa foi en l'alchimie avait pour origine certain lingot d'or dont un adepte ami lui avait fait cadeau, alors qu'il se trouvait dans la gêne. Homberg mourut en 1715.

La liste des alchimistes nés à Paris, ou qui meurent en cette ville, au xvii^e siècle, serait trop longue à énumérer; nous nous contenterons de citer Gabriel de Castaigne, aumônier de Louis XIII, auteur de divers traités singuliers; de Gerzan, qui, suivant les traces de Verville, fit des romans alchimiques; Michel Potier, auteur fécond, il ne fit que passer à Paris, vendant ses secrets fort cher aux riches dupes; de Laborde et Gobineau de Montluisant, qui nous ont laissé des détails intéressants sur la signification alchimique de Notre-Dame; d'Atremont, auteur du célèbre *Tombeau de la pauvreté*, etc., etc.

La société hermétique des Rose-Croix qui se manifesta au xvii^e siècle ne contribua pas peu à l'extension de l'alchimie. Fondée, semble-t-il, par Christian Rosenkreutz, si toutefois l'histoire de son origine n'est pas une profonde allégorie, elle prospéra surtout en Allemagne. Les Rose-Croix, s'ils remplissaient exactement leur programme, étaient de puissants adeptes d'une science et d'un pouvoir au moins égaux à ceux des mahatmas, la prolongation de la vie humaine, la correspondance télépsychique, le magnétisme animal, le Grand-Œuvre, tels étaient les principaux secrets

qu'ils possédaient. La société fit afficher dans Paris deux manifestes, que Gabriel Naudé nous a conservés, où elle appelait à elle les disciples d'Hermès. Descartes lui-même ainsi qu'il nous le raconte dans son *Discours de la méthode*, fut sur le point de solliciter l'admission dans la société. La Rose-Croix s'est perpétuée jusqu'à nos jours, où elle semble se relever sous une nouvelle et intelligente impulsion.

*
* *

Au XVIII^e siècle, l'alchimie est désormais une science bien spéciale, complètement différente de la chimie ; après plusieurs siècles de luttes, définitivement constituée, elle a sa bibliographie, son histoire, ses classiques. Dans Paris même, il existe des cours où l'on enseigne l'alchimie à côté des autres sciences physiques ; il y a des librairies hermétiques où le fringant abbé, le vieil adepte, la grande dame poudrée à frimas viennent demander le dernier volume paru sur la *Pierre philosophale*. Une de ces librairies surtout est connue des bibliophiles occultistes, c'est la maison d'Houry ; au XVIII^e et au XVII^e siècles, les d'Houry se succèdent de père en fils, monopolisant les éditions alchimiques, les trois quarts des ouvrages de ce genre imprimés à Paris sortaient de leurs presses. Ce simple fait montre combien l'hermétisme florissait alors. Dans les ventes, les éditions rares étaient poussées à des prix élevés par les amateurs ; ceux qui ne pouvaient se procurer certains ouvrages les copiaient : la plupart des manuscrits alchimiques de nos bibliothèques sont des copies exécutées au XVIII^e siècles.

Lenglet-Dufresnoy écrit l'*Histoire de la philosophie hermétique*, Pernety et Libois marchant sur les traces de Michel Maïer expliquent les fables employées par les adeptes. Pernety surtout rendit service aux chercheurs par ses *Fables grecques et égyptiennes* et par son *Dictionnaire mytho-hermétique*. Ces ouvrages eurent un grand succès, plusieurs éditions furent épuisées en peu de temps, et Pernety prit rang parmi les classiques. Sa dispute avec l'abbé Villain au sujet de N. Flamel acheva sa renommée, les disciples accoururent à lui et il put fonder une société secrète hermétique dont il transporta le siège aux environs de Montpellier. Il mourut au commencement du XVIII^e siècle dans un âge avancé. La fin du siècle fut illuminée par le séjour à Paris de trois adeptes fameux, le comte de Saint-Germain, Cagliostro et Etteila ; possesseurs de réels secrets, doués de pouvoirs magiques puissants, ils ne purent résister au désir d'étonner leurs contemporains et, de mages qu'ils auraient pu être, ils tombèrent au rang de magiciens. Saint-Germain entremêlait ses prodiges de mystifications, et s'il savait accroître les diamants et les clarifier, d'autre part il affirmait gravement avoir connu Jésus-Christ ; Cagliostro prévoyait l'avenir et faisait de l'or ; mais lorsque ses opérations ne réussissaient pas, quelques menues escroqueries et Lorenza remplissaient vite ses coffres. Quant à Etteila, l'ancien perruquier, il s'était occupé d'alchimie et avait même parfait une partie du Grand Œuvre ; il se vit arrêté en route par son ignorance du feu secret ; on pouvait voir chez lui moyennant finances les matras où la matière, ayant évolué aux

premiers degrés cristallisait en arborescences splendidement colorées !



La Révolution vint arrêter le développement de l'alchimie. Cette science faisait corps avec les anciennes institutions, elle mourut avec elles ; quelques savants échappés à la guillotine la perpétuèrent encore dans les premières années du XIX^e siècle, puis peu à peu le silence se fait, la vieille alchimie semble morte à jamais. Et cependant notre siècle compte des adeptes; Cambriel, qui possède assez les anciens auteurs pour affirmer qu'il parfera l'Œuvre, ce qui lui manque ce sont les fonds pour les premières dépenses. Ne souriez pas : si Cambriel eût trouvé un capitaliste, il aurait fait de l'or, il avait bien ressuscité un ouvrier ! et sur la montagne Sainte-Geneviève où il demeurait en 1840 tous vous auraient affirmé le fait. Cysliani plus heureux était parvenu au terme de l'Œuvre, mais il fut prudent et continua à vivre modestement, content d'être à l'abri du besoin. Louis Lucas, admirateur des alchimistes, doit prendre place à côté d'eux en ce qu'il applique l'alchimie à la chimie pour rénover cette dernière. Tiffereau, qui vit encore, lui, par involution, part de la chimie pour arriver à l'alchimie, c'est le complémentaire de Lucas.

A côté des pratiquants, il faut signaler les savants qui considèrent l'alchimie comme une science fossile; MM. Berthelot et Ruelle après d'heureuses fouilles ramènent au jour les alchimistes grecs signalés déjà par Lenglet Dufresnoy et les auteurs allemands, étu-

diés depuis par Ferdinand Hœffer, l'auteur de l'*Histoire de la Chimie*.

L. Figuier écrit un livre de vulgarisation, l'*Alchimie et les Alchimistes*, dont le principal mérite est d'être d'une lecture facile et agréable; au point de vue scientifique pur, cet ouvrage laisse fort à désirer. Les monographies des alchimistes célèbres font prime, Delécluze écrit la vie de R. Lulle, Franck celle de Paracelse, Hauréau, celle d'Arnauld de Villeneuve, Albert le Grand occupe Daunou, de Launay, Pouchet, etc.

Et pourtant l'alchimie est-elle bien aussi morte que les savants l'affirment? Dans ces dernières années, la renaissance de l'Occultisme lui a profité en raison même du rang qu'elle tient dans les sciences ésotériques, les derniers des alchimistes ont trouvé un point d'appui, un centre auquel ils pouvaient se réunir. Pour ne parler que de Paris, nous y connaissons plusieurs alchimistes, les uns théoriciens les autres praticiens; l'un de ces derniers est parvenu à des résultats étonnants que nous ne sommes point autorisés à divulguer. La Brochure de Papus, *la Pierre philosophale*, n'est-elle pas un manifeste, un courageux défi lancé à la face de la science étroite des officiels, ils peuvent encore régner, leur jour n'est pas venu, mais il est prochain : un chimiste laborieux imbu des idées alchimiques prépare une Renaissance de la chimie par l'hermétisme, et quand, par des expériences de laboratoire, rigoureusement contrôlées, il sera parvenu à étayer ses théories, Paris verra peut-être renaître l'Alchimie plus florissante que jamais.

PHILOPHOTES.

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DES SCIENCES OCCULTES

Les Quatre Livres sur la Médecine DES ÉGYPTIENS

Par P. ALPINUS (1)

Voici un livre curieux à plus d'un titre ; bien des livres anciens sur la médecine contiennent plus ou moins de l'occulte, celui qui nous occupe en renferme dans bien des endroits, notamment dans le chapitre II du IV^e livre qui a pour titre : *De medicamentis ab Ægyptiis animi gratiâ usitatis sperantibus ab his devoratis varia exoptata in somniis videre.*

Nous allons analyser le livre d'Alpinus avec assez de détails pour permettre à nos lecteurs de le connaître à fond.

L'auteur, Prosper Alpinus, est italien ; il naquit à Marostica, petite ville du Vicentin, le 22 novembre 1553 et mourut à Padoue le 5 février 1617.

Dès l'année 1578, Alpinus obtint le grade de docteur en médecine ; il n'avait donc que vingt-cinq ans, et encore avait-il servi pendant quatre années comme soldat dans l'État de Milan. Bien que docteur,

(1) P. ALPINI, *de Medicina Ægyptorum libri quator, et JACOBI BONTII, In India archiatri de medicina Indorum, Editio ultima.* 1 vol. in-4, PARISIIS, apud Nicolaum Redilichuysen Bibliopolam aulæ Regiæ sequacem via Jacobœâ, sub signo crucis aureæ ; M.D.C. XLV.

il n'exerça pas longtemps la médecine et seulement dans une petite ville du district de Padoue, à Campo-San-Pietro, parce qu'un goût irrésistible entraîna Alpinus à l'étude de la botanique, des plantes médicinales et plus particulièrement de celles qui produisent le baume (*balsamum*). On donnait alors ce nom aux sucs végétaux gomme-résineux, très usités en médecine à cette époque.

Alpinus eut bientôt une occasion unique de pouvoir satisfaire sa passion ; en effet, Georges Emo, nommé consul de la République de Venise au Caire, lui offrit la place de médecin auprès de sa personne, place qu'il s'empressa d'accepter. Il partit donc pour le Caire, le 12 septembre 1580, il séjourna six ans en Orient dans diverses villes et retourna à Venise son point de départ en 1586, époque à laquelle il commença à écrire ses ouvrages, dont le premier parut à Venise en 1591 ; c'est celui que nous allons analyser sur l'édition parue à Paris, en 1646.

L'ouvrage débute par une sorte de dédicace de l'éditeur à l'illustre ACHILLE DE HARLAY ; puis, vient la préface de la première édition, adressée par Alpinus, au très illustre et très sage sénateur, ANTONIO MAVRO-CENO, un speech fort court aux érudits lecteurs, suivi de l'Index des chapitres, avec les félicitations de Melchior Guilandinus sur l'heureux retour de l'auteur dans sa patrie ; enfin nous arrivons au premier livre dont le premier chapitre traite de *l'état des médecins égyptiens*.

L'ouvrage est en forme de dialogue entre Guilandinus et Alpinus. Nous ne passerons pas tous les

chapitres en revue, nous nous bornerons à signaler seulement ceux qui présentent un intérêt quelconque. Ainsi le chapitre iv traite la question : *contraria contrariis curantur* ; le suivant le changement du vent, de la température de l'habitation, et du corps des Égyptiens, de leur nourriture, des causes de la longévité, parmi lesquelles : la sobriété dans la nourriture, sa variété et l'usage de la très bonne eau du Nil, pour la boisson et la préparation des mets, (*atque usum optimæ aquæ Nili fluminis in potu atque in cibis*) ; enfin sobriété dans l'usage du vin, car l'ivresse est la source de toutes les maladies : rhumatismes, gouttes, convulsions, fièvres, vertiges, et surtout imbecillité.

Le chapitre xii revient sur cette dernière partie du chapitre xi, voici son titre : *L'usage de l'eau du Nil est autrement utile que le vin pour la conservation de la vie.*

Le chapitre xiii étudie les maladies et les épidémies chez les Égyptiens ; le suivant, les causes des maladies ordinaires ; le chapitre xv, la peste qui envahit souvent l'Égypte et la dévaste très atrocement (*atrocissime*) ; suite de la même question au point de vue de son importation, dans les chapitres xvi, xvii et xviii, qui terminent le premier livre.

Le second livre débute par un chapitre sur la saignée ; il explique pourquoi les médecins égyptiens usent fréquemment de cette opération ; le chapitre iii explique dans quelles maladies ces médecins pratiquent la saignée suivant la complexion des individus ; les chapitres de iv à xii traitent du même sujet en ce

qui concerne les enfants, les eunuques, les femmes et les vieillards, dans les cas de dysenterie, de diarrhée bilieuse, etc., etc.; puis l'auteur nous informe quelles sont les veines que les médecins égyptiens ont l'habitude d'ouvrir, etc., etc.

Le livre III, traite des scarifications de divers genres, pratiquées par les Égyptiens : scarification des oreilles, des narines, des gencives, des jambes, des genoux, des mollets, des chevilles, des ponctions aux hydropiques, etc.; le chapitre XII de ce même livre parle des pointes de feu qu'il ne faut point pratiquer ni avec du fer, ni avec de l'or, ni autres métaux, mais avec du coton et des petits morceaux de bois enflammés; le chapitre XIV nous initie à l'extraction de la pierre sans pratiquer aucune incision, c'est-à-dire sans employer la *lithotritie*.

Le dialogue engagé entre Guilandinus et Alpinus est assez curieux; nous résumons ce qui est le plus intéressant :

G. — Je désirerai avant toute autre chose apprendre comment les Égyptiens peuvent extraire la pierre de la vessie sans la briser.

A. — Certes ce mode est très utile. Ils extraient la pierre de la vessie en remplissant d'air celle-ci; avec cet air, ils dilatent, non seulement le col de la vessie, mais la relâchent encore, de sorte que, par cette ouverture, ils peuvent facilement extraire la pierre de la vessie; le col étant dilaté et le canal agrandi, de ceux-ci les pierres entraînées par l'air sortent en une violente émission.

G. — J'ai bien compris ce que vous avez dit, bien

que jusqu'ici vous ayez employé des paroles un peu obscures. Cependant il me paraît que vous avez dit deux choses qui se contredisent : que les médecins de ce pays qui veulent extraire les pierres de la vessie relâchent et dilatent le col de la vessie à l'aide du vent ; mais vous ne m'expliquez pas par quel moyen les pierres peuvent sortir, et comment elles sont rejetées au moyen de l'air.

A. — Par le même principe. Mais pourquoi en doutez-vous ?

G. — Parce que je puis à peine croire que le col de la vessie et le canal de l'urèthre puissent être assez amplement dilatés pour laisser passer aisément de gros calculs contenus dans la vessie, lesquels sont entourés souvent comme de grosses noix, de sédiments ; c'est pourquoi je doute que la pierre puisse être rejetée par le moyen indiqué. Nous donnerons en latin la suite du dialogue d'après le texte original, parce que le latin brave, non seulement l'honnêteté, mais aussi la pudeur ; le voici :

A.— *Utrumque verum esse cognosces, neque omnino a veritate id alienum putareris, os vesicæ colemque eo modo dilatari posse, quando nervosa ac pelliculosa substantia illi meatu constet. Admirandum magis estimare debemus uteri os in mulieribus nervosum, durum atque ita angustum tempore partus tantum ampliari ac augeri, ut fœtus per ipsum exeat atque foras propellatur. Unum hoc scio, me colis meatum ita dilatatum inspexisse, ut per eum facile magna avellana transisset. At utilius erit, ut nunc modum ostendam, quo ad extrahendum lapidem ii uti soleant.*

G. — *Hac eadem de causa, apertis auribus, tuum hunc sermonem expecto.*

A. — *Eo tempore quo ego in Ægypto moram faciebam, Arabs quidam, Haly vocatus, ad extrahendos lapides sine incisione celeberrimus erat, quem ego sane cuidam duci Turcarum, Horam Bei vocato, multos lapides extraxisse vidi. Quo in opere absolvendo, ille ligneam cannulam accipiebat, longitudine octo digitorum et latitudine digiti pollicis. Quam colis canali admovebat fortiterque insufflabat, atque ne flatu ad interiora perveniret, altera manu extremum pudendi perstringebat, foram deinde canulæ clauderebat, ut virgam canalis intumesceret et latior fieret ac aperiret; quo facto, minister, digito in ano posito, lapidem paulatim ad canalem virgæ atque in ejus extremum deducebat. Qui, ubi præputio lapidem approquasse sentiebat, cannulam a virgæ canali fortiter impetuque amovebat ut magna dexteritate lapis ad nuclei olivæ magnitudinem fuerit extractus; et ego interfui huic duci Turcarum et postea duabus item Judæis, quorum alter puer erat, cui octo lapillos extraxit, et alter adultus, cui extraxit lapidem ad magnæ olivæ magnitudinem. Hicque est extrahendi lapidem e vesica modus quo utebatur ille medicus Arabs.*

Le procédé est curieux, mais nous devons ajouter qu'il y a des pierres de vessie plus grosses que des noyaux d'olives, et même que de grosses olives (*magnæ olivæ*) et les noisettes.

Avec le chapitre xiv de ce même troisième livre, nous abordons les bains émollients préparés simplement avec l'eau du Nil ou bien encore avec certaines

drogues ; les Égyptiens prenaient aussi des bains de vapeur et passaient d'une chambre tiède à une chambre plus chaude ; ils prenaient également des douches, car il y avait dans certaines chambres des cuves de marbre dans lesquelles l'eau tombait de haut (*in quæ aqua ex alto decidit*). Enfin, après avoir passé du bain chaud au bain tiède, le baigneur arrivait au bain froid.

Le chapitre xv nous décrit les bains émollients pour l'hygiène du corps, employés aussi par les femmes comme moyen d'engraisser leurs corps. L'auteur décrit avec beaucoup de détails tout le travail accompli par les Égyptiennes dans leurs bains ; toutes les parties du corps épilées par elles et parfumées avec des odeurs différentes suivant la localité du corps : ambre musc, aloès, zebet (?) nous ne connaissons pas ce parfum. Enfin nous arrivons à des détails tellement intimes et circonstanciés que nous ne pousserons pas plus loin nos investigations.

Le chapitre xvi nous apprend ce que font les Égyptiennes pour engraisser ; ce qu'elles mangent, ce qu'elles boivent ; il y est question jusqu'à du consommé de poulet parfumé à la muscade (*in quo sit dissoluta nux Indica*).

La muscade joue un grand rôle dans ces agapes balnéaires, c'est bien le cas de dire : *Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout* ; car certaines baigneuses buvaient de l'huile d'olive dans laquelle on avait écrasé des muscades, ou de l'huile Sésame dans laquelle on avait écrasé des pois, des fruits de Térébinthe, des amandes douces ou amères, des noisettes

et des pistaches. Ces préparations oléagineuses remplaçaient avantageusement l'huile de foie de morue.

Du reste l'huile joue un très grand rôle dans les bains ; on n'en prenait pas seulement par la bouche, mais encore par l'instrument de maître Diafoirus et cela jusqu'à quatre fois dans la journée.

Le chapitre suivant décrit comment les hommes prenaient leurs bains ; le chapitre xviii, l'usage des frictions ; le dernier chapitre de ce livre trois, nous informe dans quel genre de maladie on utilisait les bains.

Enfin le dernier livre, le quatrième, traite dans son premier chapitre de l'usage des médicaments altérants, tels que poivre, gingembre, gariophylle, certaines noix et autres aromates.

Le chapitre II nous parle des médicaments employés pour le bien-être, *le profit de l'esprit* ; médicaments par l'absorption desquels les Égyptiens espèrent voir en vision ou en songe diverses choses par eux désirées ; ce chapitre présente un intérêt tout particulier, car il réalise le rêve des haschischéens. Les substances absorbées par les Égyptiens sont dénommées *assion*, *assis*, *bosa*, *bernavi* et *bers* ; et l'auteur nous apprend que l'*assion* est ce que les grecs nomment *meconium*, soit notre opium moderne ou le suc exprimé des têtes du pavot noir (*seu succus e nigri papaveri capitibus expressum*).

L'*assis* (haschisch) était préparé avec des feuilles de chanvre réduites en poudre ; puis celle-ci était malaxée avec de l'eau. On en formait des boulettes de la grosseur d'une châtaigne, que l'on dévorait à

belles dents; mais ce n'était que le bas peuple, la plèbe qui absorbait l'assis, parce qu'on le vendait bon marché (*quia viliori pretio ibi venditur*).

Une fois que les Egyptiens avaient absorbé les stupéfiants dont nous venons de parler, ils ne voyaient que jardins féeriques peuplés de superbes et lascives jeunes filles (*formosissimas lascivientesque puellas*); c'était, en un mot, le Paradis de Mahomet.

Mais ces visions étaient surtout remarquables, tangibles, si l'on peut dire, après l'emploi de l'électuaire nommé *Bers*, préparé dans le voisinage de l'Inde et « dont les Egyptiens ignoraient certainement la composition » nous dit Alpinus.

Nous la donnons en note et en latin, cette composition, n'osant pas la traduire crainte d'erreurs, ce qui serait fort grave, si un lecteur voulait en essayer. Toutes ces drogues étaient triturées dans un mortier de marbre et mêlées à trois parties de miel; mais on n'usait du *Bers* que six mois après sa fabrication (1).

Le chapitre III traite des décotions employées par les Egyptiens valides ou malades, parmi lesquelles figurent le café, la camomille, l'althéa, la mauve, l'eau de laitue, etc., etc., dans lesquelles les nobles égyptiens et les Turcs ajoutent un peu de musc, d'ambre, d'eau de roses, etc., etc.

Le chapitre IV traite des sirops, les chapitres V, VI,

(1) *Bers quoque est electuarium, quo Ægyptii ad illa deliramenta utuntur, cujus compositio hoc est: accipiunt piperis albi, seminum hyosciami albi an. dra. XX. Epii dra. X. Spicæ Indæ euphorbii pirètri an. mitchal croci. Scr. XV. — Voilà la formule avec ses quantités en drachmes et scrupules.*

vii, de la purgation ; c'était une très grave affaire, paraît-il ; les chapitres ix à xii, de la thériaque et autres compositions médicinales qui entrent dans la fabrication de la fameuse thériaque ; enfin des erreurs commises par ces apothicaires égyptiens dans les compositions dérivées de la thériaque.

Le chapitre xiii^e décrit divers médicaments ; le suivant a ce titre significatif que nos lectrices mêmes comprendront en latin : *de nonnullisclysturibes apud Ægyptios usitatis* ; enfin le chapitre xv et dernier donne quelques recettes particulières pour guérir les fièvres.

En terminant, analysons brièvement, l'œuvre de JACOB BONTIUS : *La Médecine des Indiens*, placée à la fin de l'ouvrage d'Alpinus.

Cette œuvre comporte quatre livres ; le premier décrit diverses substances ou plantes employées en médecine ; le second et le troisième nous entretiennent de la qualité de l'air, de la nourriture, des boissons et des diverses substances comestibles, de l'usage du vin et des fruits, de l'exercice, du sommeil de la veille, des saignées, de la purgation ; des affections de l'esprit et de quantités de maladies.

Enfin le quatrième et dernier livre, après quelques observations sur la dissection, traite des cadavres, de diverses maladies et accidents qui peuvent survenir dans les diverses parties du corps.

J. MARCUS DE VÈZE.

UNE PROPHÉTIE DE NOSTRADAMUS

A Monsieur Papus, Directeur de L'INITIATION.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Pour la seconde fois depuis bien peu de temps, une hécatombe de mineurs vient de jeter la consternation dans la population ouvrière du globe (1). Le coup de grisou de Krebs fait écho au coup de grisou de Saint-Étienne. Mais ce qui est affreux à penser, c'est que la catastrophe était prévue, ... prévue, c'est-à-dire qu'on la pouvait empêcher de se produire. Voici en effet textuellement ce que j'écrivais, le 26 décembre dernier, au directeur de *L'Éclair* :

« Monsieur le directeur, lecteur assidu de *L'Éclair*,
« j'ai eu plaisir à prendre connaissance, dans son nu-
« méro du 23 courant, de l'article de M. Charles Ni-
« coullaud, relatif aux prophéties de Nostradamus.
« Entre les lignes je note l'engagement tacite de nous
« donner sur elles une étude d'ensemble, continuant,
« complétant et réunissant en un corps de doctrine
« les volumineux et érudits commentaires des Chavi-
« gny, des Guynaud, des Leroux, des Bouys, des Ba-

(1) *New York*, 8 janvier. — Une explosion s'est produite dans une mine près de Krebs. Le désastre est arrivé à cinq heures de l'après-midi... Les dernières nouvelles reçues annoncent qu'il y a plus de 200 morts.

(*L'Éclair*, 10 janvier 1892).

« reste. Promesse digne d'être encouragée par la sym-
 « pathie général : quel profit ne tirerait-on en effet
 « des révélations sybillines du solitaire de Salon ! C'est
 « à ce dernier point de vue, et justement à propos du
 « douloureux événement qui était il y a quelques jours
 « le prétexte du travail de M. Nicoullaud, que je solli-
 « cite à mon tour l'hospitalité de *L'Éclair*, dont la pu-
 « blicité étendue me permettrait d'atteindre mon but ;
 « car le quatrain où il a lu rétroactivement l'annonce du
 « sinistre drame de Saint-Étienne renferme en outre
 « pour l'avenir, pour un très prochain avenir, un
 « avertissement dont la divulgation me semble s'im-
 « poser.

« Tout d'abord en ce qui concerne celui-ci (1), je
 « prierai vos lecteurs de remarquer que ce n'était pas
 « seulement le mois (le mois hiératique des Égyptiens
 « naturellement, allant, selon les cas, du 20, 21, 22
 « ou 23 au 19, 20, 21 ou 22 de notre calendrier),
 « mais aussi le jour et l'heure qui en étaient indiqués

(1) Voici du reste, pour plus de clarté dans les discussions
 qui suivent, le passage même de M. Nicoullaud ;

.....
 Dans deux logis de nuit le feu prendra.
 Plusieurs dedans estouffés et rostis,
 Près de deux fleuves pour seul il adviendra,
 Sol l'Arq et Caper, tous seront admortis.

« Ainsi s'exprime Nostradamus ou plus exactement Michel
 de Notre-Dame, dans sa deuxième centurie. Il est difficile de
 peindre mieux, et en aussi peu de mots, la terrible catastrophe
 qui vient une fois de plus de frapper le pays noir : *Logis de
 nuit*, en effet, ces galeries, où jamais la lumière du jour n'a
 pénétré ; *estouffés et rostis*, sort épouvantable réservé aux
 serfs de la mine ; *près de deux fleuves*, Saint-Étienne est situé
 entre le Rhône et la Loire. Le temps même est indiqué : le
 Soleil dans le Sagittaire (*l'Arcq*), c'est-à-dire du 21 (si pour 22)
 novembre au 21 décembre.. »

« avec une extrême précision, non seulement l'époque
 « où le Soleil occupe le signe du Sagittaire, mais
 « aussi les jours et heures qu'il régit. M. Nicoullaud
 « a fort bien rappelé la première (du 22 novembre au
 « 21 décembre); quant aux jours, ce sont les di-
 « manches 22 et 29 novembre, 6, 13 et 20 décem-
 « bre, et en chacun les heures suivantes : de midi à
 « 1 h., de 7 h. à 8 h. du soir, de 2 h. à 3 h. du
 « matin, de 9 h. à 10 h. du matin. Je reproduis pour
 « mémoire la communication télégraphique publiée
 « naguères par les journaux :

« *Saint-Étienne, 6 décembre.* — Une terrible explosion de
 « grisou s'est produite à *midi et quart*, dans le puits de la Ma-
 « nufacture...

« On conviendra qu'il serait difficile d'être plus lugu-
 « brement exact.

« Mais, j'y reviens, là ne se bornent pas les pronos-
 « tics contenus dans les quatre vers boiteux de Nostra-
 « damus. Ce n'est pas *un*, c'est *deux* accidents de mine
 « qu'ils nous font redouter :

Dans *deux* logis de nuit le feu prendra ;

« et à bref intervalle, l'un sous le Sagittaire (il a eu
 « lieu, nous ne le savons que trop), l'autre sous le
 « signe zodiacal suivant, le Capricorne (*Caper*) :

Sol l'Arq et *Caper* tous seront admortis.

« Maintenant faut-il admettre que *Sol* se réfère à
 « la fois à l'Arq et à *Caper* ou à l'Arq seul? En d'au-
 « tres termes la menace céleste reste-t-elle, comme pré-
 « cédemment, limitée aux jours et heures sur les-
 « quelles le Soleil étend son influence (27 décembre

« 1891; 3, 10 et 17 janvier 1892; pour les heures,
 « voyez ci-dessus; — en ce cas il y aurait surtout lieu
 « de craindre pour le 17 janvier, appartenant à un
 « décan [le décan XXX] également gouverné par le
 « Soleil) ? S'étend-elle cette fois au contraire aux
 « 30 degrés du signe visé (22 décembre 1891-20 jan-
 « vier 1892) ? Trop préciser pourrait avoir de si fu-
 « nestes conséquences que j'hésiterais, je l'avoue, à le
 « faire, même en présence d'une teneur moins obs-
 « cure. Le doute est d'ailleurs d'autant plus permis
 « que Nostradamus est loin d'être aussi explicite
 « pour la seconde catastrophe que pour la première. Il
 « a précisé le théâtre de celle-ci (le district houillier
 « d'entre Rhône et Loire), mais d'elle seule, *pour*
 « *seul*, dit-il en propres termes. La sagesse exige donc
 « de redoubler de vigilance *partout où il y a des*
 « *mines* (1), pendant le plus long terme plutôt que
 « pendant le plus court.

« Cette note serait sans objet si la Fatalité régnait
 « sur terre en maîtresse. Heureusement il n'en est
 « rien. La théurgie a pour mission de signaler les périls
 « ambiants. A l'activité humaine de faire ensuite son
 « possible pour les détourner des têtes au dessus des-
 « quels ils planent. Ptolémée de Péluse, l'un des doc-
 « teurs les plus vénérés de la science hermétique, s'est
 « nettement prononcé à ce sujet : *L'esprit versé dans*
 « *l'Occultisme peut prévenir beaucoup de dangers et*
 « *se préparer à soutenir le choc des événements.*

« Le moment critique dépassé, il sera loisible aux

(1) Souligné dans ma lettre à l'*Eclair*

« ingénieurs de se railler de l'oracle, après lui avoir dû
 « peut-être, à l'aide d'un facile surcroît de précautions,
 « d'éviter d'épouvantables désastres. L'ombre de Nos-
 « tradamus sera la première à sourire de leur injus-
 « tice. En de très beaux vers Quevedo a dit autrefois
 « que le Soleil ne demande pas de remerciements à la
 « moisson qui, grâce à lui, roule dans la plaine ses
 « ondes d'or, que la voir parvenue à sa maturité lui
 « est une récompense suffisante. Il en est ainsi des
 « adeptes des sciences occultes. Que leur voix soit
 « écoutée seulement ; peu leur importe le reste. Hélas !
 « cette satisfaction intime, elle leur est le plus souvent
 « refusée. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'un autre
 « Voyant s'est écrié dans l'amertume de son cœur :
 « *Ils ont des yeux et ils ne verront pas ; ils ont des*
 « *oreilles, et ils n'entendront pas !*

« Veuillez agréer, etc. »

Ma prière n'a pas été exaucée. Les colonnes de *L'Éclair* sont restées muettes. Depuis, mes prédictions se sont lugubrement accomplies. En bonne justice, *L'Éclair*, par la dédaigneuse incurie dont il a fait preuve en présence de présages à l'échéance si prochaine, assumé une large part de responsabilité. Je connais assez les hommes pour n'avoir été que médiocrement surpris de ce refus tacite d'insérer la communication qui précède. Tandis que je la rédigeais, je n'étais pas sans me murmurer in petto (la conclusion en fait foi) que j'avais grande chance de prêcher, comme on dit, dans le désert, que je n'avais pas seulement à appréhender l'incrédulité des ingénieurs,

ennemis jurés des révélations extra-naturelles, que l'indifférence de ceux par l'intermédiaire de qui je m'efforçais de la combattre lui serait au contraire une alliée fidèle. Mais d'autre part, sachant et me taisant, j'aurais été coupable devant ma conscience. Il eût été odieux de négliger, par des considérations de scepticisme ou d'amour-propre, cette planche de salut, si faible fût-elle, que le hasard me permettait de tendre à un groupe, nombreux peut-être, de mes frères inconnus. Je n'ai donc pas hésité à courir au devant d'un échec presque certain. Du moins puis-je répéter avec le Psalmiste : *Liberavi animam meam...*

Cette cruelle aventure me paraît contenir une leçon digne d'être méditée, et c'est pourquoi, Monsieur le directeur, j'ose vous demander de ménager à son récit l'audience de vos lecteurs. Aussi bien apporte-t-elle une contribution à l'œuvre que vous poursuivez, puisqu'elle est une éclatante justification des principes de la Science Suprême.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes respectueux sentiments.

ABIL-MARDUK.

(SPIRITISME)

LE PÉRISPRIT

(Suite.)

La vie de relation comprend deux termes : d'une part, l'action du monde extérieur sur l'animal qui se traduit chez lui par le phénomène de la *sensibilité* ; d'autre part, l'action de l'animal sur le monde extérieur qui se manifeste par le mouvement.

La propriété de répondre par un mouvement à une force extérieure est tout à fait générale et caractérise les êtres vivants, on l'a nommée *Irritabilité*.

Ce qu'il importe de bien comprendre, c'est que, dans la nature, la *force n'est jamais détruite*. Elle ne se perd ni ne se crée, en sorte que toute force, même en a gissant sur un objet inerte, se transformera peut-être mais persistera à l'état de force et se retrouvera *tout entière* dans la matière inerte qui a subi l'action. Un fait curieux mettra bien en évidence ce principe de la conservation d'une force sous forme d'empreinte (1).

« Si l'on met sur un métal froid et poli, dit Draper, sur une lame neuve de rasoir par exemple, un pain à cacheter, et qu'après avoir soufflé sur le métal on enlève le pain à cacheter, aucune inspection, si minutieuse qu'elle soit, ne pourra faire découvrir la moindre trace d'une figure quelconque sur l'acier

(1) J. W. Draper, *les Conflits de la Science et de la Religion* (Bibliothèque scientifique).

poli ; mais, si l'on souffle de nouveau sur le métal, l'image spectrale du pain à cacheter reparaitra et cela aussi souvent qu'on voudra recommencer, même plusieurs mois après l'expérience... Une ombre n'est pas projetée sur un mur sans y laisser une trace durable. »

Donc, quand une force quelconque agit sur un corps, elle le modifie toujours dans un certain sens. Supposons qu'un morceau de fer soit par exemple dans un état A d'électricité, de température d'équilibre mécanique, d'équilibre chimique. Si une force quelconque F agit sur lui, ce même morceau de fer, après l'action de cette force, sera dans un nouvel état A' d'électricité de température d'équilibre mécanique et d'équilibre chimique.

En supposant que la force F s'est épuisée tout entière dans le corps A, après l'action de la force F le corps A' sera égal à A F.

Ceci nous conduit à admettre que, même si une force ne détermine pas de mouvements apparents dans un corps, elle en modifie toujours la constitution moléculaire, elle se transforme en imprimant au corps un nouvel état différent du premier. Or l'animal est bien plus sensible qu'un métal, la matière dont il est formé étant plus délicate pourra être irritée par des forces moins énergiques que celles qui agissent sur les corps bruts et ces formes laisseront dans l'être vivant des traces de plus en plus durables de leur action à mesure qu'elles s'exerceront plus souvent. La chaleur, l'électricité, la combinaison chimique, la pesanteur qui semblent si différentes ne

sont en réalité que des forces de mouvements, mouvements moléculaires, atomiques, vibratoires, non perceptibles à nos sens en tant que mouvements, mais enfin que la science a pu démontrer être réductibles à des lois mécaniques (1).

Le point essentiel, celui qu'il ne faut jamais oublier, c'est que le périsprit est uni, au moment de la naissance, à toutes les molécules du corps. C'est au moyen du fluide vital dont le germe est imprégné que cette incarnation peut avoir lieu, car nous savons déjà que l'esprit ne peut agir sur la matière que par l'intermédiaire de la force vitale. Il y a donc fusion intime entre le périsprit et le fluide vital, ce dernier étant le moteur qui détermine l'évolution renfermée dans ces trois termes : jeunesse, âge mûr, vieillesse. Nous avons remarqué de même que chaque cellule, tout en participant à la vie générale dans les organismes composés, jouit cependant d'une certaine autonomie, de sorte que tout mouvement qui s'y produit change son équilibre vital et cette modification dynamique a sa répercussion immédiate dans le double fluidique et y détermine un mouvement. Donc toute action intérieure ou extérieure à l'animal produira un mouvement dans l'enveloppe périspritale. Ceci bien compris, essayons de nous rendre compte de la manière dont les appareils des sens ont pu se former (2).

Premier cas (3). — Supposons l'être sensible le

(1) Balfour-Stewart, *la Conservation de l'Energie*, dernier chapitre.

(2) Delbœuf, *Eléments de psycho-physique*, pages 127 et suivantes.

(3) Voir à l'appendice les lois de la sensation et de la sensibilité.

plus élémentaire qu'il soit possible de concevoir, il doit être parfaitement sphérique et sans partie différenciée. A proprement parler, l'organisme homogène est une pure conception théorique. Si nous supposons cette masse sensible dans un milieu homogène ou, ce qui revient au même, dans un milieu qui varie uniformément concentriquement à cette masse, elle pourra éprouver un sentiment de tension plus ou moins marqué, suivant que l'état du milieu ambiant s'écarte plus ou moins de son équilibre naturel, mais c'est là tout. Elle n'aura pas de sensation, car, comme on va le voir, elle ne peut ressentir le *changement*, elle ne sent que son état *présent*. Elle n'aura pas de perception tant que le milieu ambiant reste homogène, puisque, quand elle se meut, rien n'est changé autour d'elle.

On peut assez bien se rendre compte d'une semblable existence en s'imaginant que toutes les causes extérieures se ramènent à une action du même genre que la pression atmosphérique et que notre sensibilité se réduit à la faculté de sentir cette pression. Nous serions, dans ce cas, simplement dans un état de malaise ou d'indifférence.

Deuxième cas. — Il n'en est plus de même du moment où le milieu ambiant est hétérogène, et que son centre d'action ne correspond plus avec le centre de la masse sensible, car celle-ci sera d'abord modifiée par le point de sa surface directement exposé à l'action perturbatrice.

Pour se représenter la chose, on peut se figurer que la sensibilité est réduite à la faculté de sentir la cha-

leur, et que toutes les forces du milieu sont caloriques. L'organisme sera échauffé en premier lieu par le côté tourné vers la source de chaleur. Ce côté sera pendant quelques instants le siège unique de la sensibilité, puisque c'est en lui que se fera, avant tous les autres, la rupture d'équilibre; il sera organe, mais organe *adventice*, c'est-à-dire accidentel et *instantané* de sensation. Et comme tantôt un lieu, tantôt un autre, sera appelé à remplir cet office, on peut dire en thèse générale que le corps de l'animal sera un champ perpétuel d'organes instantanés de sensations.

C'est à la condition que la substance soit *différenciée* qu'il peut y avoir sensation et par suite organe momentané de *sens*; car alors l'animal perçoit non plus seulement le présent, mais à la fois le présent dans l'organe, et le passé dans le reste du corps non encore soumis au foyer. Il aura plus chaud ou plus froid dans l'organe avant d'éprouver un effet général, il connaîtra ainsi le *signe* du changement, c'est-à-dire il saura si la chaleur est en *plus* ou en *moins*; et comme, en outre, il éprouvera un sentiment inévitable de bien-être ou de gêne, il saura dans quel sens la température l'affecte par rapport à la position de l'équilibre naturel; il sentira vaguement *qu'il fait chaud* ou *qu'il fait froid*, il portera donc un jugement plus ou moins grossier sur la température absolue de l'extérieur.

Décomposons ce qui vient de se passer. Les vibrations caloriques ont par exemple ébranlé le manteau d'une méduse. Les cellules directement exposées au rayon de chaleur ont été irritées; cette irritation a

déterminé un changement d'équilibre dans la force vitale de ces cellules et produit une vibration du fluide vital. Cette vibration a eu sa répercussion immédiate dans le périsprit, et au même instant l'âme de la méduse a été avertie par ce mouvement périsprital qu'une modification est survenue dans son corps, mais toute perception est accompagnée d'un sentiment de peine ou de plaisir ; l'âme sera donc portée à fuir les excitations extérieures qui lui donnent ce sentiment de la douleur et à rechercher les excitations contraires. Sans doute cette perception est extrêmement vague, mais elle existe et, quelque confuse et amoindrie qu'on la suppose chez un animal aussi rudimentaire, son existence est indéniable et donne naissance, par sa répétition fréquente, à un instinct ; une remarque curieuse confirme absolument notre manière de voir.

Un fait qui prouve en faveur de l'instinct de ces animaux si inférieurs, c'est qu'ils ne se dirigent jamais sur la terre que lorsque le vent les y pousse ; on dirait qu'ils pressentent les dangers qui les y attendent. Malgré les précautions prises par les méduses, il en échoue des quantités qui ne tardent pas à se dessécher ou plutôt à fondre au soleil. Leur crainte de la chaleur est donc absolument justifiée et suffit à leur créer un instinct, car la méduse qui aura ainsi péri un grand nombre de fois finira par s'éloigner instinctivement dans les incarnations suivantes de ces rivages si funestes pour elle.

Reprenons notre organisme théorique, car nous n'avons pas fait toutes les remarques auxquelles il donne lieu.

L'organe adventice, autrement dit accidentel est donc ce qui rend la sensation possible : il est la *condition du sens adventice*, c'est-à-dire de la *faculté de recevoir d'une manière différenciée les changements extérieurs différenciés*.

De plus, l'état de l'organe donnant la mesure du présent pendant que le restant du corps continue à être enseveli dans le passé, la comparaison du présent et du passé est non seulement possible, mais spontanée et constitutive. Un nouveau changement se produisant, il pourra apprécier la température relative des deux termes ; il pourra sentir qu'*il fait plus chaud* ou qu'*il fait plus froid*. Grâce donc à l'organe de sens adventice, l'existence de l'animal se compose d'une série d'expériences dont chacune est reliée à celle qui la précède et à celle qui la suit ; l'organe est la chaîne de l'*association des impressions*, la condition de l'*individualité psychique permanente* de l'animal.

Ce n'est pas tout : nous avons remarqué que c'est par l'organe accidentel qui se forme aux points exposés à la chaleur que l'animal est averti des changements qui se passent à l'extérieur ; c'est par lui qu'il devinera si ce changement sera agréable ou désagréable, c'est grâce à lui qu'il pourra fuir ou éviter le danger, avant qu'il soit trop tard, avant que la désorganisation ne soit générale. L'organe est donc *un produit dont la fonction est intimement liée à ce que l'on nomme l'instinct de conservation*, et qui avertit à temps du plaisir et de la douleur.

Enfin, comme on le voit encore, l'organe est un *instrument temporaire d'expérience*. Grâce à la con-

fiance que nous avons dans sa formation instantanée, nous pouvons, étant dans un bain, nous apercevoir à temps de l'arrivée en excès de l'eau chaude ou de l'eau froide et fermer le robinet avant d'être brûlé ou glacé.

Telles sont les particularités que renferme la vie de l'animal rudimentaire n'ayant pas d'organes différenciés, et ne jouissant que d'une différenciation adventice. La plupart des zoophytes ne présentent que des phénomènes de cet ordre. Nous allons procéder maintenant à l'examen du cas le plus compliqué, celui d'un animal doué d'un sens permanent.

3° cas. — Nous venons de voir que la sensation est due à deux causes : 1° une différenciation dans l'action extérieure, et 2° une partie du corps de l'animal exposée directement à cette action et qui dès lors la reçoit plus fortement que les autres. Supposons que, pour une raison quelconque, cet endroit soit plus souvent appelé à servir d'organe de sens adventice, il se transformera en organe de sens *permanent*, c'est-à-dire qu'il sera doué à titre perpétuel d'une sensibilité plus délicate, et différenciera dans l'être l'action extérieure, même quand celle-ci n'accusera que de très petites variations incapables d'agir sur les autres parties sensibles de l'animal.

L'organe permanent est donc *une cause subjective de différenciation*, c'est la condition du *sens permanent*, c'est-à-dire de la faculté de recevoir d'une *manière différenciée les changements extérieurs même non différenciés*.

Pour rendre plus claire cette conception, imaginons que la sensibilité est répandue uniformément sur le

corps, sauf vers un seul endroit où elle soit délicate, autrement dit, supposons que nous n'ayons que le sens du toucher et que la sensibilité soit accumulée à l'extrémité d'un seul bras. Il se produira sur le reste du corps des *organes adventices* qui avertiront des changements survenus dans le monde extérieur. Mais lorsqu'il s'agira d'apprécier plus exactement la nature et l'importance d'un de ces changements, nous dirigerons notre organe permanent dans sa direction et c'est par lui, de préférence, que nous explorerons le milieu ambiant, puisqu'il est plus apte à ressentir d'une manière distinctive les plus petites différences. C'est ainsi que, lorsque nous marchons dans l'obscurité, nous mettons les mains en avant, ou nous avançons le pied avec précaution pour étudier le terrain. Les crustacés, les insectes possèdent des antènes qui jouent le même rôle, ce sont des organes mobiles dans lesquels le tact est le plus affiné, et c'est par ces appendices qu'ils se rendent compte exactement des objets extérieurs.

L'organe permanent sera donc *l'instrument constant* des expériences de l'animal, et il acquerra à cet égard une *aptitude* spéciale. En se perfectionnant par l'exercice, il donne des renseignements de plus en plus précis et fidèles. Outre donc toutes les propriétés que nous avons reconnues à l'organe adventice, et qui appartiennent à plus forte raison à l'organe permanent, il a encore celle de relier l'expérience actuelle aux expériences passées, il est le lien de *l'association des expériences*.

Comment se fait cette transformation de l'acci-

dentel en permanent? Nous savons que toute action extérieure peut se ramener en dernière analyse à un phénomène de mouvement vibratoire qui vient contrarier celui des molécules du corps. Pour qu'il y ait sensation, il faut que celles-ci opposent une certaine résistance à la cause perturbatrice. Cette résistance provient d'une certaine inaptitude de la part des molécules à vibrer en harmonie avec l'extérieur. Une fois la résistance vaincue, la transformation de l'énergie extérieure laissera une trace plus ou moins profonde. Sans doute, si cette même activité extérieure ne vient plus agir sur ces mêmes molécules, elles tendent à reprendre leur mouvement naturel. Mais les choses se passeront tout autrement si elles subissent, non plus une fois, mais des milliers et des milliers de fois, cette action, non seulement pendant une vie, mais pendant cinquante, cent, mille passages dans la même forme. Dans ce cas elles perdront petit à petit leur aptitude à reprendre leur mouvement naturel, et s'identifieront de plus en plus avec celui qui leur est imprimé, au point qu'il leur deviendra naturel à son tour et que, plus tard, elles obéiront à la moindre cause qui les mettra en branle.

Le même raisonnement est applicable exactement aux molécules périspritaes et, de même que dans le champ magnétique de l'aimant on constate l'existence de *lignes de force*, de même dans le périsprit il se crée de ces sortes de lignes le long desquelles le mouvement vibratoire est différencié et permet à l'âme de prendre plus exactement connaissance du monde extérieur que par le mouvement confus du reste de son enveloppe.

Ici se place une remarque très importante et qui démontre l'utilité, et même l'incontestable nécessité du périsprit.

N'oublions pas que *dans tous les êtres vivants*, aussi bien chez les zoophytes que dans l'homme, la matière vivante se détruit et se régénère incessamment par la nutrition, que dans un temps très court toutes les molécules du corps sont renouvelées ; il est donc indispensable qu'il reste dans l'animal un principe permanent dans lequel résident les modifications acquises, sans quoi les nouvelles molécules ne seraient pas plus aptes que les anciennes à vibrer plus rapidement et l'animal ne pourrait acquérir aucun organe distinct des sens ; il n'aurait que des appareils adventices et son progrès ne pourrait s'effectuer.

Le périsprit est donc la cause directe du progrès animal ; sans lui rien n'est explicable, et la théorie précédente, qui est cependant celle de la science, ne saurait se concevoir sans l'existence du périsprit. Le mouvement est indestructible, c'est vrai ; ce mouvement affecte les cellules qu'il rencontre sur sa route et les ébranle, celles-ci conservent ce mouvement, c'est incontestable ; mais, quand elle disparaissent, elles emportent avec elles la modification acquise et les nouvelles ne possèdent plus ce mouvement vibratoire. Si, au contraire, on admet que le principe vital est intimement uni à toutes les parties du périsprit et que celui-ci reproduit exactement toutes les parties du corps, tout devient clair, car les nouvelles cellules sont organisées par la force *vitale modifiée* suivant le mouvement des lignes de forces périspritaes et dès

lors l'organisme physique reproduit ces modifications et dessine dans l'être la place du système nerveux sensitif et en même temps moteur, puisque l'être réagit constamment contre son milieu.

C'est de cette manière que les cellules arrivent à se différencier et à manifester des propriétés particulières en rapport avec leur genre d'excitation spéciale, c'est-à-dire de mouvement qui agit le plus souvent sur elles. Les vibrations calorifiques sont moins rapides que les vibrations lumineuses et les ondulations sonores diffèrent encore des deux premières, de sorte que les cellules qui recevront l'une ou l'autre finiront par acquérir une faculté d'irritabilité appropriée à la nature spéciale de chacun des irritants; en un mot, il y aura spécificité des organes des sens.

La seule condition qu'exige cette théorie pour être réalisée, c'est le temps. Or nous sommes arrivés aujourd'hui à déterminer la durée probable qui nous sépare de l'apparition des êtres vivants sur notre planète. Pour résoudre ce problème, les géologues ont usé de leur méthode habituelle; celle ci consiste à apprécier l'âge d'un terrain d'après l'épaisseur d'une couche déposée et la rapidité probable de son érosion. A la suite de nombreuses observations faites sur les points les plus divers du globe, les naturalistes et, à leur tête l'illustre Lyell, ont estimé que plus de *300 millions d'années* s'étaient écoulées depuis la solidification des couches superficielles terrestres.

Ces conclusions ont été attaquées par quelques physiiciens qui n'ont admis que 100 millions d'an-

(1) A de Lapparent, *Traité de géologie*, page 1468.

nées (1); prenons cette évaluation la plus faible pour base et nous aurons, pour la durée respective des trois époques géologiques, les chiffres suivants :

1° Epoque primaire. . .	75 millions d'années.		
2° Epoque secondaire .	19	—	—
3° Epoque tertiaire . . .	6	—	—

Nous voyons donc que les animaux primitifs vivant les premiers, c'est pendant les soixante quinze millions d'années de la période primaire qu'ils se sont petit à petit diversifiés et qu'ils ont lentement conquis leurs organes en créant le système nerveux.

« Les conditions climatiques étaient à peu près semblables à celles que nous avons imaginées pour expliquer l'action du milieu sur l'animal et la formation des organes des sens.

« Pendant toute la durée des temps primaires, dit M. de Lapparent, un climat semblable à celui des tropiques paraît avoir régné de l'équateur jusqu'aux pôles; c'est à peine si, vers la moitié de l'ère secondaire, a commencé à se manifester le retrécissement progressif de la zone tropicale. Au milieu de l'ère tertiaire, le Groënland nourrissait encore une végétation semblable à celle qui, de nos jours, caractérise la Louisiane. L'apparition des glaces polaires a donc été très tardive et l'on peut presque la considérer comme ayant mis fin aux temps géologiques proprement dits pour inaugurer l'ère actuelle (2). »

Les exemples que nous avons pris se rapportent à

(1) E. Ferrière, *la Matière et l'Energie*, page 474.

(2) *Traité de Géologie*, page 1462.

l'organe du tact, mais nous aurions aussi bien pu supposer qu'il s'agissait de tout autre appareil sensoriel, comme la vue ou l'audition. Les phénomènes vont en se compliquant de plus en plus à mesure que l'on s'élève dans la série animale et le système nerveux se perfectionne corrélativement, mais le procédé est toujours le même. Etudions donc les propriétés physiologiques de l'appareil nerveux. Car ces connaissances nous feront mieux comprendre encore le rôle du périsprit.

LE SYSTÈME NERVEUX ET L'ACTION RÉFLEXE

Rappelons encore une fois que le système nerveux n'est que la *condition organique* terrestre des actions psychiques de l'âme, que par lui-même il n'est ni intelligent, ni instinctif puisqu'après sa destruction l'âme survit, aussi bien l'âme humaine que l'âme animale, mais que pendant la vie il est la reproduction matérielle du périsprit et que toute altération grave de sa substance engendre des désordres consécutifs dans les manifestations du principe pensant. Certains savants disent : Si nous lésons gravement une partie du cerveau d'un individu, la parole articulée ne pourra plus se produire, donc la faculté de parler est détruite, c'est incontestable ; mais une partie de l'âme n'est pas pour cela disparue, vous l'avez simplement mise dans l'impossibilité de se servir de l'instrument et dès lors elle ne peut accuser sa présence de cette manière, mais vous n'avez pas démontré que vous détruisiez partiellement l'âme par cette expérience ; vous l'avez

désorganisée dans son fonctionnement, et pas autre chose.

L'adage *mens sana in corpore sano*, une âme saine dans un corps sain, est exact ; il faut nécessairement que les organes soient en parfaite santé pour que l'esprit s'en serve librement, mais il faut bien se garder de conclure qu'une altération de l'organe entraîne une altération de l'âme, elle détermine seulement l'altération de la manifestation de cette âme, ce qui n'est pas du tout la même chose. Nous étudierons plus loin cette action (2). Ce qui est sûr, c'est que les limites entre lesquelles l'intégrité du système nerveux est conservée sont très étroites, elles dépendent de la circulation, de la respiration, de la nutrition, de la température, de son état sain ou malade (3).

Nous avons vu comment on peut se représenter la création du système nerveux sensitif et moteur, mais il ne faut pas oublier l'importance des fonctions vitales, et, comme les aliments sont des irritants intérieurs, que la cellule du canal digestif réagit sous leur influence, il s'est créé un système nerveux végétatif qui agit sur la nutrition des éléments organiques. Occupons-nous simplement du système nerveux qui sert à manifester l'intelligence, il est composé en général de nerfs ou cordons nerveux et de centres. Ces centres sont chez les vertébrés la moelle épinière et les différentes parties qui composent le cerveau.

Examinons un instant un animal inférieur doué de

(2) Voir chapitre V.

(3) Pour les détails voir *Physiologie* de Muller ; Longet, *Physiologie*, 2^e volume ; Riehet *Psychologie générale*, chapitre II.

la vue, par exemple ; il veut fuir ou poursuivre un objet : le déplacement de son corps ne suit pas immédiatement sa volonté, il doit pour cela faire un effort et vaincre certaines résistances qui proviennent d'un arrangement des atomes périspritaux et des molécules matérielles peu favorables au mouvement. Le mouvement finit cependant par se propager suivant la ligne des molécules, dont la vibration naturelle présente avec lui le moins de divergence ; et, en se propageant il diminue encore cette divergence. De là il résulte que le même mouvement, quand il est voulu une seconde fois, éprouve moins de résistance, exige moins d'efforts ; et à la longue, à force de répétitions mille fois réitérées, il finit par se faire avec le plus petit effort possible, avec un effort tellement faible qu'il n'est plus senti. Le mouvement, d'abord pénible, devient ensuite facile, puis naturel et enfin automatique et inconscient.

Lors donc qu'un organisme répond automatiquement, machinalement à une action extérieure, il produit ce que les physiologistes appellent une action réflexe.

Rien n'est plus simple à comprendre qu'un acte réflexe élémentaire. Soit un nerf excité à son extrémité périsphérique, nous avons vu que l'irritation chemine le long du nerf, remonte aux centres nerveux et là, se propageant de proche en proche, en passant par le périsprit, elle redescend dans les nerfs moteurs pour se transmettre au muscle qui se contracte.

Il est extrêmement important de remarquer que la conscience peut parfaitement ignorer ce mouvement, il

ne s'en produit pas moins avec une régularité absolue, car nous venons de voir que c'est l'habitude prolongée pendant un temps considérable qui a fini par lui donner ce caractère automatique. De même que nous lisons sans nous souvenir de toutes les phases par lesquelles nous avons été obligés de passer pour connaître les lettres, les syllabes, apprendre à assembler ces syllabes, etc., de même une irritation du système nerveux détermine un mouvement de réponse qui peut parfaitement ne pas être connu de l'âme et être indépendant de sa volonté.

Les actions réflexes sont de diverses natures ; M. Richet en donne la classification suivante (1) :

A. — Réflexes ayant pour point de départ une excitation extérieure et portant :

α. Sur les muscles de la vie animale, mouvements réflexes de relation ;

β. Sur les appareils de la vie végétative, mouvements réflexes de nutrition.

B. — Réflexes ayant pour point de départ une excitation intérieure viscérale et portant :

α'. Sur les muscles de la vie animale ;

L'étude détaillée de ces divers réflexes rentre dans la physiologie et n'ont pas à nous intéresser, mais cependant ils donnent lieu à l'importante remarque suivante :

Ici plus que jamais l'existence du périsprit est indispensable à la compréhension de ces phénomènes. Car non seulement la matière survenue se renouvelle in-

(1) Richet, *Psychologie générale*, p. 61

cessamment et les molécules nouvelles doivent être adaptées à l'organisme par la force vitale modifiée par l'habitude, mais il existe entre les réflexes une coordination telle qu'ils se succèdent les uns aux autres en vue d'une action déterminée qui a pour but une fonction à remplir, celle de la digestion par exemple. Or, encore une fois, les propriétés remarquables du système nerveux ne peuvent subsister dans la matière changeante, fluente, incessamment renouvelée, il faut donc qu'elles aient leur fondement dans la nature stable de l'enveloppe fluidique. A mesure que le principe intelligent a passé par des organismes plus complexes, il s'est habitué par des réincarnations successives dans chaque forme, au maniement de plus en plus perfectionné du corps matériel, et comme ces actes devenaient automatiques par la fréquence réitérée des mêmes besoins, il s'est établi une relation étroite entre l'organisme et le périsprit et en même temps une appropriation à chaque instant plus parfaite de l'être avec son milieu.

GABRIEL DELANNE.

(A suivre.)





PARTIE LITTÉRAIRE

UN RÊVE SUR LE DIVIN ⁽¹⁾

Je suis à Saint-Estève, en juillet, malade, alitée depuis huit jours avec une fièvre violente. Une amie, très chère, qui me soigne, me croit endormie, et doucement, me quitte pour aller prendre le repas de midi, que la cloche vient de tinter.

Moi aussi, je me crois endormie, cependant je vois et j'entends. Je vois, à travers mes paupières closes, la fenêtre de ma chambre s'ouvrir sur le jardin, sans qu'aucune main ait tourné l'espagnolette. J'entends un souffle léger qui passe et repasse derrière les platanes.

On dirait que les gouttelettes du jet d'eau tombent avec plus de mystère dans le bassin. Sous les arbres du verger le foin est coupé, répandu, comme pour préparer un tapis de verdure à des pieds augustes. La longue file des cyprès, alignée respectueusement,

(1) Nous commençons aujourd'hui la publication d'une œuvre des plus remarquables, due à la plume de M^{me} Juliette Adam. Nous ne saurions trop remercier l'auteur de l'autorisation spéciale qu'elle a bien voulu nous donner à ce sujet. *Un Rêve sur le Divin* a été édité en une élégante plaquette, véritable chef-d'œuvre typographique, et se trouve, au prix de 5 francs, aux bureaux de la *Nouvelle Revue*, 28, boulevard Montmartre, Paris.

attend quoi ? Peut-être la nouvelle annoncée par les oiseaux qui fendent l'air en tous sens.

Je songe que, dans ce même Saint-Estève, j'ai rêvé *Païenne*, et je franchis par la pensée la distance qui sépare la route d'Avignon de la fontaine de Vaucluse. Je crois revivre, après quatre ans, cette heure étrange et terrible où j'ai entrevu, au fond d'un antre, l'œil énigmatique et menaçant de la terre.

Tout à coup mon esprit est ramené vers les lieux qui m'entourent. Une angoisse douloureuse me saisit. Que se passe-t-il ?

Au fond du jardin, là-bas, sous les deux pins parasols, le dieu Pan n'a pas cessé de paraître jouer de la flûte sur son socle de rocaïlle. Mais que vois-je ? Le dieu Pan oscille, il s'effondre, il est réduit en poussière !!! Le socle immobile, sur lequel tout à l'heure le dieu était debout, se soulève, se meut, tourne comme une porte sur ses gonds... La file des cyprès s'ouvre sur deux rangs.

Et voici que sous l'éclat rutilant du soleil de midi, sous une pluie ruisselante de rayons, des êtres de lumière m'apparaissent.

Je reconnais leurs visages, quoiqu'ils soient transfigurés. Ce sont, parmi le trop grand nombre de mes amis morts, les religieux, les déistes, ceux-là mêmes qui, vivants, ont essayé de m'arracher à ce qu'ils appelaient : mon « erreur sacrilège sur la pluralité des Dieux ». A leur approche, la statue de l'un de mes dieux s'est brisée. On croirait qu'Apollon, celui que j'idolâtre comme le plus fier des immortels, est l'esclave de ceux qui s'avancent ?... Il verse sur eux

ses flots de rayons, il les accompagne et les suit.

— Est-ce vers moi que vous marchez, ombres illustres ? m'écriai-je, est-ce pour moi que vous avez un moment délaissé les champs Élyséens ?

— Veille à tes paroles, dit une voix claire et vibrante, nous ne sommes point des ombres, nous sommes des âmes, nous n'habitons pas les antres fumeux de la terre, mais l'infini du ciel éblouissant.

— Une autre voix ajoute : depuis que je t'ai quittée, tu n'as pas fait un pas dans les voies célestes où les âmes doivent cheminer. Nous, tes amis, nous venons éclairer pour toi les routes éternelles.

— Est-il aujourd'hui en votre pouvoir, ô mes chers grands morts, de détruire les antiques croyances que votre tendre amitié, que la vivante influence de vos esprits ne sont point parvenu à ébranler dans nos entretiens terrestres ?

— Nous voulons faire entrevoir à ton âme les lointaines aperceptions du vrai, répéta la grande voix sonore, qui retentit dans les profondeurs de ma pensée. Tu marcheras seule après. En laissant aux ronces du chemin, tracé par nous, des lambeaux de ta chair, tu pourras cueillir quelques fruits mûrs de la Vérité.

— Il faut, dit l'une des autres voix, que tu gardes non seulement le souvenir, mais les termes de nos enseignements, tu écriras sous notre dictée la bonne parole dont ensuite tu commenteras et éclairciras toi-même le sens, car ceux qui tentent d'arracher ton âme aux puissances inférieures ne te réapparaîtront jamais !

Une plume se trouva sous ma main tremblante ; je la pris et longtemps je traçai des mots.

Voici les pages qu'après l'évanouissement du mirage céleste, je trouvai écrites de ma main lorsque je rouvris les yeux.

JULIETTE ADAM.

(A suivre.)

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

NOUVELLES PUBLICATIONS. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'une combinaison à l'étude va permettre sous peu la publication en langue française du *Zohar*, l'un des livres fondamentaux de la Kabbale, qui n'a encore jamais été traduit. Nous reparlerons bientôt de ce projet déjà entré dans la voie de la réalisation.

LABORATOIRE DE MAGIE PRATIQUE. — Plusieurs manuscrits ou grimoires anciens relatent des faits étranges produits sous l'influence de pratiques spéciales. La première condition de ces pratiques c'est la possession par l'opérateur d'instruments fabriqués d'après des rites et sous des influences astrales particulières. Avant de condamner ou d'adopter ces pratiques de magie cérémonielle, il est indispensable de les soumettre au contrôle de l'expérimentation. Voilà pourquoi un laboratoire complet situé en pleine campagne et possédant une forge, une machine à vapeur et des machines outils perfectionnées vient d'être annexé au Groupe. Dans ce laboratoire vont être construits, d'après les données traditionnelles, les instruments magiques les plus usuels qui seront ensuite expérimentés dans plusieurs groupes d'études.

M. Michel Deléziniér, docteur en médecine, licencié ès sciences physiques et ès sciences mathématiques, a bien voulu prendre la haute direction de ce laboratoire. Nous ne doutons pas de la conduite parfaite des expériences, sous une telle direction.

CONFÉRENCES. — Les conférences de quinzaine le vendredi sont de plus en plus suivies. Les prochaines auront lieu : vendredi 19 février avec Jules Lermina et Papus comme conférenciers, et, vendredi 4 mars. Nous prions nos lecteurs de se souvenir de ces dates.

CORRESPONDANTS ET BRANCHES. — La *Société scientifique d'études psychologiques* de Munich vient d'établir des relations officielles avec le *Groupe indépendant d'études ésotériques* de Paris à l'effet de former des postes de correspondants et des branches. Nos lecteurs connaissent de longue date les travaux du D^r Carl du Prel, président honoraire de cette société.

HYPNOTISME

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

Dans un ouvrage qui vient de paraître, chez Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts, et Chamuel, 29, rue de Trévise, *les États profonds de l'Hypnose*, M. le colonel de Rochas, administrateur de l'École Polytechnique, décrit une série d'expériences très curieuses qui prouvent que la sensibilité peut s'*exterioriser* hors du corps humain. Les lois de cette *exteriorisation* semblent analogues aux lois de la propagation des ondes. Voilà une découverte qui fait le plus grand honneur au savant infatigable qui l'a faite, et qui est d'une grande importance pour prouver les propriétés attribuées par l'occultisme au « corps astral ».

L'EXISTENCE DES MEMBRES A L'ÉTAT « ASTRAL » CHEZ LES AMPUTÉS

Tout le monde sait que les amputés souffrent parfois dans certains points de leur membre coupé. La tradition

ésotérique affirme que le membre persiste à l'état « astral » après l'amputation. M. G. Encausse (Papus), chef du laboratoire d'hypnotisme à l'hôpital de la Charité, poursuit en ce moment une série d'études tendant à prouver expérimentalement l'existence effective du corps astral des membres amputés. Nous reparlerons de ces travaux dans le prochain numéro de *l'Initiation*.

CORRESPONDANCE

A propos de récentes études sur l'occultisme (par M. le Dr Rabattel) dans le *Semeur*, l'écrivain bien connu, M. Jules Lermina a envoyé à ce journal la lettre suivante :

« Monsieur, voulez-vous me permettre de répondre un mot au très intéressant article publié par votre revue sur l'occultisme contemporain. J'y suis désigné fort courtoisement d'ailleurs, mais sous une qualification qui ne m'appartient pas : le *Spirite* Jules Lermina, dit l'auteur. Or je ne suis et je n'ai été, ne serai jamais spirite. Sans entrer dans une polémique fastidieuse, je vous rappelle que, même quand j'ai accepté la présidence du congrès spirite de 1889, j'ai déclaré hautement que je n'étais pas spirite et que je ne prenais cette présidence que pour affirmer la liberté de pensée dans toutes ses manifestations quelles qu'elles fussent.

« Le spirite a la conviction d'avoir trouvé le problème de l'au-delà : il croit à des communications possibles et persistantes avec des individualités désincarnées, il admet la persistance de la personnalité.

« L'occultiste, — et à défaut d'autre nom, nous admettons celui-là — n'est qu'un chercheur de bonne volonté. Les idées sur l'en-deçà et l'au-delà, sur « l'intervention des forces élémentales, élémentaires ou psychiques, sont d'un ordre tout expérimental, et la sentimentalité est absente de ses théories. Les expériences

sont faites avec le même sang-froid que des combinaisons chimiques dans un laboratoire. Il constate des phénomènes, il n'en obtient d'autre satisfaction que celle qui accompagne la recherche de la vérité sans parti pris. L'homme est pour lui un produit d'évolution qui évolue à son tour vers ce qui est l'inconnu.

« La différence entre le Spiritisme — qui est une théorie complète — et l'occultisme — qui n'est qu'un instrument d'étude — est donc considérable. On a pris l'habitude d'englober sous la dénomination de spirites tous ceux qui s'occupent de l'évolution pré ou post-humaine. C'est une fâcheuse cacologie.

« Je ne suis donc pas spirite, mais occultiste, j'ai tenu à le répéter une fois de plus.

« Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations cordiales.

« JULES LERMINA. »

LA TÉLÉPATHIE

MARK-TWAIN

C'est un vrai malheur que d'être un des premiers Humoristes du siècle, la chose le plus sérieusement dite paraît invraisemblable, et l'on tourne tout au ridicule.

La réputation de Mark-Twain, des deux côtés de l'Atlantique, est connue comme celle d'un plaisant ! et son article de décembre, dans le *Harper*, n'est pas pris au sérieux. Cependant M. Clémens a été depuis bien des années un membre de la *Société des Recherches physiques*, rien que pour ses expériences personnelles de Télépathie. Dans ce numéro du *Harper*, il explique au monde entier combien ont été extraordinaires ses communications (dans certains cas) des messages de cerveaux entre lui et ses amis.

LA TÉLÉGRAPHIE MENTALE

Il proclame être celui qui a découvert à lui seul

l'origine de cette science obscure, qu'on nomme Télépathie.

« J'ai fait cette découverte, il y a dix-sept ans, et je lui ai donné un nom : *Mental telegraphy*. » C'est la même étude entreprise il y a quatre ans par la *Physical Society* d'Angleterre et qu'on nomme « Télépathie ». Il n'y a que depuis lors qu'on considère le phénomène comme possible. — Les membres de cette Société viennent de convaincre le monde, que ce n'est pas une « chose rare, loin de là », mais qu'elle arrive journellement.

« *Plus de coïncidences.* »

Mark-Twain vient d'écrire un article, ce mois. On ne le publiera que dans quelques années. — « Chez moi, il y a dix ans, dit-il, j'ai tout fait pour mettre mes idées à l'abri du ridicule. Dans le *North American Review*, on voulait absolument mettre mon nom, je n'ai point voulu le donner, connaissant par trop mon public qui ne prendrait rien au sérieux de ma part. Donc je l'ai caché dans un coin de mon cabinet de travail. » Et ce n'est que grâce au progrès de la science qu'il se décide à publier ce qui suit :

THE GREAT BANENZA.

« Il y a deux ou trois ans, j'étais couché dans mon lit paresseusement, en contemplant la grasse matinée, c'était le 2 mars, quand soudainement une idée chaleureuse frappa mon cerveau. Cette idée fut que le temps était assez mûr et le marché prêt à enfanter un livre, — livre, qui devait être écrit immédiatement, et attirer une grande attention ! *Sur les mines d'argent de Nevada*. — *The great Banenza* était en vogue, tout le monde en parlait. Je me suis rappelé que la personne la plus apte à écrire ce livre serait M. William H. Wright, un journaliste de Virginia, Nevada ! — homme chez lequel je faisais toutes mes correspondances, lorsque j'étais reporter, il y a une douzaine d'années de cela. — Peut-être est-il de ce monde ? peut-être ne l'est-il plus ? — Je n'en savais rien. En tous cas je vais essayer de lui écrire et de le retrouver. — Je fis donc ma lettre en détaillant tout à ce brave Monsieur.

J'allais mettre mon manuscrit dans la lettre lorsque

tout d'un coup, une idée me vint de ne point le faire jusqu'à ce que je puisse m'assurer d'avoir un éditeur, sans quoi je pourrais perdre mon manuscrit, ne sachant au juste si M. W. Wright était encore de ce monde ! J'en voyais donc mon messenger chez l'éditeur pour savoir s'il consentait, en le priant de me fixer un rendez-vous, mais il était en voyage pour assez longtemps.

En l'espace de quatre jours, tout mon projet des mines sortit de mon cerveau. Quand le 7 mars, le facteur me remit trois ou quatre lettres, parmi lesquelles une me frappa par sa dimension et par un certain pressentiment ; je croyais reconnaître une écriture familière. Je ne l'ouvris point, mais en présence d'une personne je dis ces mots : « Je vais faire un miracle et je vous dirai le contenu de cette lettre sans l'ouvrir, la date, le tout sans rompre le cachet.

« Elle vient de Virginia » datée du 2 mai, il y a donc sept jours, au moment où je cherchais dans mon esprit non seulement si l'individu demeurait là, mais encore s'il était de ce monde. M. Wright proposait de faire un livre sur les mines de Nevada le *Great Bananza*, et me demandait ce que j'en pensais ? Ce livre devait être textuellement ce que j'avais dans l'idée. On ne peut donc pas dire que c'est un accident, un hasard. Des accidents pareils ne se reproduisent guère. Au fond, c'est lui qui avait les idées depuis longtemps, et c'est à moi qu'il pensait pour me consulter à ce sujet. Cet ami que je ne voyais plus depuis onze ans, avait une volonté assez puissante pour m'inspirer les mêmes idées à trois mille lieues de distance et pour m'intéresser non seulement le même jour, mais pour ainsi dire au même instant : il était trois heures à Nevada, ce qui correspondait avec 6 heures à Hartford. »



LE PHRÉNOPHONE.

Il n'est pas étonnant de savoir que c'est le fait le plus extraordinaire, dans la vie de Mark-Twain. M. Clémens soutient que bien des découvertes faites par Wallace et Darwin, peuvent être expliquées par la *Télépathie mentale*. Il en est tellement convaincu, qu'il propose

d'inventer un nouveau nom sur la méthode de la communication mentale.

Ce siècle qui croit tout avoir exploité a entre ses mains une chose des plus importantes, c'est l'inventeur d'un *Phrénophone*, une méthode de la communication de pensée. Une pensée qui peut devenir un système. Le télégraphe et le téléphone deviendront trop lents. Nous devons avoir nos idées et les travailler à distance, et si nous voulons les mettre en paroles, nous le faisons à nos heures de loisir. Ce quelque chose qui fait vibrer nos cerveaux à distance est tellement merveilleux qu'il faut exécuter ce plan, qui ne sera pas plus difficile que jadis le télégraphe et téléphone, et ne sera pas plus merveilleux. (*The Review of Reviews*, de Londres.)

REVUE DES REVUES

(Langues françaises.)

OCCULTISME :

Depuis novembre que l'*Initiation*, surchargée de copie a ajourné mes comptes rendus, le champ d'études spiritualistes a été fouillé avec la même ardeur, et devant moi s'accumule un monceau imposant de livraisons vierges du coupe-papier ; le *Voile d'Isis* en sera la première victime ; le lecteur y trouvera de tout : de la philologie (*Discours sur l'essence et la forme de la Poésie*), des chroniques spéciales, des interviews depuis les Hicks jusqu'à la fameuse maison hantée, des articles de magnétisme, d'érudition : — sans oublier le numéro de 100,000 exemplaires, qui a valu à Julien Lejay toute une correspondance aussi instructive qu'amusante. — *L'Étoile* qui, en janvier, a changé son format, est surtout remplie par des études cosmologiques et critiques de R. Caillié, de l'abbé Roca, d'Alber Jouney. Je signalerai l'apparition à Paris d'une revue mensuelle de la franc-maçonnerie philosophique : *la Renaissance symbolique*, dirigée par L. A. Bertrand aîné (1), consacrée « à l'histoire des traditions symboliques, à l'étude des symboles et des lois

franc-maçonniques. » Je souhaite aux courageux rédacteurs le succès que mérite leur initiative. — A lire, dans le *Sphinx* de Munich (décembre 1891), des études très documentées de K. Kiesewetter (*Histoire du somnambulisme*), de Kuhlénbeck, de Breitenkreuz, etc. — La *Paix universelle* (décembre et janvier) continue son intéressante revue des phénomènes magnétiques et spiritualistes, coupée par les études théoriques de Bouvier, de Phal-Nose.

SPIRITISME :

M. Gabriel Delanne continue dans le *Spiritisme* ses études basées sur les constatations scientifiques les plus modernes ; à voir de curieux faits de clairvoyance relatés par Al. Delanne (de janvier 1892). Le *Moniteur spirite et magnétique* continue à occuper « la sphère sereine dans laquelle sa RÉDACTION a toujours aimé à se tenir. » Et enfin la *Lumière* (décembre et janvier) donne des prophéties et des communications d'esprits, qui ne le cèdent en rien sous tous les rapports à celles déjà publiées.

MAGNÉTISME :

La *Chaine magnétique* (15 décembre 1891) publie des correspondances de H. Pelletier, de Victor Levasseur des études sur l'Od, des constatations de lucidité somnambulique (janvier 1892), etc. Le *Journal du Magnétisme* contient la suite des études si fouillées de H. Durville, extraites de son *Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme*. Dans la *Revue des sciences psychologiques* (décembre 1891) je trouve, en plus des recherches spirites de M. Goupil, un fort bel article de Jules Lermina sur la Libre Pensée et la Science ; l'étude de Fabre des Essarts sur les Couleurs et Senteurs ; et une lettre de l'infatigable fouilleur, Horace Pelletier.

SOCIALISME :

Très attachante la *Religion universelle* (15 décembre et 15 janvier) avec une partie bibliographique très consciencieusement traitée, les études du cœur humain de A. Poncelot, enfin les travaux sociologiques de P.-F. Courtépée et de C. Fauvety.

Sommaire du *Devoir* (décembre 1891) : documents

pour une biographie complète de J.-B.-A. Godin, chronique parlementaire, les retraites ouvrières, le congrès de Rome. A noter dans la *Revue socialiste* (janvier 92), en plus des études de A. Delon, Henri Aimel, Benoit Malon, le mouvement social en France et à l'étranger, le congrès de Lyon et surtout les résolutions de propagande prises au congrès international des étudiants socialistes à Bruxelles.

LITTÉRATURE :

D'une très instructive lecture sont ces recueils d'art nouveau, diversement rubriqués : *les Entretiens politiques et littéraires*, *la Revue blanche*, *la Plume* ; pour l'observateur, combien est intéressant l'effort collectif de toutes ces natures d'artistes, que je suppose sincères en leurs diverses expressions ; et, comme pour moi une grande différence de sérénité s'accuse entre ces feuilles précitées et d'autres, telles que *Psyché*, de Michelet et de Chaboseau, qui ont à leur disposition une conception plus nette du triple Kosmos physique, hyperphysique et intellectuel. — *L'Echo de la semaine* (20 décembre) donne une chronique du docteur Ox sur la *Graphologie simplifiée* d'A. Aruss, et sur la *Magie* de Plytoff.

DIVERS :

A lire dans les *Comptes rendus hebdomadaires de la Société de biologie* (21 novembre) la nutrition dans l'hypnotisme, par Voisin et Harant. Dans les *Annales des sciences psychiques* (novembre-décembre, 1891), les études du docteur Dariex et de Russell Wallace. Dans la *Revue scientifique*, la tératogénie expérimentale, conférence faite devant la Société d'anthropologie par le docteur Dareste (9 janvier 1892) ; Ch. Henry y relate ses belles recherches sur le problème de l'odorance. Les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* (18 janvier 1892) donnent une note de M. J. Lajard sur le langage sifflé, employé de temps immémorial aux Canaries (île de la Gomère), par les Guanches, derniers descendants des Atlantes. Enfin, le *Journal de la Santé* (20 et 27 décembre 1891 et 10 janv. 1892) donne une étude illustrée sur la physiognomonie.

REVUE DE LA PRESSE PÉRIODIQUE DE L'ÉTRANGER

Depuis plusieurs mois, l'abondance des matières nous oblige à suspendre l'analyse des périodiques étrangers consacrés au spiritualisme. Nous reprenons aujourd'hui cette publication que nous donnerons le plus souvent possible.

LANGUE ESPAGNOLE. Les journaux espagnols sont nombreux et en général bien rédigés.

La Revista de estudios psicologicos de Barcelone, dirigée par le vicomte de Torres Solanot, tient toujours la tête. Elle est remarquable par son indépendance et sa largeur d'idées. Les questions mesquines et les polémiques de clocher sont reléguées au dernier plan. Dernièrement le vicomte Torres Solanot, dans une remarquable étude intitulée *Spiritisme et Spiritreries* a donné une verte leçon à certains spirites français qui ne rêvent que plaies et bosses.... au nom de la Charité. Le numéro de janvier 1892 résume l'état du spiritualisme en Espagne et ses progrès pendant l'année 1891, et contient un article très remarquable de Manuel Navarro Murillo, titre : *les Spirites apocryphes*. Nous ne craignons pas d'affirmer qu'aucune revue spirite française ne peut rivaliser avec la Revue de Barcelone comme intérêt et comme facture.

Hojas de propaganda (Les feuilles de propagande) tirées à 7,000 exemplaires assurent l'œuvre de la revue.

Signalons encore dans le *Boletín de la Federacim espiritista catalana* un remarquable article nécrologique sur MANUEL SANZ BENITO, trop tôt enlevé à l'affection de ses nombreux amis. C'était un des plus ardents apôtres de l'occultisme en Espagne.

La Revista espiritista de la Habana est également un bon organe spiritualiste édité avec goût et bien rédigé. Elle contient, en outre d'articles originaux, une série de traductions des principaux périodiques de l'étranger, (*l'Initiation, El criterio espiritista, La Revista* de Barcelone, etc.)

La Ilustracion espirita, de Mexico, combat avec raison le matérialisme déguisé du moderne Théosophisme, de ridicule mémoire.

LANGUE ITALIENNE

En Italie le mouvement spiritualiste prend chaque jour un plus grand essor.

En tête des périodiques spiritualistes italiens nous plaçons sans hésitation :

La *Lux* de Rome, dirigée par notre confrère *Hoffman Giovanni* (S. I.). La plus grande indépendance règne dans la rédaction de cette revue où toutes les écoles spiritualistes sont représentées.

La *Sfinge* de Rome dirigée par M. E. Ungher traduit dans son dernier numéro plusieurs articles de l'*Initiation*. M. G. Palazzi analyse et commente un article de Metzger paru dans le *Moniteur*. Nous parlerons prochainement d'un récent travail très amusant de ce M. G. Palazzi sur l'Occultisme.

Magnetismo e ipnotismo, de Florence, dirigée par le Dr Olinto del Torto, est une excellente revue dont nous aurons souvent l'occasion de parler.

LANGUE ANGLAISE. — *The Key*, 61, Marylands Road-Paddington W. (Londres), dirigée par Allan Mongomerry, est une revue spiritualiste que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs connaissant l'anglais. On y trouve des rapports sur les dessous du Théosophisme en Angleterre qui ne manquent pas de saveur. De plus des études sur la clairaudience et la clairvoyance complètent chacun des numéros.

Parmi les publications non spéciales, *The Review of reviews*, Mowbray House, Norfolk street. (London) est la plus intéressante et la mieux faite de toutes les revues.

LANGUE ALLEMANDE. — On a pu voir dans la revue des revues (Occultisme) l'analyse du *Sphinx* de Munich.

LANGUE PORTUGAISE. — *Verdade et Luz*, de S. Paule Brazil nous arrive toujours régulièrement. — *O Regenerador* de Belens (République du Brésil) dirigé par Abel a C. d'Araujo publie actuellement les travaux de Crookes sur la Force Psychique.

M. Alber Jhouney, le Kabbaliste bien connu, fondateur de l'*Étoile*, vient d'avoir la douleur de perdre son père. Nous prions notre confrère d'agréer nos sincères compliments de condoléance au nom de toute la rédaction de l'*Initiation*.

Notre rédacteur et ami Camille Chaigneau vient d'avoir la douleur de perdre son père, le Dr Alexandre Chaigneau, décédé dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Un discours spiritualiste a été prononcé sur sa tombe suivant le désir du défunt.

Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.



la

est

la-

et

ves
plus
e la
e de
cul-
rait
est
de

int-
iale
pli-
e la

ori-
sais

En
plaçon

La
Giovan
dans le
rituali.

La
dans s
M. G.
paru d
d'un r
l'Occu.

Mag
Dr Oli
aurons

LANG
Paddir
est un
recomi
y trou
en An
des étu
plètent

Parn
review
la plus

LANG
revues

LANG
Brazil
rador c
C. d'Al
sur la l

M.
dateu
son p
sincèt
la réd

Not
d'avo
Chaig
née.

Un
tombe

IMP.





PARTIE INITIATIQUE

LA NAISSANCE

Il est quelque chose d'aussi grave que la Mort : la Naissance.

La Vie est le sourire de la *Nature* ; la Naissance est le baiser qu'elle donne à l'âme humaine.

Respect à la Femme : la présence réelle de la *Nature* est en elle.

Ionah, la vertu plastique de la *nature*, l'habite et s'y plaît.

Tous nos amis connaissent M. le marquis de Saint-Yves d'Alveydre comme l'un des savants contemporains les plus versés dans l'étude de la sociologie. La première partie de la vie publique de M. de Saint-Yves a été consacrée à l'étude de l'ésotérisme, et dès 1876 paraissait sa première œuvre d'occultisme. Nous détachons de cette œuvre fort peu connue l'extrait suivant sur la *Naissance*. On voit que M. de Saint-Yves est véritablement le doyen des écrivains français s'occupant de ces questions.

Après la publication de ses œuvres d'ésotérisme M. de Saint-Yves s'est exclusivement consacré à l'étude de la Science sociale et, aujourd'hui, il doit être considéré comme un savant appliquant à des réalisations pratiques, les efforts théoriques de la première partie de sa vie.

Nous le remercions vivement de nous avoir donné l'autorisation spéciale de reproduire des extraits de ses premiers essais sur l'Ontologie.

Rouah, l'Esprit, l'Amour, descend du Ciel se reposer et se jouer dans son cœur; le grand secret de la Création lui sourit dans un enfant, lorsqu'une âme descendue en elle la regarde à travers des yeux.

Immortelle après la Mort, l'Ame l'est avant la Nais-
sance.

Par la Femme, dans l'État Social, les Ancêtres ren-
trent dans les Générations.

Evoqué à la Vie sociale conformément aux *Mys-
tères* du *Saint-Esprit*, et à ceux du *Père*, ou d'une
manière profane, l'Ancêtre immortel qui va devenir
l'Enfant sujet à la Mort physique, vient, à son temps,
marque là où il doit venir.

Pendant cette évocation, qui commence par une
promesse et un vertige d'immortalité, selon son degré
dans les Hiérarchies psychurgiques, l'âme quitte l'un
de ses séjours cosmogoniques, et vient.

Invisible, mais sensible aux cœurs épris, elle hante
doucement la femme qu'elle doit hanter, et durant
neuf révolutions lunaires, noue ses effluves sidérales,
par le sang et par l'Ame de la Mère, au corps terrestre
dont la première aspiration va l'engloutir.

Ce nom d'Ame, en français, est magiquement con-
forme au Verbe céleste.

Il est la racine même d'Amour.

Qu'est-ce que l'Ame ?

Ouvrez avec les clefs voulues, le texte hébreu du
Sépher Boereshith, le livre des principes cosmogo-
niques, et, si Dieu le veut, la science divine des
Sanctuaires Egyptiens vous répondra par Moïse, et
vous dira ce qu'est Aïsha, faculté volitive d'Aïsh.

Un ancêtre vénéré à levé premier le voile du sens caché ; mais, pas plus que lui, je ne veux lever le second, si ce n'est en parlant, au second chapitre, du Mystère des sexes et du nom de Jéhovah.

Voici tout ce que je puis dire pour le moment.

Principe immortel de l'Existence, cause rayonnante à travers le corps visible et le corps invisible, l'Ame est.

La Théurgie la trouve ; la Psycurgie, qui est la science et l'art d'aimer et de vouloir, la prouve expérimentalement.

En physiologie, elle est la force qui anime et meut, attire ou repousse, élit ou élimine.

La Naissance est donc grave ; l'Amour et les Sexes sont choses religieuses ; et rien n'est banal dans la *Nature* pas plus qu'en *Dieu*.

La Naissance est la *corporisation* des âmes.

Vous préexistiez à votre naissance, vous survivrez à votre trépas.

C'est pourquoi, au nom de Moïse, au nom de Jésus et de Mahomet, debout ! Et écoutez !

Savoir, c'est se souvenir : Souvenons-nous donc ensemble, *Ames* immortelles, qui, dans l'Espèce terrestre, soupirez après le Règne Céleste de l'Homme et voulez le Divin de la Vie.

Dans les *Mystères du Saint-Esprit* est la Science totale, l'Art complet, l'Amour parfait de la Vie.

Ils se révèlent dans l'Aurore du jour, dans les yeux des Fiancés et des Époux, dans le sourire et les larmes de la Maternité.

Penchez-vous sur ce berceau, Orient de la Vie sociale, tombeau de la Vie cosmogonique de l'Ame.

Dans cet enfant palpite un *Mystère* du *Saint-Esprit* et de l'*Épouse du Père*.

Cet enfant est un ancêtre, une âme céleste, dans une effigie terrestre, une immortalité qui vient se mortifier, se purifier dans la douleur, se parfaire dans l'épreuve, poursuivre, où et comme il le faut, soit l'expiation, soit l'élaboration, soit la mission, soit la création, depuis des siècles commencées et reprises.

L'inégalité des conditions n'est donc, pour le Sage, que ce qu'elle devrait être dans un État Social parfait : l'échelle d'équité qui gradue les états psycurgiques, les nécessités indispensables aux âmes pour évertuer leur bonne volonté dans une sphère sociale correspondante à celle de leur Ciel.

C'est pourquoi l'Initiation graduée des Sexes et des Rangs est voulue par la Providence, afin que l'homme cesse de maudire le Destin, qui, le plus souvent, est la loi qu'a suscitée sa volonté.

Mais, je le sais, la Science seule ne peut éclairer vos Ames, et je vais demander à l'art un secret psycurgique, grâce auquel, doucement, les poètes de la Promesse pourront par la suite les attirer et les entraîner dans le mouvement de la lumière du *Saint-Esprit*.

Ainsi, cette âme est née au monde des effigies et des épreuves ; et elle en crie :

Son élément était le fluide céleste, la Lumière intérieure de l'Univers, l'Ether spiritueux, le dedans et l'endroit de la Substance cosmogonique.

La voilà à l'envers, au dehors, en pleine nuit.

Elle ne voit plus son corps céleste, il s'éclipse.

Elle en a perdu la science, la conscience, la vie

réelle. Son intelligence se ferme, sa clairvoyance directe ne voit plus, son entendement n'entend plus, sa sensibilité psychurgique est partout accablée.

Entre elle et l'Univers s'interpose un obstacle terrible, quelque chose d'obscur et de limitant, de courbe, d'obtus, d'âcre et de chaud, étrange composé qui bruit et fourmille, voile savamment et artistement tissé, replié sur lui-même et sur elle, dont toutes les contextures animées, images de l'Univers, en communion précise avec Lui, figures des facultés de l'âme, en conjonction substantielle et spécifique avec elle, s'enlacent et l'enlacent dans les méandres tortueux des organes et des viscères : c'est le corps.

Si le corps crie, c'est que l'Âme souffre.

Elle veut fuir, mais elle retombe dans une irradiation qui lui rappelle la lumière vivante *Ionah*, la substance céleste; c'est un baiser maternel.

Parfois il lui semble qu'elle est morte. Elle se rappelle comme dans un songe l'Immensité de cette Lumière secrète où elle se baignait nue dans des tourbillons resplendissants, les croupes, les vallons éthérés d'un astre aimé, sans atmosphère élémentaire, sans attraction physique, monde des essences, des arômes et des parfums de la vie, d'où elle entendait monter et descendre les Harmonies et les Mélodies intérieures des Temps et des Espaces, des Êtres et des Choses, d'où elle s'élançait, frémissante, à la voix intime des bien-aimées et des bien-aimés pour contempler *Shamaïm*, l'Ether, la Mer azurée du Ciel, les îles, les flottes sidérales, les mouvements de leurs Génies animateurs et de leurs Puissances animatrices.

Comme un reflet d'étoile sur une eau qui frissonne, un souvenir tombe et tremble encore en elle de la grande réalité.

Elle exhale encore la céleste ambroisie des *Mystères* éternels du *Saint-Esprit* ; et les effluves de l'autre Monde ne s'évaporent que lentement de sa balsamique essence que la Mère boit, respire et baise avec une ivresse étrange pour les profanes.

Ne t'envole pas, doux reflet de l'astre des Mages !
Immortelle, souviens-toi !

Elle croit les voir encore, les blanches, les divines, hommes et femmes, déesses et dieux diaphanes, lumineuses formes, types de la Beauté, calices de la Vérité, se mouvant, planant, s'enlaçant dans les ondes magiques du céleste Amour, dans les commu-
nions éblouissantes de la Sapience.

Ne sont-ce point encore les Théories sacrées, les Poèmes vivants du Verbe occulte, les Hymnes des Pensées créatrices, les Symphonies des Sentiments animateurs, les enseignements hiérarchiques des Cercles psychurgiques, le trouble saint des Grands Mystères, les Dieux, rayon du *Dieu*, dont la Lumière est l'Ombre, le sillon lumineux, le vol aromal des Génies, des Envoyés, des Intelligences parfaites des Esprits immortels, des Ames victorieuses et glorifiées.

O vertige ! là, n'est-ce point encore le quadruple cercle inférieur des Âmes montant ou descendant, l'Océan fluïdique, étincelant, sur lequel passe la brise de l'Amour, dans le fond duquel crient la Naissance et la Mort ?

N'est-ce point encore... ? Mais qu'allais-je dire ?

Que s'est-il donc passé ? Chante fille des dieux !

Ecoutez !

Un grand trouble, un vertige, un enivrement subit, une lourdeur étrange, un magnétisme lointain, une attraction douce et terrible, une incantation des Astres, un mot d'ordre, un cri de sphère en sphère, des adieux déchirants à la Vie Supérieure, aux bien-aimées, une prière, une cérémonie solennelle, aux rites funèbres, une dernière étreinte, un dernier baiser, un serment de se souvenir et de revenir, un Génie aux pieds ailés qui prend l'Immortelle et l'entraîne vers les Gouffres. L'Immensité d'en haut qui se ferme, celle d'en bas qui s'ouvre avec fracas, l'Océan tumultueux des générations, Abîmes d'Ames gagnant ou quittant la cime ou le fond de l'atmosphère d'un autre astre, bataille électrique des passions et des instincts de la Terre... puis... quoi donc ?

C'est l'orbe de la Terre, c'est l'Océan métallique déroulant ses flux, enroulant ses reflux.

On traverse des tourbillons d'Ames qui s'élèvent ou s'abaissent, les unes diaphanes et pures, spiritualisées et légères, s'exhortant à vaincre celles qui s'opposent, à gravir dans la Lumière l'échelle des rayons célestes, à franchir la région des Nuées et des courants fluidiques, à gagner la Citadelle Ignée du Feu supérieur, les cercles de l'Ether ; les autres, obscures et marbrées de taches comme des peaux de fauves et de reptiles, souillées par les vices, enténébrées par les crimes, matérialisées par l'Instinct, alourdies par l'Egoïsme, impuissantes à briser les Fleuves Électriques de l'Air, emportées par les Orages et les Vents, roulant loin de

la barque d'Isis dans le Puits démoniaque de l'Abîme; dans le vertigineux cône des ténèbres que la Terre traîne dans les Cieux criant dans le Silence, s'accrochant aux premières et essayant de les entraîner avec elles pour diminuer d'autant le poids épouvantable du Destin.

— Qu'est-ce encore ? Souviens-toi !

Ce sont dans l'atmosphère les Nuées, les grands Courants polaires, les souffles de l'Orient, les rafales de l'Occident, les Fleuves aériens secouant l'écume des nuages, agitant leurs serpents électriques: c'est l'Océan inférieur de l'Air avec ses quatre régions, celle des aigles, des grands migrateurs, des alouettes et des colombes.

Dans cette dernière, commence le règne de la Substance plastique sur la Terre avec ses quatre Nômes : Minéral, Végétal, Animal, Hominal, et ses sept Tourbillons de Puissance génératrices et de Générations spécifiées.

Après les cirques et les amphithéâtres vertigineux des montagnes blanches, après la féerie éblouissante des glaciers et des abîmes, voici venir à l'infini des molles ondulations des collines vertes, l'écoulement écumeux des torrents, le serpentement écaillé des rivières et des fleuves métalliques, le balancement des forêts sonnantes, l'immensité circulaire des campagnes herbeuses, où courent et se jouent des frissons.

C'est la Terre, l'une des mille citadelles du royaume de l'Homme, fils immortel et mortel de *Dieu-les-Dieux*, c'est Demèter, c'est *Adamah*, le monde des Effigies et

des Réalités physiques, l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis; selon l'Ame qui s'incarne, selon l'Esprit qui règne dans la chair des Ames incarnées, selon la Foi, la Loi, les Mœurs de l'Etat social.

Voici les cercles de pierres des Métropoles, des Cités, des Villes et des Villages, avec le bourdonnement des voix d'airain qui, du haut des dômes et des clochers scande et annonce au-dessus du fracas des grandes eaux populaires, la Naissance et la Mort.

L'Immortelle s'arrête brusquement; s'attachant avec force à la clarté des Astres; elle mesure l'espace parcouru, la distance qui la sépare des Cieux.

— Grâce! dit-elle à son guide!

« — Courage! Tu l'as juré! Là-haut la couronne de la Foi, là-bas l'Epreuve. »

— Pardonne! oui, j'ai peur! Si là-bas, j'allais ne plus pouvoir rassembler mes souvenirs!

« — Tu le pourras en rassemblant les Sciences. »

— Du moins, dis : dans quel Etat social, dans quelle Race, dans quelle Nation, dans quel Foyer. »

« — Ici, répond le Guide ailé des âmes, ici la Généthliaque céleste indique la trame de ta destinée.

— Pour longtemps ?

« — Jusqu'à l'accomplissement. »

— O mon Génie ailé, quels sont ces chœurs d'Ames qui nous suivent?

« — Ce sont les ancêtres qui te font cortège; car je vais remonter. »

— Déjà? Je me sens de nouveau défaillir!

« — Courage donc, Ame immortelle! Je reviendrai, si tu sais vouloir. »

— Où suis-je ? Ciel, Terre, tout a disparu ; mais une attraction invincible m'enchaîne tout entière.

« — Ame immortelle, voici ta Mère !

« — Au nom de *Dieu*, au nom de la *Nature*, au nom d'*Jod* et de *Hévah*, voici ta patrie vivante ici-bas.

« — Sois unie à elle par toutes les puissances magiques de la Vie !

« — Adieu ! »

Elle se rappelle encore ses entretiens avec l'Ame maternelle, leur indivisible et mutuelle pénétration, leurs communions mystérieuses, pleines de souvenirs et d'espérances sur-terrestres, douleurs et joies, frissons, extases, musiques muettes, le lent enroulement des neuf cercles séléniques, l'incantation des épigénèses, puis... une souffrance cruciante, terrible, une vapeur sulfureuse, un effluve ferrugineux montant brusquement des Gouffres ignés de la Terre, tourbillonnant, l'arrachant à l'Ame maternelle, la clouant à un vide pneumatique, à un antre pulmonaire chaud, mouvant... un cri dans cet antre, dans cette effigie creuse et... le Souvenir rentre dans ses profondeurs avec les Innétés célestes.

Il ne *revivra* plus que par la Science.

O vous qui mettez votre honteux honneur à descendre du gorille, vous mériteriez de n'en pas remonter.

Éloignez-vous de ce Mystère céleste ; laissez prier ici les femmes.

Elles sauront dire au moins : « Notre Père qui êtes aux Cieux. »

Vous, restez, Vierges, Épouses, Mères, Aïeules,

Druidesses de l'Arbre de Vie ; restez près de ce Gui vivant, priez l'Ancêtre des ancêtres.

Et sachez que si, dans le cercle des Générations, le Père donne le germe de l'effigie, le mouvement initial de l'Espèce, la Mère sa substance et la forme spécifiée, contrairement aux âmes des animaux, qui viennent du feu terrestre, l'Ame humaine vient du Ciel.

— Appelez donc le prêtre pour qu'au nom de l'État social, l'Espèce humaine salue la loi du Règne et l'ordre du Royaume.

— Quel prêtre, direz-vous?

— Celui de votre Foi et de vos mœurs sociales ; pope, curé, pasteur, rabbin ou marabout.

Faites accueillir solennellement ce nouveau-né.

Car, en vérité, je vous le dis : La Naissance est chose aussi grave que la Mort, et c'est un des mystères qu'il fallait entr'ouvrir à vos yeux.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Etudes d'Orientalisme

L'INDE ANTIQUE

I

Grâce aux travaux encore trop peu connus des Indianistes modernes, on ne peut plus mettre en doute aujourd'hui la très haute antiquité de la civilisation hindoue.

Il y a cinquante ans environ, des hommes de très grande valeur et dont l'esprit intuitif devançait celui de leur époque, se doutaient bien que l'Inde avait été le berceau du monde ; cependant ils n'osaient pas encore l'avouer ouvertement.

Ainsi Bâtissier, dans son *Histoire de l'art monumental*, disait : « Il n'est pas de pays qui se présente à notre imagination entouré de plus d'intérêt et de prestige que l'Hindoustan, c'est par cette contrée que commence l'histoire du monde, et c'est là qu'ont dû vivre et s'assembler les premières familles humaines.

Il est vrai de dire aussi que la nature n'a offert nul part à l'homme un séjour aussi riche, aussi délicieux. Si l'Inde ne fut pas le berceau du genre humain comme le prétendent quelques érudits, elle offre à coup sûr une des premières civilisations que les peuples aient consignées dans leurs annales. Dès les temps les plus reculés, elle envoyait déjà aux autres nations du monde ses pierres précieuses, ses bois rares, ses suaves parfums et ses étoffes qui nous semblent encore aujourd'hui tissées par la main des fées. Plus d'un sage de l'antiquité païenne est allé puiser auprès des Brahmanes l'enseignement d'une haute morale et emprunter à leur panthéon les dieux et les symboles des puissances célestes qui gouvernent l'Univers. Demandez à certains auteurs, et ils vous diront avec quelles divinités l'Égypte, la Perse, l'Etrurie et l'Attique ont peuplé leur Olympe. »

Par les lignes qui précèdent, écrites il y a près de cinquante ans, Bâtissier reconnaissait, sinon ouvertement, du moins tacitement, que l'Inde a été le berceau du genre humain. Mais, depuis cette époque, les travaux des Indianistes tels que ceux de William Jones, de Colbrooke, de Weber, de Lassen, de Bird, de Roth, de Max Müller, de Stevenson, de Windischmann, de Burnouf, de Lenormant, de Milloné et d'autres encore ; tous les travaux de ces éminents auteurs ne peuvent laisser subsister aucun doute sur la très ancienne civilisation de l'Inde.

Louis Jacolliot, dans sa *Bible dans l'Inde*, nous dit que ce pays « est le berceau du monde, que c'est de là que la mère commune, en faisant rayonner ses

filz jusque dans les contrées occidentales, nous a légué à tout jamais, comme signe de notre origine, sa langue et ses lois, sa morale, sa littérature et sa religion ».

Et M. Jacolliot ne se contente pas d'affirmer, il donne des preuves à l'appui de ses affirmations ; il passe en revue, les lois, les usages, les coutumes, la langue et la religion des Hindous, et il en montre les traces et les empreintes caractéristiques et pour ainsi dire indélébiles, que l'on retrouve dans la civilisation hindoue, dans la législation, les usages, les coutumes, la langue et les religions des peuples anciens et modernes de l'Europe.

Ne pouvant citer en entier la préface du livre en question, nous nous bornerons à donner quelques lignes qui la terminent et lui servent pour ainsi dire de conclusion :

« La science admet aujourd'hui, y est-il dit, et cela comme une vérité qui n'a plus besoin de démonstration, que tous les idiomes de l'antiquité ont pris naissance dans l'extrême Orient ; grâce aux travaux des Indianistes, nos langues modernes y retrouvent leurs racines et leurs bases. N'est-ce pas hier que le regretté Burnouf disait à ses élèves, à la suite d'un cours : « Combien nous comprenons mieux le grec et le latin depuis que nous étudions le sanscrit ! »

« N'est-ce pas aujourd'hui qu'on rattache à la même origine les langues slaves et germaniques ?

« Manou a inspiré les législations égyptienne, hébraïque, grecque et romaine, et son esprit domine encore l'économie entière de nos lois européennes.

Cousin a dit quelque part : « L'histoire de la philosophie de l'Inde est l'abrégé de l'histoire philosophique du monde. »

« Le sanscrit, voilà la preuve la plus irréfutable et, en même temps, la plus simple de l'origine des races européennes et de la maternité de l'Inde. »

Ce premier point bien établi, nous allons étudier la civilisation hindoue et tout d'abord sa littérature, puis ses religions; enfin, nous dirons quelques mots sur son art.

L'Inde est la contrée du monde ancien qui a produit le plus grand nombre d'œuvres littéraires. Aujourd'hui encore, nous ne possédons pas en Europe le dixième des livres composés, soit dans l'Inde ancienne, soit dans l'Inde moderne.

En ce qui concerne les livres anciens, après les Védas bien entendu, nous ne connaissons pas même les titres de ces ouvrages.

A l'heure actuelle, en France, une des plus riches, sinon la plus riche bibliothèque orientale de l'Inde, est, sans contredit, celle du Musée des Religions, qui renferme un nombre très considérable de manuscrits et de textes imprimés, près de quatorze mille volumes, tous relatifs à l'histoire, à la philosophie, à la religion, à la littérature des différents peuples de l'Orient.

Beaucoup de manuscrits sont écrits ou peints sur feuilles de palmier de l'Inde, de Siam, etc. Quelques-uns, parmi ces manuscrits, sont laqués d'or et ont leurs caractères en noir ou en rouge.

Malheureusement, parmi le grand nombre d'ouvrages hindous répandus dans les diverses bibliothèques

ques de l'Europe, beaucoup, la majeure partie, pour nous dire, ne sont pas traduits dans les langues de l'Europe. L'Angleterre et l'Allemagne ont déjà commencé de nombreuses traductions; la France ne vient qu'en troisième ligne, et la plupart des traductions françaises sont faites d'après des traductions anglaises ou allemandes, ce qui est regrettable, car il est très fâcheux que nous soyons obligés de recourir à des langues étrangères pour connaître et apprécier les arts, les mythes, les religions, enfin la civilisation orientale; d'autant que l'étude de l'Inde par sa littérature est très difficile, par suite de l'absence de toute chronologie et par l'impossibilité absolue de déterminer, à mille ans près, la date des principaux ouvrages sanscrits. Voilà pourquoi nous nous méfions de traductions faites sur d'autres traductions; le sens littéral y perd du reste toujours.

Les Lassen, les Burnouf et les autres Indianistes cités plus haut ont montré par leurs travaux que l'examen critique des doctrines que ces ouvrages renfermaient pouvait seul permettre d'assigner une date relative à un grand nombre de ces ouvrages.

Le bouddhisme, on le sait, a commencé dans l'Inde sa période historique; sa chronologie est conservée dans un grand nombre de contrées orientales et elle présente, avec les histoires des Chinois et autres peuples du midi de l'Asie, des synchronismes très précieux qui permettent ainsi d'établir des rapprochements certains.

Ajoutons aussi que le caractère des dogmes et de la langue védiques permettent d'affirmer qu'un grand

nombre d'hymnes du Rig-Véda est antérieur à Homère et à Zoroastre.

On voit donc par là, que sans pouvoir préciser des dates fixes et certaines, on peut du moins déterminer d'une manière très approximative diverses époques entre lesquelles s'opèrent de grands changements soit dans les idées, soit dans la civilisation de l'Inde ; ce qui permet d'assigner une date aux ouvrages hindous qui mentionnent ces changements. Or quatre mouvements religieux se remarquent dans la littérature hindoue et donnent lieu à quatre catégories d'ouvrages : la religion primitive, le VÉDISME, contenue dans les *Védas* ; le BRAHMANISME (orthodoxe et sectaire), qui seul a inspiré la grande littérature classique de l'Inde ; le BOUDDHISME, dont la philosophie a donné lieu à un grand nombre d'ouvrages écrits en sanscrit ou dans des idiomes qui en dérivent directement ; enfin le JAÏNISME qui, lui aussi, a fourni un grand nombre d'ouvrages sur sa doctrine.

Les quatre mouvements religieux que nous venons de mentionner correspondent chacun à un état particulier de la civilisation hindoue. Trois de ces religions se sont presque conservées intactes jusqu'à nous ; de simples modifications de détails ont été apportées dans les croyances primitives.

II. — VÉDISME. — VÉDAS.

Le védisme tire son nom des *Védas*. Ce terme, qui signifie *science*, sert à désigner l'ensemble des livres.

sacrés des Hindous. Il y a quatre védas : le *Rig* le *Sama*, le *Yajour* et l'*Atharva*.

De ces quatre recueils (*sanhitâ*), les trois premiers sont considérés non seulement comme livres authentiques, mais encore comme livres canoniques de la primitive religion de l'Inde : du *védisme*. Ces trois livres passent pour l'œuvre de Brahma ou du moins auraient été composés sous l'inspiration de ce dieu.

Connaître le triple Véda, c'est posséder la science parfaite. Les croyances qu'il renferme ont été conservées d'âge en âge par la tradition orale, jusqu'au jour où ces traditions ont été écrites; c'est-à-dire à une époque qui remonte au moins à deux mille ans avant l'ère vulgaire.

Du reste le triple Véda n'a jamais été écrit d'un seul coup; il a fallu certainement trois ou quatre cents ans pour l'établir complètement, ou du moins tel que nous le possédons et le connaissons en Europe; nous aurons occasion de reparler de ceci un peu plus loin.

L'*Atharva-Véda* a été écrit postérieurement aux trois autres Védas, à une époque qu'il n'est pas possible d'indiquer même approximativement; aussi ce dernier livre a-t-il une autorité moindre auprès des savants de l'Inde et des Indianistes en général.

Ajoutons que les Védas et deux autres recueils : Les *Brahmanas* et les *Sutras*, qui en sont les commentaires forment ensemble le corps entier des *Livres Sacrés*, des SAINTES ÉCRITURES de la primitive religion des Hindous, du *Védisme*, religion des conquérants Aryas qui passe avec raison pour la mère, la génératrice des religions de l'Occident.

Nous ne connaissons rien des croyances indigènes des Hindous, antérieurement à l'arrivée des Aryas dans l'Inde ; mais il est probable que ces croyances ont exercé une influence certaine sur la religion même des conquérants, c'est un fait que nous retrouvons souvent dans l'histoire ; nous voyons, en effet, que presque toujours le vainqueur accepte non par goût, mais par diplomatie une partie de la religion du vaincu ou du moins de ses principales croyances.

Ce qui est probable, sinon certain, c'est que les croyances indigènes ont vécu parallèlement et pour ainsi dire côte à côte avec le védisme, importé dans l'Inde par les Aryas.

On admet généralement aujourd'hui qu'il n'a pas fallu moins de trois à quatre siècles, nous venons de le dire, pour composer et recueillir les hymnes védiques, et ce laps de temps a été précédé encore d'une période signalée partout dans les Védas, période qui rattache les traditions hindoues à celle des Perses et à d'autres habitants des contrées européennes envahies par les Aryas.

Le *Rig-Véda*, qui est à la fois le plus ancien et le plus révérend des *Livres Sacrés* hindous, renferme des hymnes en vers, d'où son nom de Rig.

Le *Sama-Véda*, également en vers, formant en quelque sorte le RITUEL SACRÉ, se compose de cantilènes dont un grand nombre de vers empruntés au *Rig*, ne sont presque qu'une reproduction de celui-ci, arrangée avec variantes pour les besoins du culte.

Le *Yaour-Véda* écrit en partie en vers et en partie en prose est divisé en *yaour blanc* et *yaour noir*.

Ces recueils contiennent des formules appartenant à des écoles diverses ; les sujets traités sont presque identiques, mais ils ne se présentent pas sous la même forme. Dans le yaour blanc, on ne trouve que les formules du sacrifice ; dans le yaour noir, ces formules sont suivies de commentaires, d'explications dogmatiques et de nombreux renseignements au sujet du rite cérémonial.

Enfin, l'*Atharva-Véda* est comme le *Rig*, un recueil d'hymnes en vers ; ceux-ci sont au nombre de sept cents environ.

L'*Atharva* traite principalement des puissances malfaisantes de la nature, et, comme ce recueil est de date beaucoup plus récente que le *Rig*, on y trouve des superstitions grossières ; du reste, les trois derniers Védas renferment beaucoup de redites et de paraphrases qui font qu'on ne doit s'appuyer exclusivement que sur le texte du *Rig* pour déterminer les traits saillants et caractéristiques du VÉDISME.

C'est dans le *Rig*, et dans le *Rig* seul, qu'on peut voir se développer toute la conception religieuse du Védisme.

Comme tous les livres écrits d'après la tradition, le *Rig-Véda* n'est pas l'œuvre d'un seul auteur, presque chaque hymne est signé d'un nom, dont beaucoup, beaucoup paraissent des noms authentiques, puisqu'ils appartiennent à des familles, à des époques et à des localités très différentes du *Septa-Sindhu*.

Le *Septa-Sindhu* (sept rivières) est une contrée dans laquelle ont été chantés les hymnes du *Rig-*

Véda, conservés dans les familles sacerdotales. Ces hymnes témoignent fréquemment de ce fait.

Que sont donc ces sept rivières si fréquemment nommées dans le Rig-Véda, dans leur ordre géographique même? Ce sont celles qui portent encore, au temps d'Alexandre le Grand, des noms identiques et que quelques-unes ont même conservés de nos jours.

Le Rig nous dit qu'elles coulent vers le sud et se réunissent dans un bassin commun qui porte le nom de Sindhu. Il ressort très évidemment des faits que nous venons de relater que les hymnes du Rig-Véda ont été composés dans la vallée de l'Indus et non dans celle du Gange, comme l'ont avancé quelques auteurs.

Nous venons de dire que c'est dans le Rig-Véda seul qu'on peut trouver la conception religieuse du Védisme dans ses développements; en effet, nous y voyons que le culte s'adresse aux grandes forces de la nature; ce sont les phénomènes du jour naissant (*le soleil*), des vents et de la foudre (principe du feu); ce culte s'adresse aussi à la voûte sombre bien qu'étoilée du ciel, à la pluie bienfaisante (principe de l'eau), etc.

La poésie de ces hymnes est toute empruntée à la vie ordinaire des populations aryennes: c'est la marche des Aryas à travers les peuples barbares; la naissance, le mariage, les travaux champêtres, la mort. Mais, à côté de la vie matérielle, les hymnes présentent dans leur poésie tout un monde de conceptions symboliques, dans lequel les mythologies étrusque, grecque, romaine et celle d'autres peuples occi-

dentaires ont fait de larges et nombreux emprunts, c'est certainement très évident.

Par ce qui précède, on voit clairement que dans l'Inde le Vêda est le fondement de la doctrine religieuse, comme la Kabbale, l'Évangile et le Koran sont les fondements de la constitution religieuse des Israélites, des Chrétiens et des Mahométans.

Mais le Vêda est en outre la base de toute la constitution civile et politique des Hindous, ainsi que du système social des castes ; c'est ce qui fait que le Vêda est le livre sacré par excellence, le livre révérend par-dessus tous et qui devint le point de départ du mouvement religieux qui produisit les divers cultes brahmaniques.

On peut voir en effet en germe, dans ce livre sacré, les écoles dissidentes, et on y sent pour ainsi dire leurs doctrines signalées ultérieurement dans le Rig-Vêda.

Ce n'est du reste que dans le Vêda et dans le Rig-Vêda, et dans ces livres seuls, qu'on peut suivre le courant des idées qui se propagent et qui se poursuivent de siècle en siècle pendant l'espace de plus de trois mille ans à travers la civilisation hindoue.

Ajoutons enfin que le Vêda éclaire de sa vive lumière les temps primitifs et les anciennes croyances et institutions des autres peuples aryens : Mèdes et Perses en Asie, Grecs et Latins en Europe.

Aussi pouvons-nous dire avec raison que l'apparition du Vêda en Europe en 1833 a résolu d'une manière définitive une question longuement controversée, celle de l'origine de nos langues modernes et de leur parenté. On les faisait toutes dériver du sanscrit, et l'on

attribuait au grec une origine beaucoup plus ancienne qu'au latin et qu'aux langues du nord de l'Europe; mais, quand on a eu reconnu que le Vêda primitif n'est pas du sanscrit, mais écrit dans une langue, un dialecte au moins, d'où dérive le sanscrit et qui se rapprochait beaucoup de l'*Avesta*, on a commencé par restituer cette dernière langue, puis, en comparant les langues de l'Orient et de l'Occident, on a pu se convaincre que le grec et le latin ne sont pas venus l'un de l'autre, que le celte est beaucoup plus ancien que l'étrusque, le grec et le latin et par suite que le gothique et l'allemand ancien, ainsi que les langues slaves et scandinaves. On a reconnu enfin que tous ces idiomes parlés, même très anciennement, en Europe, tirent leur origine de la langue parlée anciennement sur les rives de l'Oxus, et c'est ainsi qu'on a pu rétablir dans ses véritables éléments la vaste famille aryenne, autrefois dénommée à tort indo-germanique, c'est indo-celtique, indo-gauloise même, qu'on pourrait dire avec plus de vérité.

Revenant à la doctrine védique, nous verrons maintenant, si nous l'étudions à fond, qu'elle consiste dans la théorie des *Asuras* ou principe de vie (*asu*).

III. — LES ASURAS

Les Aryas primitifs avaient été frappés du spectacle de la vie partout répandue sur notre globe; aussi en cherchèrent-ils l'explication. Ils crurent la trouver en admettant que le principe qui prédomine dans la nature est un principe vital qui fait que tous les êtres

s'enchaînent les uns aux autres par une chaîne ininterrompue. Ils remarquèrent en outre que la vie est enchaînée au mouvement et que celle-là et celui-ci sont solidaires, c'est-à-dire que, si l'un s'arrête, l'autre s'arrête également.

De là à considérer que le principe vital est doué de mouvement, il n'y avait qu'un pas à franchir, et les Aryas le franchirent : en admettant que les principes de la vie étaient doués de mouvement et par suite d'un corps; mais celui-ci, pour répondre à des dons d'ubiquité, devait être éternel et pour ainsi dire universel; or, en voyant les phénomènes de la nature, qui, bien souvent insaisissables, invisibles, n'en agissent pas moins, ils furent amenés à concevoir l'idée de corps éthérés qu'ils donnèrent aux *Asuras*, mais auxquels ils prêtèrent tous les dons de l'intelligence et qui firent d'eux les maîtres et les ordonnateurs du monde.

Un tel ordre dans les idées devait amener l'anthropomorphisme; aussi voyons-nous dans les *Védas* que le nom d'*Asuras* s'applique indistinctement aux êtres éthérés, spirituels, de l'espace et aux êtres matériels, en un mot à tous les êtres vivants, à tous les êtres ayant un principe ou une cause de vie.

Les principaux *Asuras* sont AGNI, le feu terrestre, celui qui brûle, qu'on entretient sur l'autel, mais c'est aussi le feu de la vie, celui qui se condense dans l'être vivant (animal ou végétal), le feu de la foudre (*Vajri*) qui se mêle, s'unit et se confond avec les nuages et la pluie. C'est le feu qui vivifie tout : les animaux, les plantes, les métaux. Ce même principe vivifiant se retrouve dans le beurre consacré qui sert d'aliment

à la première étincelle, nommée le *Petit Enfant*, destinée à allumer le feu sacré. Mais Agni joue encore un autre rôle ; comme principe de vie, il est le créateur des formes, le producteur par suite de tout bien ; Agni, on le voit, remplit donc aussi le rôle de Prométhée et de Vulcain.

En ce qui concerne les animaux, il se transmet des uns aux autres avec la semence et porte alors le nom de *Purusha*. C'est le principe masculin, l'auteur des générations ; mais Agni a d'autres noms encore : il est *Indra*, dieu de la foudre et des airs ; par suite de son énergie atmosphérique, c'est le *soleil* qui paraît le matin tout revêtu de pourpre et d'or, porté sur un char d'or traîné par des coursiers jaunes précédés eux-mêmes par des cavaliers célestes et par l'aurore aux doigts de rose, les *Maruts* (vents) forment son escorte.

Les Asuras du ciel sont étroitement liés à Agni-Indra ; les uns (Mithra, Varumna, Aryaman) identifient les énergies célestes du jour et de la nuit ; les autres, celles du Soleil, dont le nom *Sûria*, signifie *Brillant*.

Comme astre, c'est d'abord un nain (soleil levant) qui grandit peu à peu et qui en trois pas, parcourt tout le ciel. A son point culminant, il se nomme *Vishna* c'est-à-dire *le Pénétrant* ; mais, quand il pénètre tous les êtres et réside en eux, il prend le nom de *Vivaswat* ; enfin il porte les noms de *Savitri*, comme producteur des formes, et de *Pushâ* comme père nourricier.

Vivaswat passe pour le père de la race humaine, et celui de *Manu*, le premier être pensant ; il est aussi père de *Yama*, dieu de la justice et des morts.

Les prêtres *Aryas* ayant établi une étroite corrélation entre *Agni*, *Indra* et *Suria*, le feu, la foudre et le soleil, finirent par l'identifier et n'en firent qu'un Dieu unique, principe suprême, et cependant le Rig-Véda ne donne pas de nom à ce Dieu unique, à cause d'une tendance panthéistique qui est du reste consignée dans plusieurs hymnes, de même que la croyance à la réincarnation. Plusieurs hymnes, en effet, donnent des formules de résurrection et en présentent des scènes.

Il nous reste un point à étudier : celui de savoir comment la société aryenne de l'Inde, si divisée à son origine, a pu parvenir à l'unité de croyance affirmée par les Védas. — C'est le livre sacré lui-même qui va répondre. — Il nous montre que le culte a été d'abord privé, mais qu'il est devenu bientôt public ; il se forma alors des familles sacerdotales exclusivement attachées au culte, qui officiaient pour tout le monde. Or le culte primitif s'est perpétué dans ces familles sacerdotales par l'enseignement du chef de la famille, qui transmettait ainsi à ses enfants la tradition ; or, ces chefs, éloignés les uns des autres, maintinrent l'unité de la doctrine par un accord fait entre eux. Plusieurs hymnes démontrent ce que nous venons de rapporter.

Voici comment s'opérait l'entente :

Les brahmanes étaient tous égaux entre eux, le petit nombre qui en existait dans chaque bourg ou village les rapprochaient facilement les uns des autres ; quand ils se réunissaient à la Cour des seigneurs féodaux pour des cérémonies solennelles, ils avaient ainsi l'occasion de s'entendre sur les matières

religieuses ou bien de les discuter ; enfin les voyages qu'ils faisaient parfois dans des contrées lointaines, aux *fleuves* et *lacs sacrés*, leur fournissaient les moyens de se réunir dans des sortes de synodes ou conciles, dans lesquels on ne discutait guère que les questions religieuses; or, comme ces sortes de pèlerinages s'accomplissaient chaque année aux mêmes époques, tous les brahmanes pouvaient étudier les divers systèmes des Écoles philosophiques.

Les Védas nous font également connaître l'origine du pouvoir spirituel de la caste sacerdotale chez les Aryas hindous.

Par ce que nous venons de dire, on voit que ce pouvoir spirituel se confondit à l'origine avec l'autorité paternelle, parce que, si le culte était public, l'enseignement de la doctrine ne se transmettait dans la famille qu'au moyen des hymnes. L'instructeur des enfants était le père. Celui-ci, après leur avoir donné l'existence matérielle, leur donnait, par l'enseignement sacré, une seconde vie, la vie spirituelle qui les faisaient dénommer *Dwijas* chez les Brahmanes. Il arrivait donc que seuls, les pères des familles sacerdotales pouvaient instruire leurs fils et transmettre ainsi à perpétuité le sacerdoce par l'hérédité. Par sa science religieuse, le prêtre pouvait donc seul comprendre les mythes et les symboles, offrir les sacrifices, évoquer Dieu et se faire son interprète auprès du peuple, auprès des assistants.

C'est ce mode d'instruction religieuse, d'enseignement philosophique qui permet d'affirmer que les védas constituent bien le dépôt sacré de la foi antique

de l'Inde et qu'ils contiennent intégralement la science la religion, la morale et la loi, en un mot toute la doctrine védique.

Ceci dit, peu nous importe de savoir maintenant à quelle époque précise ont été formés les recueils védiques; il nous suffit de savoir que le jour où on a voulu les écrire, les fixer par l'écriture, c'était chose très facile, puisqu'on n'a eu qu'à les demander aux descendants des anciens prêtres, qui en étaient seuls les dépositaires fidèles. Ils ne pouvaient les dénaturer en quoi que ce soit, puisque, tout jeunes, ils avaient appris ces hymnes de la bouche de leur père et que chaque jour ils les avaient entendu chanter ou psalmodier autour de l'autel.

On ne saurait donc mettre en doute l'authenticité de ces livres sacrés, authenticité attestée d'ailleurs, comme nous le verrons dans le courant de cette étude, par toute la littérature sanscrite qui leur est postérieure.

D^r J. GARDENER.

(A Suivre).

LA PSYCHOMÉTRIE

« La psychométrie est le développement et l'exer-
« cice des facultés divines en l'homme. Cette sphère
« obscure de l'Intellect, qui comprend les réponses
« oraculaires comme les révélations des somnam-
« bules, les prophétisations des saints comme les
« prévisions des scrutateurs du Destin, les mystérieux

« présages et les impressions soudaines qui dirigent
« la conduite de beaucoup de gens, comme les pres-
« sentiments de mort ou de malheur, comme les secrètes
« influences que génèrent certains objets — tout cela
« est éclairé par la science psychométrique, qui ren-
« seigne l'homme sur l'orientation de ces forces trans-
« cendentes, desquelles se moquaient jusqu'à pré-
« sent les théories philosophiques. » C'est ainsi que
s'exprime le docteur Buchanan, dans l'introduction
de son *Manuel de Psychométrie*; il comprend donc
sous cette désignation la sensitivité telle que la con-
çoit Reichenbach (1), le somnambulisme de du Prel (2)
la Télépathie (3) et les apparitions dont se sont
occupés déjà Kant, Schopenhauer, Hartmann et les
monistes. Le professeur de physiologie Joseph-Rhodes
Buchanan, de Boston, paraît avoir ouvert le premier
cette voie de recherches, et il en avait consigné l'idée
mère dès 1849 dans son *Journal of Man*; on ne trouve
guère d'autres renseignements à ce sujet que dans la
revue allemande le *Sphinx* (livraisons de mai 1887,
et de mars 1888), qui a inséré une communication du
D^r Hübbe-Schleiden, relatant des expériences psycho-
métriques entreprises par lui sur une paysanne de
Kempten; enfin la même revue (10^e et 11^e volumes)
a publié une série d'articles de M. Louis Deinhard,
président de la société de psychologie scientifique de
Münich, réunis plus tard en une brochure, dont les

(1) REICHENBACH, *der Sensitive Mensch*.

(2) C. DU PREL, *Philosophie der Mystik*.

(3) GURNEY, MYERS et PODMORE, *Phantasms of the Living*.

présentes notes ne sont que l'analyse et la traduction (1).

Le livre du professeur Buchanan s'intitule : « L'Aurore d'une nouvelle civilisation », et il est dédié « à tous les martyrs de la Vérité, de la Religion et de la Liberté ». Voici à peu près la marche expérimentale qu'il suit : Des substances quelconques (sucre, sel, poivre) sont mises dans la main d'un sensitif, qui en perçoit le goût comme s'il les avait sur la langue ; des purgatifs ou des vomitifs, enveloppés dans du papier et tenus à la main produisaient sur le sensitif le même effet que s'il les avait absorbés ; le sensitif posait sa main sur la tête de quelques assistants, et ce contact lui procurait pour chaque personne une impression différente ; le sensitif pouvait même laisser un petit espace entre sa main et la tête de l'autre personne, ou interposer entre elle un conducteur métallique. Une des plus curieuses expériences est celle-ci, faite fortuitement, et que Buchanan répéta ensuite des milliers de fois avec le même succès : une lettre écrite par une personne quelconque était remise entre les mains du sensitif, en lui demandant de communiquer ses impressions ; le sensitif décrivait alors le caractère et la personne de l'écrivain de la façon la plus nette et la plus précise, ainsi qu'auraient pu le faire ses amis les mieux renseignés. Buchanan remarqua que cette sensibilité toute particulière du système nerveux était plus développée dans les climats chauds.

(1) LOUIS DEINHARD, *Psychométrie*, broch. in-8°, avec un portrait de l'inventeur de cette méthode, et des dessins d'objets restitués. — Braunschweig, chez C.-A. Schwetschke et fils, 1891.

La deuxième partie du *manuel de psychométrie* est consacrée à l'exposé pratique et aux applications de cette découverte ; et enfin sa signification éthique remplit toute la troisième partie.

*
**

Si on reconnaît à Buchanan ses mérites d'inventeur de la psychométrie, il n'en faut pas attribuer de moindres au savant géologue américain William Denton, qui le premier a entrepris les applications pratiques de cette faculté à différents ordres de science : géographie, géologie, paléontologie, archéologie et astronomie.

On serait tenté de faire à Buchanan le reproche d'un trop grand enthousiasme pour sa « divine science », comme il dit (1.) Il ne met pas assez de soin à éviter dans ses essais toutes les causes d'erreur, telles que la transmission de pensées. Son but principal, c'est d'obtenir des diagnoses de caractères et de favoriser le développement des facultés prophétiques. Il réalisa d'une façon étonnante la seconde partie de ce programme dans la personne de sa femme, — pourvu qu'il ne s'agît que d'une prévision de quelques mois, et d'événements importants ; c'est ainsi que la psychomètre avait annoncé le maintien de la paix, pour l'année 1886, lorsqu'un conflit entre l'Allemagne et la Russie fut près d'éclater.

Quant à la divination des caractères, elle ne peut être attribuée à la psychométrie que seulement s'il y a contact du manuscrit avec les doigts ou le front du

(1) *Journal of man*, vol I, n° 3.

sujet ; mais, si Buchanan écrit les noms des personnes connues de lui ou célèbres, peut-être mortes, sa femme ne mettra pas en activité ses facultés psychométriques, au sens propre du mot, mais bien ses facultés de clairvoyance, peut-être appuyées sur la transmission de pensée.

Denton a consigné le résultat d'au moins vingt années de recherches dans un très intéressant ouvrage (1). Ses sujets étaient sa femme, sa sœur et son fils. Son livre contient une masse énorme d'expériences, parmi lesquelles se trouvent beaucoup de descriptions d'archéologie et de paléontologie obtenues psychométriquement. Ces récits enfantins, sortis de la bouche peu scientifique d'une femme ou d'un enfant, laisseront les savants incrédules ; néanmoins, ils méritent un examen plus attentif.

* *

Les expériences de Denton étaient faites de la façon suivante : l'objet devant guider le psychomètre était tenu au milieu du front, à deux centimètres au-dessus de la ligne des sourcils ; les yeux restaient fermés ; le sujet se trouvait dans l'état ordinaire de veille, et prenait parfaitement connaissance de tout ce qui se passait autour de lui ; il déposait souvent l'échantillon, dessinait ce qu'il apercevait ou continuait son récit. Si l'échantillon était en poudre, il suffisait d'en mettre sur le front ce qui tient au doigt mouillé ; si les inves-

(1) WILLIAM DENTON. *The Soul of Things*, 3 vol., 7^e éd. Wellesley (Mass.) à la Denton Publishing Co.

tigations étaient dirigées vers les astres, on laissait arriver les rayons de l'étoile observée sur le front du sujet. Denton dit avoir souvent fourni à son fils, Sherman, âgé de dix ans, les expressions qu'il semblait chercher ; mais il ne lui a jamais suggéré aucune idée, ni ajouté quoi que ce soit à ses récits.

Nous arrivons maintenant à cette question importante, si, après un mûr examen, ces essais psychométriques ne se résolvent pas en simples lectures de pensées ? Comme ces phénomènes n'ont été que tout récemment soumis à une rigoureuse critique scientifique par les auteurs des *Phantasms of the Living*, on serait tenté de croire que Denton n'avait pas connaissance des faits de transmission de pensées. Il n'en est pas ainsi. Voici ce qu'il dit là-dessus (1) :

« La manifestation la plus ordinaire des phénomènes psychométriques est la transmission de pensée. Je ne doute pas que certains individus puissent suivre les pensées des autres. On a reconnu au mesmerisme cette faculté depuis plus de trente ans. Il se peut que les descriptions du psychomètre se fassent sous l'influence des personnes qui le dirigent. Mais je fis souvent l'expérience que des impressions très énergiques qu'il m'arriva de ressentir au cours de mes recherches restaient sans la moindre action sur les récits du psychomètre. »

Si, plus loin, le lecteur sceptique se sent disposé à considérer les exemples ci-dessous comme les produits d'une fantaisie puérile ou féminine, qui ne

(1) *The Soul of Things*, vol. II, p. 51.

peuvent en aucune façon être pris au sérieux, il pourra rejeter cette supposition que Denton disposait de plusieurs sujets, mis à l'épreuve tout à fait indépendamment les uns des autres et dont les récits, se rapportant au même objet, étaient toujours comparés, et trouvés parfaitement concordants. C'est ainsi qu'il éprouve les trois membres de sa famille cités plus haut, en leur soumettant séparément un morceau de dent d'éléphant; ce fragment venait des mines d'or de Columbia en Californie, où elle avait été trouvée à vingt pieds sous un banc de lave. Les trois psychomètres firent le récit d'une terrible éruption volcanique éclatant au milieu d'une chasse aux éléphants géants (mastodontes) faite par des hommes à longs cheveux (1). Je ne transcris pas ici ces trois descriptions à cause du peu d'intérêt qu'elles peuvent présenter; mais j'appellerai l'attention des géologues et des paléontologues sur les très nombreuses expériences de Denton dans les branches qu'il avait cultivées; et je citerai enfin, pour un public moins restreint, ce récit de la destruction de Pompéi, événement plus rapproché de nous, quant au temps et quant à la distance, que les éruptions préhistoriques dans la Californie antédiluvienne.

Pour le jeune Sherman, ce dernier spectacle devait être plus intéressant que celui d'une rue de la Pompéi romaine. Ses connaissances archéologiques

(1) Pour un sceptique obstiné, ce procédé de contrôle ne serait pas suffisant. Il demanderait, pour se convaincre, qu'on changeât non seulement les sujets, mais encore la personne dirigeant l'expérience. Il est à regretter que cela n'ait pas été fait pour le cas présent.

étaient naturellement très bornées. Bien que, comme tous les garçons, il préférât de beaucoup la société des sauvages à celle des hommes civilisés, son père lui mit un jour (17 octobre 1872) entre les mains un débris de ciment provenant de la maison de Salluste à Pompéi. Malgré ou plutôt à cause même de la naturelle naïveté des descriptions de l'enfant, la vraisemblance de sa vision est en beaucoup d'endroits surprenante. Le décousu du récit et le manque d'enchaînement des idées causé par le déplacement continu d'un endroit et d'un objet à un autre ne caractérise cependant pas la simplicité de l'enfant, mais répond plutôt au caractère qui distingue ces impressions chez la plupart des psychomètres.

Le jeune Sherman donne des descriptions détaillées et reconnues plus tard exactes de la ville de Pompéi, de ses bâtiments, du fleuve, des vaisseaux, des habitants, de leur costume ; les magasins, les fêtes, les repas, la promenade, le théâtre, les processions, un incendie, toute la vie citadine se déroule devant les yeux du jeune voyant ; — les lecteurs curieux trouveront dans l'ouvrage de Denton (1) les détails les plus complets, obtenus à des intervalles assez éloignés, et de façon à éviter, autant que possible, la transmission de pensées.

*
* *

Je ne m'étendrai pas plus sur les exemples des recherches de Denton. Les lecteurs de cette revue ne laissent pas d'avoir quelque expérience en cette

(1) 2^e vol., pages 181, 232, 241 et suivantes.

matière ; et il sera fort difficile de faire croire aux autres que l'on puisse de cette façon réduire un peu le domaine de l'Inconnu. Quand Denton étend ses investigations jusqu'aux planètes, qu'il fait contrôler par trois psychomètres absolument indépendants les uns des autres, l'existence des habitants de Mars, qu'il nous transmet, entre autres choses, la description de leurs aérostats, ce pourront être là des communications curieuses mais nullement probantes.

On ne se rangera pas non plus à l'avis de Denton quand il admet comme parfaitement prouvée par la concordance des témoignages de plusieurs psychomètres, l'existence de telle ou telle chose absolument inaccessible aux sens. Les lecteurs européens manqueront de confiance en cette méthode de recherches. C'est pourquoi une traduction du livre précité du docteur Buchanan serait si utile : elle nous apprendrait comment la méthode psychométrique a été découverte en principe et peu à peu élaborée.

Laissons donc de côté ces recherches elles-mêmes, et cherchons plutôt à pénétrer la méthode qui les a inspirées. Demandons-nous comment on peut développer en soi une si merveilleuse faculté, que nous possédons sans doute à l'état latent. Dans les *Expériences de psychométrie* citées plus haut, l'éditeur s'exprime de la façon suivante sur cette question : « Les facultés psychométriques se rencontrent chez des riches et chez des pauvres, dans toutes les classes de la société, ainsi que chez ceux que la culture d'une spécialité a fatigués, ou que la vie a blasés. L'exercice développe facilement ce don,

par exemple, en portant au front, avant d'en avoir regardé la suscription ou le contenu, les lettres que l'on reçoit, et en prenant note, dans l'ordre où ils se présentent des particularités de sexe, d'âge, de visage, de tournure, de caractère de celui que l'on croit être l'expéditeur ; quitte à vérifier ultérieurement l'exactitude de ces intuitions. Celui, cependant, qui ne se découvre pas ces dispositions ou qui ne se sent pas la patience de les développer, trouvera facilement dans son entourage des personnes, surtout des femmes, chez qui la *culture* européenne si vantée n'a pas tout à fait étouffé cette sensibilité ou cette intuition que possède l'homme naturel. »

Une foule de questions se presseront sur les lèvres de celui qui aura lu, avec quelque défiance sans doute, les récits du jeune Denton. Son père voulait justement les confronter avec les réponses plus valables d'un psychomètre très développé ; et il a consigné, dans la deuxième partie de son œuvre, les questions, observations et suggestions qu'il fit au plus parfait de ses sujets, à sa femme, et que nous allons examiner avec un peu de détail.

M^{me} Denton reconnaît ne pouvoir répondre à beaucoup de questions. Quand on lui demande si elle voit par la psychométrie de la même façon que par le mode ordinaire : « A peu près, dit-elle, souvent les choses passent devant moi avec la rapidité d'un éclair, comme un panorama mouvant. Il est alors impossible de préciser les contours d'un objet, si important soit-il. » Elle découvrit, dans la suite, la possibilité d'immobiliser ces scènes, par la tension de sa volonté. Elle fit

aussi l'expérience opposée, dans laquelle l'image sur laquelle s'était fixé son œil interne, demeurait absolument fixe. Parfois, enfin, le psychomètre abandonnait son rôle de spectateur muet et passif, l'inertie semblait ne plus exister pour lui, avec la vitesse d'une tempête, infatigable et libre, de tout lien terrestre. Dans un état de passivité extraordinaire, il pouvait considérer, pendant des heures entières, les images gracieuses ou repoussantes qui venaient se répéter dans son œil intérieur (1).

M^{me} Denton avait été affectée, nous dit-elle, dès sa première jeunesse, de rapides visions ; elle les expliquait alors d'une façon très simple, qu'elle tenait de sa mère d'ailleurs, en les attribuant à la pression des globes oculaires par l'occlusion des paupières ; mais, lorsque ces phénomènes se furent produits les yeux ouverts, dans l'obscurité, elle dut rejeter sa théorie, et elle reconnut l'action d'un sens interne. La ressemblance entre son état et celui d'un individu magnétisé ou d'une somnambule la frappa ; et, lorsque les écrits du professeur Buchanan sur la psychométrie furent venus à sa connaissance, elle fit en secret la tentative de reconnaître l'expéditeur d'une lettre en la mettant sur son front, dans l'obscurité. Elle prépare un paquet de lettres près de son lit, se couche, éteint la lumière, et en prend une au hasard qu'elle met sur son front ; elle voit aussitôt apparaître l'image d'un ami intime, en train d'écrire à une table ; — elle croit sa tentative

(1) Ces derniers mots nous font ressouvenir du corps astral ou éthéré, sur la théorie duquel s'étend, entre autres, Carl du Prel, d'une façon très explicite (*Monis. Seelenlehre*, chap. VII-XII.)

réussie, fait de la lumière, et, ô déception ! la lettre qu'elle tenait entre ses mains était celle d'un ouvrier, bien différent sous tous les rapports de l'ami qu'elle avait aperçu ! Elle s'endort découragée. Mais le lendemain matin que découvre-t-elle ? Que la lettre qui avait servi à l'expérience se trouvait dans le paquet au-dessous d'une autre, envoyée par l'ami auquel elle avait pensé. La trace d'une plus puissante personnalité intellectuelle s'était imprimée sur l'enveloppe voisine. Elle renouvela son expérience dans la suite, et la réussit toujours.

Ces visions sont-elles perçues à la lumière du jour ou dans l'obscurité ? Plus l'obscurité est parfaite, moins la vue externe est possible, plus la vue interne, la vision est précise, dit M^{me} Denton. — Ceci nous rappelle les expériences de Reichenbach. Quelles peines ce chercheur ne prenait-il pas pour extraire tout rayon lumineux de son cabinet noir ? M^{me} Denton raconte cependant un cas de vision diurne : ce fut la perception momentanée, sur un quai de chemin de fer, d'un wagon rempli de voyageurs ; le wagon passa en effet, au bout d'un instant devant ses yeux, mais vide ; ses voyageurs avaient profité de l'arrêt du train, et, lorsqu'ils remontèrent en voiture, elle put constater l'identité de leurs visages avec ceux de son hallucination.

M^{me} Denton ne reconnaît pas la nécessité d'une magnétisation pour faire atteindre au cerveau ou à ses organes annexes le degré de sensibilité nécessaire. Si l'hypnotiseur connaît la provenance de l'objet expérimenté, il transmettra presque sûrement sa connais-

sance au sujet, et dès lors, il n'y aura plus de psychométrie proprement dite ; s'il ne la connaît pas, le sensitif se trouvera toujours dans un état d'esprit analogue au sien, et ses capacités personnelles n'en pourront qu'être affaiblies.

Dans ses réponses aux interrogatoires circonstanciés que lui fait subir son mari, M^{me} Denton insiste sur la multiplicité des objets qui se pressent devant les yeux du psychomètre, en bien plus grande quantité qu'il ne faudrait, pour en saisir les détails. La lumière qui les éclaire est semblable à la lumière ordinaire, se réfléchissant et se diffusant comme elle ; si cette dernière est très intense, ou que la première tombe directement sur le visage du sujet, les visions en sont légèrement obscurcies. Un même objet expérimenté peut donner lieu à des spectacles éclairés de façons très différentes. Enfin il faut encore noter le report entier du psychomètre au lieu et au temps de ses visions ; la soudaine transformation du « là-bas et autrefois » de son langage ordinaire en le « ici et maintenant » de ses descriptions est ressentie par lui, paraît-il, commé une secousse électrique.

Une autre série de questions s'alignent quant au rôle de l'ouïe en psychométrie. M^{me} Denton, qui n'a pas l'oreille extraordinairement fine, dit avoir souvent entendu la conversation de personnes éloignées de quarante ou cinquante lieues de l'endroit où elle se trouvait ; mais elle ne peut davantage établir de différence entre ces deux modes d'audience qu'entre ceux de la vision. Enfin elle termine ses réponses par des considérations générales sur les avantages moraux

que la société peut retirer de la psychométrie, en acquérant ainsi une plus juste notion de la manière dont se reflète et se perpétue chaque action, chaque parole, chaque pensée même. Pour conclure, nous donnerons la parole à Denton lui-même, qui va nous résumer le résultat de ses longs et patients travaux (1).

« Il semble que, de même qu'il y a un univers matériel, il y a un univers spirituel, c'est-à-dire un univers qui contienne tout ce qui est comme tout ce qui a été. Ici sont les montagnes qui furent enfouies avant que les Alpes et les Andes n'aient émergé; tous les fleuves qui en descendaient se retrouveront là, depuis le clair ruisseau qui sort des hauteurs boisées jusqu'au courant majestueux qui verse ses flots dans un lac ou dans un océan. Là sont les polypes, qui élevèrent du fond des eaux leurs pétrifications arborescentes, et les lis de mer, dont les tiges se courbaient autrefois, comme ondulent aujourd'hui les épis de nos plateaux. Toutes les fleurs qui s'épanouirent jamais, tous les oiseaux qui jamais chantèrent, ces feuilles bruissantes et ces insectes exigus qui rampent sur elles, tout est là. Rien n'est assez peu important pour n'être pas conservé.

« Là sont aussi les aïeux cuivrés, qui, aux époques disparues, parcouraient la surface de ce continent, chassant le buffle des prairies, perçant les poissons de leurs lances, et les cerfs de leurs flèches de silex. Les Aztèques avec leur religion sanguinaire, les doux Toltèques, qui les précédèrent et étendirent

(1) Denton, *Op. cit.*, vol. III, p. 347.

leurs migrations de Mejico au Lac Supérieur, et qui creusaient des mines de cuivre mille ans avant qu'aucun Espagnol ait mis le pied sur ce pays : chaque œuvre qu'ils édifièrent, chaque mouvement qu'ils entreprirent, chaque parole qui tomba de leurs lèvres est là. Là est l'Égypte avec ses millions de travailleurs, qui, dans le crépuscule gris des temps, ouvrent les galeries de ses labyrinthes, élèvent les pyramides aériennes ; là, toutes les hordes qui des champs de l'Asie centrale roulent vers l'Europe sylvestre, et la saccagent, selon le droit du plus fort.

« Et tout ce qui existe est directement perceptible pour nous. Nous voyons les montagnes et observons le cours des fleuves ; nous plongeons dans les abîmes des océans siluriens et en considérons les habitants ; nous chassons avec les Indiens, voguons dans leurs canots et nous reposons dans leurs wigwams ; nous entendons les coups de pioche au fond des mines du lac supérieur, et nous apercevons un passé qui nous semblait intangible pour toujours.

« Ainsi la psychométrie satisfait presque entièrement notre soif de science, et d'une façon plus agréable et plus facile que ne le sont les méthodes actuelles. Une relique de Shakespeare nous donnerait, en l'espace d'une demi-heure, plus de documents sur lui que n'en ont pu découvrir ses biographes en deux siècles. Un caillou des rues de Jérusalem est une bibliothèque qui contient toute l'histoire du peuple Juif. J'ai vu comment un peu de râclure d'un couteau de cuivre dévoilait à un enfant toute l'histoire du lac Supérieur (je ne doute pas de sa véracité, vu la concor-

dance des récits de psychomètres absolument indépendants). Les faits les plus cachés des temps préhistoriques arrivent à la lumière : nous n'avons, pour les découvrir, qu'à employer notre vue spirituelle.

« L'histoire de beaucoup de nations dont nous n'avons jamais entendu parler est à écrire ; et celle de toutes les autres est à récrire au lieu des fables qui ont cours depuis si longtemps. Avec un fragment d'Égypte, gros comme un pois, nous pouvons apprendre plus de choses sur les Pharaons, que tous les hiéroglyphes ne nous en diront, ou que si Champollion et Lepsius nous avaient légué leur science. Un morceau de brique babylonienne peut ressusciter les anciens habitants des bords de l'Euphrate et faire passer devant nos yeux l'Assyrie d'il y a quatre mille ans.

« La psychométrie peut reculer les bornes de toute science. Les hommes de science vont tout à l'heure la considérer avec quelque dédaigneuse prévention, sinon avec une hostilité déclarée. »

.....

Cependant son emploi par un homme exempt de préjugés contenterait les plus sceptiques. Denton s'en est servi, dès 1860, en Pensylvanie, pour l'étude de la géologie, et avec un succès toujours croissant ; elle rendrait de plus grands services encore, appliquée à l'astronomie.

« Mais il ne faut pas se figurer que ces résultats puissent être atteints sans recherches longuement prolongées et soigneusement conduites. Un moyen de contrôle intéressant quand on suit les progrès d'un

psychomètre, de confronter ses dires avec ceux d'un assistant qui connaisse la provenance de l'échantillon expérimenté. J'ai remarqué que bien des détails importants passent encore inaperçus du psychomètre au bout de cinq ou six essais. La plus grande prudence dans les assertions est dès lors recommandée, si les dires du sujet ne peuvent pas être vérifiés, ou qu'ils ne le peuvent être que par confrontation avec ceux d'autres sujets. Pour certaines recherches, il vaut mieux que le psychomètre ne connaisse pas la provenance de l'échantillon ; mais la plupart du temps, plus sa culture est développée, meilleurs et plus authentiques sont les résultats. Si Sherman avait eu en anatomie comparée les connaissances d'Owen, ou celle de l'Américain Gray en botanique, ses descriptions eussent été bien plus précises et auraient convaincu, par leur concordance avec des faits connus, même les sceptiques endurcis.

.
« La psychométrie nous met à même de rendre justice à une classe d'hommes qui ne l'avaient pas obtenu jusqu'alors. Je veux dire les sensitifs, ce petit peuple parmi l'humanité, qui voient ce que les autres ne peuvent pas apercevoir ; qui fuient des personnes ou des lieux, sans pouvoir donner la raison de cette répulsion. Il en est parmi eux qui ne peuvent rester dans un coupé de chemin de fer s'ils ne sont assis près de la fenêtre, et qui défont dans les églises ou dans les assemblées. D'autres ne peuvent pas dormir s'ils n'ont la tête dirigée vers le nord ; le contact du cuivre et du laiton leur est désagréable. Cette classe

d'hommes est destinée, avec quelques soins, à fournir de très bons psychomètres ; les asiles d'aliénés renferment les meilleurs d'entre eux qui, avec un traitement convenable, auraient pris rang parmi les plus nobles pionniers de la science.

« La femme, naturellement plus sensitive que l'homme et qui est sans doute redevable, sans qu'elle s'en doute, de maintes notions à ses facultés spirituelles, peut attendre beaucoup de la psychométrie. Au lieu de passer son temps à tracer des caricatures de la nature humaine ou à en lire, — les dix-neuf vingtièmes des romans ne sont pas autre chose, — elle peut apprendre la véritable histoire du genre humain, elle peut faire défiler à son gré devant ses yeux les événements du passé, revivre la vie des peuples disparus. Quelle fiction peut valoir ces réalités ?

.

« Il est impossible que les facultés psychométriques ne puissent être utilisées que par une petite partie d'entre nous. La mort ne doit pas éteindre cette lumière divine, qui éclaire sans doute un avenir comparable seulement au passé qu'elle nous a découvert.

« Voici un palais magnifique dont l'édification, l'agrandissement et l'ornementation ont dû occuper les architectes un temps infini. Voici des salles dignes d'être peuplées par les anges, et des aménagements multiples, disposés pour la plus grande commodité de ceux que leur bonne chance conduit dans cette demeure. Ce bâtiment devra-t-il être rasé alors qu'à peine un être sur mille en aura joui ? Non ; ces

propriétés de notre esprit sont pour nous une preuve de l'existence d'un monde spirituel, à qui elles se rattachent, et dans lequel la vie se continuera, avec de plus heureux rapports. Ce que le psychomètre perçoit ici-bas pour peu de temps et avec quelque difficulté, nous pourrons un jour le contempler avec recueillement et en retirer notre progrès et notre bonheur. »

C'est ainsi que Denton s'enthousiasme pour les conséquences futures de ses expériences. Ce qu'il y a de certain, c'est que la psychométrie est le premier essai d'une puissance endormie jusqu'alors en nous-mêmes ; et dont l'action ouvre devant le regard du chercheur éclectique un horizon immense : une nouvelle piste pour les chasseurs de la science, de nouvelles mines pour les chercheurs de vérité.

YVON LE LOUP.

LES NOMBRES

PLUS GRANDS QUE L'INFINI ET LE THÉORÈME DE CANTOR

I

Sur les ruines des écoles philosophiques modernes, la méthode analogique édifie progressivement ses *templa serena*. Sans parler du courant d'opinion qui entraîne vers l'oculisme le public, attiré par une curiosité peut-être inconsciente, il se fait dans le monde savant une évolution peut-être plus inconsciente encore. Chose assez singulière pour qui connaît l'es-

prit français, des gens graves, des philosophes rassis, des éducateurs de la jeunesse, se révèlent maîtres en occultisme dès que, rejetant les vieilles méthodes, ils appliquent l'analogie à la solution des problèmes psychiques. Voici par exemple M. Fouillée, qui, sous le nom de Bruno, a écrit un livre dont chaque élève de chaque école primaire a un exemplaire entre les mains, ce qui représente en France quelques millions de volumes. M. Fouillée vient de publier un livre : *Physique et mental*, dont la conclusion est la négation formelle de tout matérialisme. Je cite au hasard :

« Partout où il y a du mouvement, partout nous
 « soupçonnons un vague appétit et quelques sensations
 « rudimentaires : nous ne sommes pas seulement
 « plongés dans un milieu matériel, mais nous voguons
 « pour ainsi dire en même temps dans une atmosphère
 « de vie mentale ; non seulement dans l'univers tout
 « est en relation mécanique, mais il semble probable
 « que tout est en relation sympathique et télégra-
 « phique. »

Cette déclaration ne semblerait pas extraordinaire dans les colonnes de *l'Initiation*, et écrite par un des rédacteurs de ce journal, mais on ne peut songer sans sourire à la mine qu'ont dû faire les lecteurs habituels de M. Fouillée, à la lecture de cette dernière phrase, qui n'est qu'un commentaire de la table d'Hermès.

Si tous les pédagogues, qui entonnent quotidiennement à leur troupeau d'élèves la morale terre à terre et filandreuse des livres scolaires de M. Bruno, lisaient les conclusions de M. Fouillée, nous entendrions un

beau concert de cris d'indignation, de quoi sauver un Capitole. A qui se fier alors ? :

A Bruno *disce omnes*.

A Liège, M. Delbœuf, professeur à l'Université, vient de publier un volume : *la Mort*, qui est de l'alchimie pure. Sa thèse est que l'organique : l'univers, a commencé par la vie individuelle de toutes ses particules ; peu à peu cette vie s'est concentrée dans des genres ayant la faculté de se perpétuer. M. Naville, professeur à l'Université de Genève, termine son livre : *Matérialisme et Science*, par ces mots :

Si la matière existait seule le matérialisme n'existerait pas.

A Paris, c'est M. Paul Janet, professeur de philosophie dogmatique à la Sorbonne, qui publie une étude sur le Réalisme et l'Idéalisme, et conclut en disant :

La nature est l'enfance de l'âme ; l'esprit sent qu'il est lui-même nature et que la vie de la nature est en lui ;

Tous ces savants officiels font, du haut de leur chaire, de l'occultisme. Peut-être le font-ils à la Jourdaine, mais ils n'en soutiennent pas moins des théories qui sont les nôtres. Il y a par le monde des gens qui lisent les livres de ces auteurs, les goûtent, les consultent au besoin, et qui, au mot de science occulte, lèvent dédaigneusement les épaules, en murmurant des épithètes désobligeantes. Cependant nous donnerions volontiers le titre d'occultistes aux auteurs des lignes citées plus haut, et nous les rangerions parmi les occultistes inconscients, avec MM. Richet et Berthelot, malgré la célèbre phrase de ce dernier : Le monde n'a plus de mystères.

Au contraire, un philosophe qui ne doit pas être suspect de tendresse envers l'occultiste, c'est M. Pillon l'un des chefs de l'école criticiste. Il vient de publier dans l'*Année philosophique* une étude violente contre un des plus grands occultistes du XVII^e siècle, le plus grand peut-être après Van Helmont, contre Descartes. Vous croyiez, comme moi, que Descartes avait créé la méthode, inventé la géométrie analytique, fait en philosophie et en mathématiques les plus hautes découvertes et les grands travaux que le génie pût concevoir et exécuter. Pas du tout, nous dit M. Pillon, et c'est lui qui s'en est aperçu le premier depuis qu'il y a une école cartésienne. Vous croyiez connaître les courbes asymptotiques, la parabole et l'hyperbole, par exemple, et les propriétés de leurs équations, vous croyiez qu'il y avait des vérités mathématiques et que les sciences dites exactes présentaient certaines garanties d'exactitude. Mais M. Pillon veillait, et les mathématiciens n'ont qu'à se bien tenir.

M. Pillon s'est attaqué à la partie centrale de la philosophie cartésienne, et il a prétendu démontrer que non seulement nous n'avons pas l'idée claire et distincte de l'infini, mais encore que nous n'en avons aucune idée. Le fini, ses bornes ôtées, disparaît lui-même entièrement, il n'en reste rien de positif dans la pensée. Quant à l'infini numérique, il n'existe pas. Le nombre infini doit être pair ou impair, premier ou non premier, et cependant il doit exclure à la fois toutes ces suppositions ; il doit avoir un carré, un cube, etc. et par conséquent n'être pas le plus grand possible, ou bien être égal à des nombres plus grands que lui-

même, ce qui est absurde. Mais si l'infini de nombre est absurde, l'infini de grandeur mathématique l'est aussi. C'est un fantôme de l'imagination, l'effort constant de la philosophie est de se mettre en garde contre les illusions; or, le fini disparu, l'infini qu'il laisse à sa place est une illusoire création de l'esprit.

Voilà donc, pour l'école criticiste et pour les évolutionnistes, l'infini mathématique devenu une absurdité; pour les mathématiciens, au contraire, il n'est pas de notion plus claire que la notion d'infini, il n'en existe pas qui ait enfanté de plus grandes découvertes, et je mettrai au rang de ces dernières les théorèmes de M. G. Cantor.

Définissons d'abord. On est conduit à l'idée des infiniments petits, lorsqu'on considère la variation quelconque d'une grandeur soumise à la loi de continuité. Ainsi le temps croît par des degrés moindres qu'aucun intervalle qu'on puisse assigner, quelque petit qu'il soit. Les espaces parcourus par un point d'un mobile en mouvement croissent aussi par degrés infiniment petits, car le point ne peut aller d'une position à une autre sans traverser toutes les positions intermédiaires; or entre deux positions successives on ne saurait déterminer aucune distance, quelque petite qu'elle soit.

Soit dm une quantité infiniment petite, telle que nous venons d'en montrer l'existence. L'infini algébrique ∞ est le quotient $\frac{a}{dm}$ d'une quantité finie a par la première.

L'infini algébrique jouit de cette propriété, qu'on peut lui ajouter tout ce qu'on veut de fini sans l'aug-

menter. Comme zéro, l'infini n'a pas designé, et comme zéro, il est la transition entre les valeurs positives et les grandeurs négatives. Ainsi un angle droit à une tangente infinie, un angle aigu très voisin d'un droit à une tangente très grande positive, un angle obtus très voisin d'un droit à une tangente très grande négative. L'infini est la commune limite d'une quantité positive et d'une quantité négative qui croissent au delà de toute limite.

En géométrie, la notion de l'infini est encore plus simple et plus précise. Une droite tracée sur le tableau peut être considérée comme un arc de circonférence de rayon infiniment grand, il est bien évident dès lors que cette droite n'a pas deux extrémités, mais que ces deux extrémités se rejoignent en un point parfaitement déterminé et qui est à l'infini. Supposons maintenant deux droites parallèles.

$$ax + by + c = 0$$

$$ax + by + c' = 0$$

qui sont à une distance déterminée l'une de l'autre. Leurs deux équations admettent une seule solution comme, $x = \infty, y = \infty$. Retranchons-les membre à membre, l'équation

$$c' - c = 0$$

représente une droite passant par leur intersection. C'est la droite de l'infini du plan qui contient les deux premières. Donc le point de rencontre de deux droites parallèles est unique et bien déterminé; les deux extrémités de chaque droite ne sont qu'un seul et même point.

Ces notions sont absolument élémentaires et familières à notre époque au dernier cancre du dernier collège. Elles n'ont pas l'air d'être très bien connues de l'école criticiste. Descartes, si durement malmené, avait, il me semble, formulé quelques règles qui pourraient être utiles aux disciples de ladite école : il me semble, pour ne citer que par à peu près, que l'une de ces règles consiste à ne parler que de ce qu'on connaît.

II

Mais il n'y a pas d'action sans réaction, et, à bien des lieues de l'*Année philosophique*, un homme s'est rencontré qui faisait servir à de hautes découvertes cet infini dont certains philosophes niaient l'existence, un peu comme ce Grec qui, entendant nier le mouvement, se leva et se mit en route pour toute réfutation.

M. G. Cantor, professeur à la Faculté de Halle, a découvert une série de nombres entiers réels *qui sont plus grands que l'infini*. Avec une modestie qui ne peut être la compagne d'un grand talent, M. Cantor semble s'excuser de « développer la notion de nombre et d'être entraîné dans une direction où personne ne s'est engagé jusqu'à présent. »

Pour M. Cantor, l'infini qu'il appelle improprement dit se présente dans le sens d'une grandeur variable, croissant ou décroissant autant qu'on le voudra. Quant à l'infini proprement dit, il le représente comme un point déterminé, dans le voisinage duquel une fonction se comporte absolument comme dans le voisinage d'un autre point quelconque.

On peut former une série de nombres

$$\omega + 1, \quad \omega + 2, \quad \dots \quad \omega + \nu$$

sans arriver à un maximum, mais on peut en imaginer un $\tau\omega$, qui soit le premier après tous les autres et qui donnera une nouvelle série :

$$E\omega + 1, \quad 2\omega + 2, \quad \dots \quad 2\omega + \nu, \text{ etc.}$$

La formation de nouveaux nombres serait donc sans fin ; mais, si nous remarquons que tous les nombres ainsi obtenus remplissent une certaine condition, cette condition constitue un principe de l'imitation, si on la pose comme obligatoire pour tous les nombres à former immédiatement. Cette condition est que le système des nombres qui se trouvent dans la suite des nombres, avant celui qu'on considère et à partir de 1, soit de la même puissance que la première classe de nombres.

Il nous est très difficile de donner ici une idée du procédé extrêmement ingénieux à l'aide duquel M. Cantor arrive à la notion de nombres qui dépassent l'infini. Ces nombres, parfaitement déterminés, peuvent être premiers ou non premiers et, dans ce dernier cas, peuvent être décomposés en leurs facteurs premiers. Ils peuvent en un mot être étudiés aussi facilement que les autres, et il peut se faire que leur emploi devienne bientôt aussi commun que celui des nombres ordinaires.

Le temps est passé pour la mathématique de vivre dans le terre à terre du nombre et de l'espace de tous. C'est dans l'espace extraspatial et dans le nombre

hypérasithmique que les mathématiciens d'aujourd'hui font des découvertes ; ces travaux seront pour nos fils ce que sont pour nous aujourd'hui le calcul différentiel et le calcul intégral. Comme l'algèbre, le calcul infinitésimal est traductible dans une géométrie à autant de dimensions qu'il comporte de variables. Où conduiront ces sciences nouvelles, et auront-elles un jour des applications pratiques ? Cette question a peu d'importance, après tout : cherchons le vrai, et s'il doit venir, l'utile viendra.

Pour monter à Kether, la route est par Tiphereth. Comme M. Jordon, comme M. Picard et M. Darboux à la Sorbonne, comme Descartes et Leibnitz, M. G. Cantor fait de la haute kabbale ! Je ne connais pas de plus haut éloge à lui adresser.

MICHEL DELÉZINIER.

L'ASTROLOGIE

QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES A PROPOS DES PRÉSAGES ASTROLOGIQUES

Pour satisfaire l'importune curiosité du questionneur profane, beaucoup d'astrologues se laissent aller à vouloir prédire les moindres particularités de causes, de circonstances et de milieu qui amènent ou accompagnent un événement, ou dépeindre par les traits les plus détaillés, ce qui peut caractériser l'individu au moral et au physique. Cette tendance s'est

trouvée être la source d'erreurs sans nombre. Il y a là un écueil dangereux qu'il faut éviter à tout prix, si on ne veut augmenter le discrédit dans lequel s'est trouvée jetée l'astrologie.

Mieux vaut ici prononcer le modeste « je ne sais pas », et avouer ainsi l'impuissance, à ce point, dans laquelle nous place l'état actuel de nos connaissances astrologiques, que de compromettre la réhabilitation de notre science en cédant à la crainte d'être trouvé en défaut sur un problème aussi secondaire que celui des circonstances minutieusement exposées.

La fâcheuse tendance que nous venons de signaler et qui existait déjà chez des astrologues anciens, les a menés tout droit dans le puéril et l'inepte.

Comme ils ne pouvaient tirer la révélation des particularités extérieures qu'ils recherchaient, ni de la nature des corps célestes, ni de leur mode d'action, ni de leur position relative, ils ont été amenés à décerner, tant aux planètes qu'aux constellations des étoiles fixes, aux Signes du zodiaque, et même à certains degrés de l'écliptique des attributions qui, comblant certaines lacunes de leur savoir, devaient répondre à leurs besoins, mais n'avaient qu'un défaut, celui de tirer leur origine de l'imagination des astrologues, et non de la nature des choses célestes (1). En veut-on voir une illustration ?

L'astérisme appelé Tête de Méduse devait présager qu'on mourrait la tête coupée, par analogie au mythe

(1) *In rebus physicis non sunt ponderandæ autoritates, sed rationes virorum asserentium vel negantium.* Morin de Villefranche, *Op. citat.*, p. VII.

de la Méduse ; la constellation Argo, qu'on trouverait la mort dans un naufrage, parce que Argo avait été le navire des Argonautes. — Le signe ♃ et la partie postérieure du ♁ — figuré par un centaure — devaient rendre les personnes nées sous leur influence, sauvages, brutes et intractables, par ressemblance aux animaux par l'image desquels ils sont désignés. Les Signes « muets » ♁ ♃ ♆ menaçaient de mutisme, parce que les animaux dont ils tirent leurs noms, ne sont pas doués de voix.

Enfin, certains degrés de l'écliptique, en tout vingt-huit, disséminés dans les douze Signes étaient désignés comme « faibles et boiteux », et devaient, s'ils se levaient à l'horizon au moment de la naissance, faire que l'enfant né fût boiteux, aveugle, etc. Nous pensons que ces quelques échantillons sont suffisants pour éclairer l'opinion du lecteur sur la valeur des pronostics qu'on prétend étayer par de pareilles puérités.

Képler paraît avoir été parmi les premiers qui aient stigmatisé et dénoncé ces aberrations et ces stupidités, qui avaient fini pourtant par s'abriter sous l'autorité de tradition.

Nous estimons que les indications fournies par l'horoscope ne peuvent être que des généralités, et que c'est là un point très important à retenir.

Comme à toute chose, il ne faut pas demander à l'horoscope plus qu'il ne peut donner. S'agit-il de dépeindre l'homme physique, moral ou intellectuel, il faut se garder de vouloir pousser le portrait comme une étude d'après nature ; les grandes lignes, les traits

distinctifs généraux ; les instincts, les penchants, les passions dominantes, l'abandon de sa personne avec lequel l'individu subira leur empire, ou l'énergie de la résistance qu'il leur opposera ; la puissance et la qualité de l'intelligence, son mode et évolution, les tendances et les affinités intellectuelles : voilà à quoi il faut se borner. Et c'est déjà assez. Assez compliqué dans tous les cas, pour y tomber toujours juste. Les influences astrales qui déterminent notre personne sur les divers plans physique, moral et intellectuel, sont tellement complexes et multiples — cette complexité trouve son expression dans l'immense diversité des individus — que, si nous en croyons pourtant connaître les dominantes, bon nombre d'autres et peut-être des plus importantes nous échappent encore à l'heure actuelle ; comment alors connaître les lois suivant lesquelles, toutes elles se combinent, s'amalgament, se compensent ou s'opposent les unes aux autres ? Ce n'est que cette connaissance complète qui pourrait garantir l'exactitude rigoureuse des moindres détails qu'on voudrait prédire. — S'agit-il de la prédiction d'un événement ? Les astres nous révéleront la nature générale de cet événement, heureux ou malheureux, la rapidité ou la lenteur avec laquelle il s'accomplira, la durée de ses effets ; enfin, ils désigneront la catégorie de choses sur laquelle cet événement portera : le corps, la santé, la vie ; ils nous diront s'il y aura accident ou maladie, mort naturelle ou violente ; nous pourrons connaître si c'est la fortune, la carrière ou la réputation que concernera cet événement ; nous saurons enfin s'il se rapportera à la vie

de famille : mariage, naissance ou mort d'enfants, mort des parents, etc. Mais voilà tout. Ce n'est qu'indirectement, par déduction et à peine que nous pourrions parfois arriver à une certaine connaissance de quelques causes objectives, immédiates, qui auront provoqué cet événement. A celle du milieu et des circonstances pas du tout, du moins en l'état actuel de notre science.

En résumé nous ne pouvons, par l'horoscope, connaître que des généralités, et voici pourquoi : étant donné l'énorme espace de temps, — incommensurable pour la conception humaine — qui est réclamé par la Nature pour opérer un changement dans l'ordre établi des phénomènes cosmiques, nous pouvons considérer que notre système planétaire n'a pas varié, depuis qu'il est évolué, ni dans la nature des éléments des corps qui le constituent, ni dans les lois qui règlent la périodicité de son mouvement. Telle que l'influence astrale s'est révélée aux premiers sages qui — il y a des milliers d'années — ont observé les phénomènes du monde planétaire et stellaire et leurs rapports avec l'être humain, et ont d'observations accumulées pendant des siècles déduit la science astrologique, telle cette influence se manifeste encore aujourd'hui. Car, si les causes sont demeurées les mêmes, les effets doivent encore être les mêmes, si l'objet sur lequel opèrent ces causes, l'homme, est resté le même.

Il est vrai, l'humanité a progressé ; les conditions et les circonstances de la vie extérieure de l'homme ont changé et se transforment constamment. Mais

l'organisme humain fonctionne comme alors, les lois qui président à sa naissance, à sa croissance et à sa mort sont les mêmes ; les mêmes infirmités l'attaquent, et les mêmes déchéances attendent l'homme s'il entre en conflit avec les lois de sa nature. Il obéit encore aux mêmes instincts, il se laisse dominer par les mêmes passions ; si l'objet de ses désirs, de ses sentiments et de sa pensée a souvent varié, si sa sensibilité s'est affinée, son intelligence élargie et subtilisée, ces facultés se manifestent d'après les mêmes lois qu'alors : à travers la marche en avant constante de l'humanité, l'homme est resté le même dans sa nature essentielle.

Il s'en suit que les influences astrales ne peuvent se rapporter qu'à ce qu'il y a de permanent dans l'être humain, non à ce qui y est sujet à variation par le temps, le climat, le milieu, etc. C'est à l'astrologue d'approprier les présages généraux qu'il trouve aux particularités d'époque, de race, de climat, de milieu dans lesquels naît et se meut l'individu. Si, dans cette adaption, l'astrologue commet des erreurs, il faut l'en accuser, lui, et non l'astrologie.

Qu'un enfant naisse sur les marches d'un trône ou qu'il voie le jour dans le taudis d'un misérable, il n'est, au moment de son entrée dans le monde, qu'un peu de matière organisée et vivante. Comme telle, les deux enfants ne diffèrent en rien l'un de l'autre ; leurs horoscopes ne peuvent en aucune manière et par aucun signe déceler la différence d'origine de l'un à l'autre.

Ce n'est que plus tard, lorsque, sous l'influence de

l'éducation, leur individualité se dessinera, et leurs tendances et aptitudes particulières s'accuseront et s'exerceront dans des champs différents, appropriés au milieu dans lequel ils sont nés et auront grandi, que les différences éclateront et s'accentueront. Celui-ci pourra, par le fait du milieu dans lequel sa naissance l'a placé, développer telles dispositions et aptitudes naturelles, qui seront arrêtées dans leur développement ou étouffées chez celui-là sous l'influence du milieu, bien qu'il les possédât d'origine, en germe, à un degré égal. La tendance restera cependant au fond, latente, et ces aptitudes pourront revivre et percer au jour sous l'influence accidentelle de certaines conditions favorables à leur éclosion.

S'agit-il, pour des enfants nés dans des milieux différents, d'un présage d'ascension de fortune ou de déchéance, c'est encore à l'astrologue de proportionner les effets extérieurs que produit la réalisation de ce présage — qui peut s'annoncer dans leurs horoscopes par les mêmes signes — au milieu dans lequel est né et grandit l'enfant, et s'exerce l'activité de l'homme ; car ce qui est une brillante fortune pour l'un qui est né dans une mansarde, ne constituerait pour l'autre, qui a vu le jour et a grandi sous des lambris dorés, qu'une condition infime.

C'est pourquoi il est un vieux précepte dans l'astrologie, de ne jamais tirer un horoscope sans savoir au préalable l'origine de l'enfant, et sans connaître les conditions d'état, de rang et de fortune des parents. Cependant certains astrologues ont la prétention d'apprendre tout cela par l'inspection de l'horoscope

de l'enfant même. Nous examinerons ce point lorsque nous arriverons à ce chapitre spécial. — Nous pouvons d'ailleurs rappeler ici que, comme l'homme passe successivement par les périodes de croissance, de maturité et de déclin, ainsi par analogie les familles entières prises en bloc ; enfin que des événements de même nature se reproduisent souvent dans la vie de différents membres d'une même famille, pendant la même génération aussi bien que dans des générations successives ; de sorte que la connaissance de la vie d'un certain nombre d'ascendants peut parfois servir de canevas — bien que très primitif — pour le jugement d'un horoscope.

Nous avons parlé des différences que produit sur la personne et la vie de deux enfants, la différence des milieux dans lesquels ils sont nés. En ce faisant, nous avons bien entendu eu en vue le cas où ils sont nés au même instant. Par là nous aurons en même temps déjà répondu en partie à une des objections par lesquelles on a, de tout temps, voulu battre en brèche l'astrologie : à savoir que deux enfants nés au même moment, devaient présenter les mêmes caractéristiques physiques, morales et intellectuelles, et éprouver des destinées identiques. Et d'abord précisons la question. D'après la théorie des influences astrales, dans son expression la plus générale, il y aura identité de personne et de vie pour deux individus, si l'aspect du ciel est exactement le même pour les deux à leur naissance. Si deux individus naissent au même instant, mais à des endroits différant de longitude, la figure du ciel ne peut être la même pour l'un

comme pour l'autre ; entre les deux figures il y aura d'autant plus de divergence que la distance en longitude géographique aura été grande. — Si les deux naissances ont lieu, toujours au même instant, dans deux endroits situés sur la même méridienne, mais distants l'un de l'autre en latitude géographique, les parties du ciel découvertes par l'horizon ne seront pas exactement les mêmes, et la différence des données astronomiques (hauteur des Pôles, demi-arcs) fournira des résultats de calculs divergeants : là encore les horoscopes ne concorderont pas. Pour qu'il soient absolument les mêmes, il faut donc que les naissances aient lieu, non seulement au même instant, mais encore au même endroit, et, pour que les effets extérieurs des influences astrales soient identiques, il est essentiel, d'après ce que nous avons dit plus haut, que les deux individus naissent dans le même milieu. Ce ne serait qu'alors que les personnes et les destinées des deux pourraient se couvrir absolument. On voit déjà que ce postulatum ne peut se réaliser dans la vie d'une manière parfaite : il se réalise dans les conditions les plus approchantes, dans les naissances de jumeaux.

Physiologiquement parlant, de ce que ces enfants ont été procréés tous deux au même point de l'évolution de leurs parents, et ont été soumis, pendant tout le temps de la gestation, aux mêmes conditions physiologiques, il résulte qu'ils doivent offrir la plus grande concordance des caractéristiques héréditaires que puissent présenter tous les enfants nés, par intervalles, des mêmes parents. Astrologiquement, c'est le

fait que les deux enfants sont nés exactement dans le même milieu, presque en même temps, qui explique la ressemblance frappante qu'on constate entre jumeaux ; plus les moments de leurs naissances se trouveront rapprochés, plus cette similitude de leurs personnes et de leur vie s'approchera de l'identité. Tandis que les dissemblances qui peuvent se rencontrer sous la ressemblance générale résulteront de ce qu'il s'est écoulé plus ou moins d'instantans entre leurs naissances ; et nous verrons plus tard que, si court que soit cet intervalle, les effets peuvent en être sensibles.

SELVA.

OCCULTISME PRATIQUE

Quand j'étais au collège, je pestais contre les anciens, je croyais avoir contre eux de légitimes rancunes, leur commerce ne m'avait valu que pensums et que retenues. J'avais pris en grippe les Grecs et les Romains et, en lisant dans l'histoire que les Visigoths, les Ostrogoths, les Francs, les Vandales, enfin toute l'immense cohue des Barbares avaient envahi l'empire romain, mon cœur battait d'aise, je me sentais vengé. « Abominable antiquité ! m'écriais-je, te voilà « détruite; puisses-tu ne jamais renaître de tes « cendres ! » En revanche, le moyen âge avait toutes mes bénédictions, les noms des Childebert, des Théobald, des Chilpéric, des Théodoric, des Dagobert, etc.,

me semblaient bien plus beaux, bien plus nobles, glorieux, que ceux des Alcibiade, des Aristide, des Périclès, des Scipion, des Fabricius, des Fabius, des Metellus et *tutti quanti*. J'exaltais les premiers et je débinais les seconds, avec une âpre volupté. Comme l'on change avec les années ! Aujourd'hui je donne au diable le moyen âge et ses ténèbres, et les anciens sont par moi portés aux nues, je leur fais des mamours, peut-être parce que, n'étant plus claquemuré en une forteresse universitaire, je n'ai plus à les redouter. Ces bons anciens, que j'ai tant maudits dans mes colères enfantines, je les exploite maintenant, je me nourris, je m'empiffre de leur lecture, ils sont devenus pour moi comme une mine dont j'extrais de véritables trésors. Je dois avouer cependant, à ma honte, que mes retours de tendresse à leur égard n'ont pas le moins du monde pour objet leur grande supériorité littéraire et artistique. Quoique je sente et j'apprécie toute leur valeur, bien que je reconnaisse la puissance de leur génie, ce n'est pas là ce qui m'attire vers eux. Je trouve en eux autre chose qui me captive bien davantage : leur connaissance profonde des sciences occultes, et en cela ils nous surpassent bien plus encore que sous le rapport des beaux-arts, de la philosophie et de la littérature. On ne saurait trop lire les anciens : Valère-Maxime, Tacite, Apulée, la vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, Jamblique, Porphyre, Proclus, sans compter le bonhomme Homère et Virgile. En dépit ou plutôt à cause même de leur génie, Homère et Virgile avaient foi dans les sciences occultes et les avaient étudiées avec soin, et

peut-être, secrètement cultivées, car, pour parler comme ils en parlent à propos de certaines cérémonies mystérieuses, il faut les avoir pratiquées. Parmi les auteurs anciens, je comprends bien entendu les pères de l'Église chrétienne; quoiqu'ils n'appartiennent qu'aux quatre derniers siècles de l'antiquité, il serait, selon moi, injuste de les négliger. Sous le nom de miracles ou de faits extraordinaires, ils racontent bien des choses qui relèvent des sciences dites occultes. J'oserai prendre la liberté de relater une histoire, singulière et, à cause de sa singularité même, très intéressante, extraite des Pères de l'Église, non par moi, mais par un auteur espagnol *El Doctor Geronimo de Alcala, yanex, y Rivera*, natif de Ségovie, en 1563. N'ayant pas le texte grec sous les yeux, je me contente de traduire l'auteur espagnol. Voici, cette histoire, que je cite dans toute son intégrité ! « Il y avait à Alexandrie, en Égypte, un homme d'une assez triste réputation. Semblable à une hyène, il ne se contentait pas de faire sa proie des vivants : les morts dans leurs sépulcres ne se trouvaient pas même à l'abri de ses atteintes. Il vit porter à l'église, dans son cercueil, une jeune fille moissonnée en son printemps et dans tout l'éclat de sa beauté ! C'était l'usage, à cette époque, d'enterrer les morts avec leurs vêtements et, comme la morte était fille unique et riche, ses parents voulurent que son costume fût non seulement des plus élégants, mais en même temps le plus chargé de bijoux et le plus magnifique qu'on eût encore vu. L'avidé larron ne manqua pas de convoiter cette riche proie et de la regarder comme sienne, ne croyant pas qu'elle pût lui

échapper. Pour accomplir son sacrilège exploit, il attendit patiemment la nuit, alors que toute la vie était plongée dans le sommeil. Muni d'une fausse clé et d'une lanterne, il se rendit à l'église, ouvrit la porte et chercha la tombe de la jeune fille, qui était dans un caveau. Sans crainte d'offenser la divinité, sans songer à tout ce qu'il y avait d'odieux et de criminel dans l'acte qu'il allait commettre, il leva une dalle, descendit par un petit escalier de pierre et se trouva dans un endroit spacieux où étaient déposés plusieurs cercueils et entre autres, celui de la belle fille. Il avait à peine franchi la dernière marche qu'un courant d'air éteignit sa lanterne, et il fut plongé dans une profonde obscurité. Ce contretemps n'affaiblit en rien sacrimille résolution, il remonta à tâtons l'escalier qu'il venait de descendre, ralluma sa lanterne à la lampe du Saint-Sacrement et retourna bien vite près du cadavre pour faire sa main. Il commença par enlever ses pendants d'oreilles, puis il passa à ses chaussures et n'oublia pas la robe, les voiles, etc. Voyant, après avoir ôté la robe de la morte, que sa tunique était toute neuve et richement brodée, il ne voulut pas la lui laisser et se mit en devoir de la retirer. A peine eut-il tiré les manches et découvert la poitrine que soudain la jeune morte, ranimée par un semblant de vie, se dressa sur son séant. Irritée et outragée, elle saisit la main du sacrilège : « Quoi ! misérable, lui dit-elle, non content des richesses dont tu m'as dépouillée, tu ne respectes même pas ma pudeur et mets à découvert les parties que les yeux d'aucun homme n'ont jamais connues. Ne sais-tu pas que je suis vierge et



d'une réputation sans tache ? Ton audace criminelle mérite un châtiment. » En parlant ainsi, elle arracha les yeux de cet exécration violateur des sépultures, puis satisfaite de cette terrible mais juste vengeance, elle retomba pour toujours dans les ténèbres du trépas. Frappé de terreur et privé désormais de la lumière du jour, l'odieux larron, craignant, après avoir éprouvé les effets de la justice divine, d'être poursuivi par la justice des hommes, quitta le caveau, remonta l'escalier comme il put, sortit de l'église et alla se cacher dans sa maison *para llorar ainargainte su pecado*, pour faire une rude pénitence de son sacrilège péché, pour le pleurer amèrement. » (Les Pères du désert.)

L'histoire est merveilleuse et intéressante, elle est dramatique, elle fait honneur à ses pieux narrateurs. On en trouve bien d'autres, non moins intéressantes, non moins dramatiques, chez les anciens, païens ou chrétiens, qui, comme celle-ci exhalent un véritable parfum d'occultisme, Je crois que le fait rapporté par l'auteur espagnol peut s'expliquer ainsi : bien que la jeune fille fût réellement morte, son âme ou plutôt son esprit n'était pas entièrement détaché du corps; en présence des outrages que l'avid larron se permettait à l'égard de celui-ci, en le dépouillant de ses ornements, il a voulu le ranimer pendant un court instant pour le venger, puis, sa vengeance étant satisfaite, il a rompu définitivement les liens qui le tenaient encore attaché à lui. Le fait, s'il est vrai, et rien ne s'oppose à ce qu'il le soit, me paraît relever entièrement du spiritisme.

Horace PELLETIER.

Correspondant du groupe indépendant des études ésotériques.



PARTIE LITTÉRAIRE

UN RÊVE SUR LE DIVIN

(Suite.)

I

Il y a trois états dans l'univers : matière, esprit, âme. La matière brute est un composé d'éléments en désagrégation, en corruption et en suspension. L'esprit, force reconstitutive de la matière, est l'impulsion de la vie organique, la recherche des formes, la mise en œuvre des organes par des actions proportionnelles à leurs forces, et par des mouvements en harmonie avec leurs milieux.

C'est à l'observation, à l'expérience des actions et des mouvements de la matière, réglés par l'esprit, que l'homme a donné le nom de raison et de logique. L'esprit peut avoir des facultés égales dans la fourmi, dans l'oiseau, dans le lion ou dans l'homme. Mais quel appui et quelles bases l'esprit organique trouve-

t-il pour juger le divin ? Quelle clairvoyance de l'immatérialité l'homme peut-il puiser dans les multiples transformations de la matière ?

L'âme est la semence divine consciente de sa mission supérieure, qui lutte pour dégager des corruptions de la vie la croissance et la multiplication du bien.

C'est par le véhicule de l'esprit ou vie organisée, que l'âme triomphe de la matière désorganisatrice qui est le mal.

L'âme associée à la vie embryonnaire sommeille, tandis que naît l'esprit, que se reproduit la forme, que se développe l'organisme.

Quand la forme est achevée, que l'organisme se meurt, l'âme forte ou faible selon ses éléments de perfectibilité, s'efforce d'utiliser cette forme et ce mouvement au profit de son perfectionnement.

Lorsque l'âme a récolté dans la vie assez d'épreuves, de douleurs, d'expériences terrestres, qu'elles s'aient échangées contre des valeurs célestes, qu'elle gagne sa rançon uranique, elle échappe aisément à sa prison matérielle.

Dieu oblige alors le corps à « rendre l'âme ».

Les âmes dont le perfectionnement reste stationnaires sont indéfiniment réincarnées dans des corps jusqu'à ce qu'enfin la nature domptée (matière et esprit), serve, malgré ses résistances, au but final de l'âme, qui est pour elle la production multipliée du bien uranique.

La philosophie matérialiste ou spiritualiste se pose ces questions depuis des siècles et y répond : Dieu

est-il la vie universelle elle-même ou la vie universelle est-elle un grand tout sans Dieu? Dieu est-il partie intégrante de la nature, substance comme elle, ou dirige-t-elle seulement ses états par la création? Dieu est-il à la fois le sol, la semence et le semeur?

La foi purement psychique ne cherche aucun rapport entre Dieu et la matière, entre Dieu et l'esprit de l'homme, entre Dieu et ce qu'on appelle la création, car elle conçoit le divin dans l'immatérialité pure.

L'homme matière vit dans l'animalité, jouit et souffre par la matière seule.

L'homme esprit utilise les influences et les forces de la nature, se les rend profitables; il peut trouver humainement le bonheur, c'est-à-dire l'appropriation au milieu.

L'homme psychique est en lutte avec son organisme au premier terme de sa croissance uranique; le combat est incessant en lui.

De même que l'homme esprit utilise la nature au profit de son bonheur humain, l'homme psychique doit utiliser son corps au profit de sa perfectibilité.

La victoire de l'homme sur ses passions terrestres et sur ses besoins matériels exige de nombreuses réincarnations humaines.

L'âme perd la claire vision de ses étapes uraniques dès qu'elle est replacée dans un organisme opaque et matériel.

L'homme esprit domine et asservit la matière pour en tirer des sources de jouissances, de force, de bien-être, pour conquérir de nouveaux moteurs qui allègent ses fardeaux humains et quadruplent ses puissances vitales.

L'homme psychique n'a qu'un but, l'immatérialisation, qui quadruple ses puissances psychiques.

L'âme délivrée du corps, à mesure qu'elle s'élève dans la connaissance divine, échappe davantage aux conditions matérielles de pesanteur, d'espace et de temps, et acquiert la faculté d'être instantanément où elle veut être.

De même l'homme, à mesure qu'il connaît mieux la terre, se transporte par la pensée plus instantanément à ses confins.

L'un des progrès humains les plus bienfaisants pour l'humanité est, sous toutes ses formes, le rapprochement des distances, la conquête de l'espace et du temps par les moyens de plus en plus intangibles d'électricité, de vapeur, etc.

Ainsi le progrès de l'âme est le dépouillement graduel, l'élimination de la matière dont les attributs les plus lourds sont le temps et l'espace.

A mesure que l'âme encore liée au corps subit moins les troubles passionnels de la nature matérielle qui l'enveloppe, qu'elle se purifie, qu'elle se volatilise, sa vision de l'infini uranique est mieux dégagée, plus claire, elle est plus attirée vers Dieu et elle attire davantage les âmes uranisées à l'aide et sous la direction desquelles elle pénètre de plus en plus dans les voies de la vérité.

Plus grand est le nombre des âmes qui se perfectionnent, plus Dieu est accessible, et moins alors l'initiation psychique est douloureuse.

La pitié, la charité, adoucissent les initiés et leur donnent le désir de venir en aide aux âmes embryon-

naires; ils répandent la *connaissance* uranique que les justes isolés n'acquièrent qu'au prix de tortures cruelles.

Dieu, touché des efforts des justes, consent parfois à réincarner des âmes complètement uranisées déjà entrées en son sein, âmes de prophètes, que l'homme adore comme envoyées du ciel, de Dieu.

Dans les siècles futurs la quantité d'âmes initiées à la perfectibilité uranique deviendra croissante, l'initiation étant plus facile à mesure que la science humaine déblaye le monde matériel et se voit forcée d'en constater les étroites limites.

Les perfectionnements de l'âme ne sont pas toujours absolus, même lorsque l'âme a conquis par une dernière incarnation humaine le droit à l'entrée dans la vie divine.

L'âme après sa dernière incarnation humaine peut avoir à traverser des cercles uraniques inférieurs où elle a encore des épreuves à subir. Rarement, après sa dernière réincarnation, elle est assez allégée des passions terrestres pour s'élever dans les cercles supérieurs d'Uranie. Elle franchit des degrés successifs et conquiert ses rangs de perfection, jusqu'à ce qu'elle puisse voler vers l'idéale clarté divine.

La nature, c'est-à-dire la mise en œuvre de la matière, est tour à tour forte si elle tend à la force, précise si elle tend à la précision, logique sur ses points déterminés. Elle paraît souvent même habile si le but du développement vital de ses puissances tend à l'habileté.

Dans l'homme esprit, c'est-à-dire dans l'animalité

perfectionnée, on trouve une appropriation si exacte du mécanisme organique au milieu, une arène si large pour l'action obligatoire, une poussée de mouvements si entre-croisés, que l'homme peut croire qu'il est conduit par ses propres impulsions, par le jeu des forces qui le constituent, par sa propre volonté indépendante.

Ce sont en général ceux-là mêmes qui n'admettent pour la nature que l'ordre immuable, le mouvement déterminé, la loi fatale, l'impossibilité absolue dans laquelle elle est de se soustraire à ses différentes conditions, qui veulent que l'homme, pour eux un composé de nature, soit libre!!!

L'homme esprit poursuit aveuglément les fins de la nature, qui sont la lutte contre la puissance uranienne et immatérielle.

La puissance uranienne et immatérielle impose à la nature la terreur du vide, du *rien*, la fait tourbillonner sur elle-même, l'oblige à rouler toujours précipitée dans l'espace, livrée au jeu de ses forces, qui toujours et sans cesse s'entre-divisent et se reconstituent pour se diviser à nouveau.

Tous les états de la matière sont soumis à la double loi des mouvements de répulsion et d'attraction. Chaque parcelle de matière réalise donc fatalement l'effort continu qu'elle doit réaliser pour utiliser ses moyens d'action. Ses molécules se rangent, s'adjoignent, se superposent selon ce qui les attire ou les repousse afin de reproduire ce que la philosophie appelle *la continuité* de la nature, c'est-à-dire la reproduction des formes.

JULIETTE ADAM.

(A suivre.)

PHILIPPE DESTAL

1 vol. in-32 par GUSTAVE GUICHES. — TRESSE ET STOCK, éditeurs.
Prix : 3 fr. 50.

C'est une œuvre vraiment saisissante, presque mystique et bien significative du nouveau courant d'idées qui nous mène, que ce roman de M. Gustave Guiches. Jamais l'auteur de *Céleste Prudhomat* et de *l'Imprévu* n'eut meilleure occasion de lâcher bride à son imagination éprise de l'au-delà ; aussi je considère la lecture de *Philippe Destal* comme suggestive entre toutes.

Le décor encadre merveilleusement le personnage. Dans un vieux château féodal du Quercy, où « six tours pointaient leurs flèches, où les armoiries des comtes de Morillon blasonnaient les façades, charmaient les manteaux des cheminées, fleurissaient les croisées rangées sur la cour d'honneur et celles qui regardaient les champs », naît et grandit Philippe Destal, fils de Jean Destal et de Rose d'Apreval, très jeune, très frêle, d'une suave beauté de carmel. Elle avait sacrifié secrètement une ardente vocation religieuse à l'état de mariage qui lui répugnait. »

« Un portrait représentait Jean Destal, lequel était fort laid, mais d'une souveraine laideur. Le visage s'effilait en un ovale démesuré. Les chairs étaient comme abolies, et la peau faisait corps avec l'ivoire de l'ossature. L'ombre noircissait les cavités des joues. Hors du double foyer des regards, la face s'éclairait

des quatre aigrettes allumées aux saillies des pommettes et des pointes jumelles qui orientaient le développement intellectuel du front. Les lèvres s'étaient usées, peut-être par l'habitude des pieux chuchotements. »

En lui cependant les sens restaient indociles et s'insurgeaient sous les lanières dont il les flagellait.

« Certains soirs la passion triomphait... Rose, d'un trait de bras, faisait glisser le rideau du lit sur la tringle de fer... Elle dégrafait sa guimpe, détachait ses scapulaires, dénouait des cordelets qu'elle portait à ses lèvres, et, des épingles retirées une à une des touffes de plis, elle étoilait un coussinet de velours. Les jupes tombaient. Alors s'exhumaient des linges et des laines un corps ignorant de lui-même, enserré dans de sveltes lignes, une chair de pain azyne, lacérée de pénitences, glorifiant, à travers les stigmates de son martyr, la douloureuse conquête de sa volonté. C'était un enroulement de spirales, une géographie de torture où se distinguaient la radiation écarlate des plaies récentes et les lignes cuivrées, les larges disques bleuâtres des blessures cicatrisant. Des hanches, la pluie de pourpre ruisselait jusqu'aux chevilles, garrottait les fines attaches avec ses courroies de supplice qui se nouaient en lacets de brodequins. Un plastron de crins bruns étranglait la poitrine et bouclait sur la cambrure des reins sa compresse barbelée d'aiguilles et d'orties.

« Sans une rougeur aux joues ou un abaissement des cils, l'âme absente, Rose se dressait dans une impudeur céleste et s'exhibait saintement, avec un

sourire qui disait : « Voici la servante du Seigneur. »

« Jean la maintenait debout, malgré le froid qui brillantait la peau frisonnante... Enfin la voyant près de tomber, il avançait vers elle, ouvrait tout à coup ses bras, recevait un rigide éboulement de statue, attirait sur son épaule une tête ballante, appliquait à son oreille une bouche morte au baiser et dont les lèvres chuchotaient : *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, quis sustinebit...* Il enfonçait dans sa poitrine les piquants du cilice.

... « Ainsi fut conçu Philippe Destal. — Au quatrième mois de la grossesse de Rose, une après-midi, l'abbé trouva dans la chapelle, son frère Jean foudroyé par une congestion cérébrale, le front ouvert, d'une tempe à l'autre au coupant de la première marche de l'autel. M^{me} Destal mourut emportée d'une hémorragie puerpérale, le jour même de la naissance de son fils. »

*
* *

Suivons maintenant à travers la vie, l'atavisme de cet extraordinaire enfant.

L'abbé Destal, oncle de Philippe, reste seul pour veiller l'orphelin. D'imagination ardente, de sensibilité malade, enthousiaste et passionné, celui-ci s'affaiblit bientôt, épuisé par sa croissance hâtive et, aux approches de sa quinzième année, manque mourir d'une fièvre cérébrale, à la seule annonce de son prochain départ pour le petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs.

Le prêtre renonce à l'idée d'éloigner de lui l'enfant et le garde à Morillon. La convalescence est rapide,

les années s'écoulaient. Un beau matin, sur les conseils du vieux médecin, son ami, l'abbé Destal songe à marier son pupille et commence à lui faire courir le monde. Les dédains silencieux de Philippe ne tardent pas à révolter tous ces pères et ces jeunes hommes, ces mères et ces jeunes filles auxquels on le présente, mais il s'enferme dans sa cellule intérieure, trouvant un plaisir dont il n'avait pas soupçonné l'intensité, à recueillir et à classer ses observations.

« Il s'encourageait à ne pas agir.

« La contemplation, se disait-il, est la vie même, et il ne connaissait pas de bonheur comparable à celui de regarder, pendant de longs instants, une rose, en écoutant les cloches du village sonner les vêpres, car il lui semblait que, dans les couleurs, dans le parfum de la fleur et dans le son des cloches toute l'ineffable mysticité du dimanche soupirait doucement.

« L'âme se développait au préjudice de l'être physique, sa santé ne tarda pas à s'altérer, son corps devint chaque jour plus sensible aux variations de l'atmosphère. Il ressentit des torpeurs aux temps tièdes, un endolorissement lorsque l'air se chargeait de pluie, des angoisses aux menaces d'orage, des souffrances aiguës si le ciel se faisait neigeux. Philippe se regardait vivre, s'écoutait souffrir. Il acquit une impressionnabilité si vive, que de sa chambre close, la nuit, il pressentait la formation des nuages et savait à quelles influences attribuer ses longues insomnies.

GEORGE MONTIÈRE.

(A suivre.)



BIBLIOGRAPHIE

QUELQUES CONSTATATIONS

DE

PHYSIOLOGIE PSYCHOLOGIQUE

Les Hallucinations télépathiques par MM. Gurney, Myers et Podmore, traduit et abrégé des *Phantasms of the Living*, par L. Marillier, maître de conférences à l'école des Hautes-Études; avec une préface de M. Ch. Richet. — 1 vol. in-8 de xvi, 395 p. Bibliothèque de philosophie contemporaine. F. Alcan, éditeur, 1891. _____

Il serait banal aujourd'hui de parler du courant nouveau auquel obéit l'intellectualité moderne sous presque toutes ses formes; tout esprit cultivé a conscience de l'entraînement général qui porte aux études psychiques, ou hyperphysiques; les savants commencent à étendre le champ de leurs recherches au delà du monde physique; l'Institut lui-même s'émeut de ces nouvelles questions. Et toutes ces investigations se poursuivent selon une méthode, lente peut-être, mais absolument consciencieuse. En effet, la nouveauté des phénomènes observés, leur caractère mixte qui les fait dépendre autant de la physiologie que de la psychologie, et bien d'autres particularités spéciales, en rendent la véracité assez difficile à établir; la criti-

que actuelle a dû redoubler à leur égard de précautions et de contrôles, surtout lorsqu'il s'agit de phénomènes collectionnés d'après les témoignages de personnes plus ou moins au courant des méthodes propres à déterminer la certitude scientifique.

C'est sous l'influence de semblables considérations que se forma, en 1889 je crois, la société anglaise *Psychical Research*, et qu'ensuite la *Société de psychologie physiologique*, délégua pour l'étude des phénomènes dits télépathiques, une commission composée de MM. Sully-Prudhomme, G. Ballet, H. Beaunis, Ch. Richet, de Rochas et L. Marillier ; simultanément donc, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis une enquête a été entreprise dans le triple but « de recueillir des documents relatifs à la télépathie, déterminer la proportion des hallucinations qui coïncident avec un événement réel au nombre total des hallucinations des sujets normaux, déterminer la proportion des personnes qui ont éprouvé une ou plusieurs hallucinations au chiffre de la population. » Les résultats obtenus seront présentés au Congrès international de psychologie expérimentale de 1892.

Voici d'ailleurs le résumé de la partie de cette enquête faite pour l'Angleterre par MM. Gurney, Myers et Podmore, et consignée par eux dans les *Phantasms of the Living*. Le professeur Ch. Richet a écrit pour la traduction française de cet ouvrage une préface, reproduite il y a quelques mois ici même, et qui détermine avec netteté l'état actuel des recherches sur la télépathie. « C'est à analyser et à apprécier les causes d'erreur » que se sont surtout

appliqués nos auteurs, et ils ont pris comme base expérimentale de la télépathie, la transmission de pensée. Je n'ai ni l'intention ni surtout l'autorité nécessaire pour discuter ici cette conception ou même simplement la modifier ; ceux qui sont au courant de la tradition occulte sauront aussi bien et mieux faire les restrictions nécessaires là-dessus. Mais ce sur quoi je voudrais attirer l'attention des chercheurs français qui s'occupent de ces recherches et qui ne sont pas imbus des méthodes universitaires d'investigations, c'est sur le louable esprit de critique qu'y apportent les savants officiels.

Ainsi, après un examen de la transmission de pensée au point de vue de la réalité du phénomène, nos auteurs passent à l'examen général des cas de télépathie spontanée, dont les agents sont, sauf quelques cas très rares, inconscients, et les manifestations involontaires ; puis, après une critique générale des témoignages, ils abordent la classification de ces phénomènes : transmission des idées et des images. Transmission des émotions et des tendances au mouvement, rêves, hallucinations qui surviennent dans l'état intermédiaire au sommeil et à la veille, hallucinations transitoires, hallucinations visuelles, auditives, tactiles, simultanées quant aux sens qu'elles affectent, enfin hallucinations réciproques et hallucinations collectives. Chacune de ces séries ne comprend, dans l'abrégé publié en français, que les témoignages de première main, c'est ainsi que sont distribués les trois cent cinquante-sept relations de faits inexplicables qui remplissent ce

volume; et leur certitude est discutée selon les règles du calcul des probabilités de la façon la plus claire et la plus méthodique. La place me manque pour rapporter les conclusions des auteurs; c'est donc au travail original que je renverrai les lecteurs curieux, en leur indiquant ici quelques sources où ils pourront recueillir de nouveaux phénomènes et puiser des points de vue originaux :

Pour la télépathie hypnotique, voir les travaux de Reichenbach, d'Esdaile, des docteurs Elliotson, Mayo, du professeur Grégory, du prof. W.-F. Barrett (1876).

Pour la transmission de pensée à l'état de veille, voir la *Suggestion mentale* du Dr Ochorowicz; dans les *Proceedings of the Society for Psychical Research*, les expériences de M^{me} Sidgwick, de MM. Guthrié, de Ch. Richet, de M. O.-D. Lodge; en Amérique, celles de M. W.-N. Pickering (*Science*, juillet 1885); d'Albert von Notzing à Munich, et de M. Ant. Schmoll à Paris (*le Sphinx*, 1887); ces dernières ont été traduites ici même, en septembre dernier; — la collection anglaise du *Loist*; en France, les articles de Ch. Richet et de Beaunis, publiés dans le *Bulletin de la Société de Psychologie physiologique* (1885, 1886 et 1888); les expériences de Papus et de Puisaye entre Paris et Marseille (*Initiation*, avril 1891) et celles entre MM. J.-K. Huysmans et Desbeaux, faites récemment et parues dans les *Annales psychiques*. A voir aussi particulièrement: la suggestion mentale et le calcul des probabilités par Ch. Richet (*Revue philosophique* de décembre 1884).

Enfin, comme sources de renseignements généraux :

D^r CHARPIGNON. *Physiologie du magnétisme*. Paris, 1848 ;

D^r PETTETIN. *Électricité animale* ;

D^r DAGONET. *Annales médico-psychologiques*, 6^e série, vol. V ;

MACARIO. *Du Sommeil, des Rêves et du Somnambulisme*. Paris, 1857 ;

H.-M. WESERMANN. *Archiv. fur den Tierischen Magnet*. Vol. VI, juin 1819, Dusseldorf ;

SERGEANT-CAX. *Méchanism of Man*, t. II.



GRUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL. — Les travaux des Groupes d'études contiennent régulièrement au Quartier Général. Le Groupe d'étude des signatures, sous la direction de M. Selva, a passé en revue la Physiognomonie et la Graphologie et a abordé l'Astrologie. L'étude de la Chiromancie commencera aussi sous peu. Le Groupe d'études des phénomènes spirites a obtenu des résultats très satisfaisants sous la direction de M. François et en présence de nombreux assistants. Un de nos membres dévoués vient de prendre la direction d'un groupe fermé, consacré à la formation des médiums. Les séances de discussion entre les membres ont lieu chaque semaine, et nous devons particulièrement nous féliciter des succès de cette création.

Conférences. Les séances publiques, consacrées aux conférences se tiennent le vendredi, tous les quinze jours. Le mois dernier MM. Jules Lermina, Emile Michelet, Paul Sédir, Papus ont pris la parole devant une assistance aussi nombreuse que de coutume.

Les prochaines séances auront lieu les vendredis : 18 mars, 1^{er} et 15 avril.

Notre ami, M. Lucien Mauchel, vient de faire une importante tournée dans l'ouest de la France, où il a rendu visite aux principaux chefs de groupes et constaté les progrès sans cesse plus marquants, de l'occultisme en France.

BRANCHES. — Le dernier mois a été particulièrement favorable au Groupe. Nous avons, en effet, le plaisir d'annoncer à nos membres la création de deux nouvelles branches qui s'annexeront sous peu, deux loges martinistes.

En France, une charte vient d'être délivrée à Montpellier, où la branche nouvellement créée compte trois groupes d'études, l'un consacré à l'hypnotisme,

l'autre à l'occultisme, le troisième au spiritisme. Ces débuts nous permettent d'augurer un développement rapide à l'occultisme à Montpellier.

En Autriche une chartre de branche vient d'être délivrée à un groupe sérieux de chercheurs, à Prague. C'est notre première branche régulière en Autriche, qui ne possédait jusqu'ici qu'un poste de correspondant.

D'autre part, notre infatigable délégué général en Belgique, M. Vurgey, qui va publier, sous peu, un travail très important sur le Microscome, nous annonce qu'une branche nouvelle est en formation à Gand.

SOCIÉTÉS ADHÉRENTES. — Nous avons reçu un envoi très important d'ouvrages de la part de la *Société scientifique d'études psychologiques* de Munich. L'analyse de ces ouvrages paraîtra dans les prochains numéros de *l'Initiation*; nous commençons aujourd'hui le résumé du travail de M. Deinhart sur la Psychométrie.

AVIS A NOS BRANCHES

Le chef d'une de nos branches de la Plata (Amérique du Sud) nous prévient qu'un médium spirite se faisant appeler de Muth est en route pour la France, après avoir eu de graves démêlés avec les groupes de Buenos-Ayres. Il nous prie, sous son entière responsabilité, de signaler ce médium à toutes nos branches, afin de leur éviter de cruelles déceptions doublées de pertes inutiles d'argent. Nous tenons tous les renseignements confidentiels complémentaires à la disposition de nos chefs de groupes.

Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix

L'ordre kabbalistique de la Rose-Croix a décidé de livrer à la publicité la partie exotérique de son organisation.

Le mois prochain, *l'Initiation* publiera l'organisation de l'ordre et le programme des examens prescrits par le

Conseil suprême par l'obtention du titre de Rose-Croix et des trois grades de bachelier, licencié et docteur en kabbale.

Transmission immédiate de la Volonté

EXPÉRIENCES CONDUITES ET COMMUNIQUÉES

PAR ALBERT DE NOTZING

Traduit par Y. le Loup (*Le Sphinx*, III, 13 janvier 1887).

Quoique quelques représentants éminents de la science moderne, par des expériences nombreuses et faites avec soin, aient déjà prouvé les faits de la suggestion dans l'hypnose, aussi bien que ceux de la transmission métaphysique de la pensée et de la volonté, — ce qui constitue cependant la majorité du monde savant, surtout en Allemagne, reste encore étranger, ou même tout à fait hostile à ces manifestations remarquables. Dans ces conditions, il est d'autant plus du devoir des revues qui traitent de ces questions de redoubler leurs appels à la science officielle par des comptes rendus de faits matériels dignes de foi et embrassant un large cercle d'idées; — pour qu'enfin cette dernière commence l'exploration d'un territoire, dont la connaissance est si intéressante et de si haute importance à l'égard des sciences pratiques, comme la médecine et la jurisprudence. C'est pourquoi l'auteur de cet article n'hésite pas à rendre publiques les expériences suivantes, qu'il a dirigées aussi consciencieusement qu'il est possible de le faire dans une réunion privée.

L'excitation à des expériences de ce genre était un sujet d'entretien dans notre cercle intime. Des faits de transmission métaphysique de la volonté, que j'affirmais être véridiques, furent mis en doute, de telle sorte que je me décidai de faire au moins l'essai de les démontrer expérimentalement, malgré que la réussite ne m'en semblât pas certaine. Cependant j'eus le plaisir de motiver mes

assertions, en plusieurs circonstances. Les dix essais suivants, faits chez moi le 16 juillet 1886, et immédiatement notés, me semblent particulièrement convenir à la publication. Deux messieurs très bien connus de moi prirent part aux expériences; ils s'engagèrent auparavant à m'assister le plus scrupuleusement possible dans ces recherches; M. Spiro faisait office de récepteur, pendant que le docteur Grote désignait les ordres pensés à accomplir, que j'essayais à mon tour de transmettre à M. Spiro.

Les expériences furent faites selon la méthode suivante. Sur notre désir, le sujet se laissait d'abord soigneusement bander les yeux avec une toile de lin, puis se plaçait près de la porte, le corps tourné vers la sortie; le docteur Grote était assis derrière lui, à l'autre extrémité de la chambre, et pouvait ainsi observer avec précision tous les mouvements du sujet; il lui avait été instamment recommandé d'éviter toute ingérence, qui eût pu déranger le cours des expériences. Dans cette situation, j'étais convenu avec le docteur Grote de ne pas toucher l'objet à trouver, ni de le désigner par signes. Et, comme nos arrangements se concluaient sans parler ni faire de bruit, la possibilité d'une indication par l'un des sens physiques était donc supprimée. Au début de chaque essai, je faisais retourner le sujet de manière à ce que son corps fût dirigé vers nous, je me plaçais à un demi-pas derrière lui et tenais ma main droite élevée de vingt à trente centimètres au-dessus de sa tête. Dans cette position, je le suivais où il allait, et je cherchais, par la concentration de ma pensée sur l'objet à trouver, à influencer sur ses mouvements. Pendant la première expérience, le pouce de ma main droite toucha le poignet gauche de M. Spiro pour éprouver sa sensibilité qui m'était encore douteuse. — Les neuf autres expériences furent faites sans contact comme il est indiqué plus haut.

Expérience première. — Le sujet devait prendre un verre plein posé sur la table et le boire. Le sujet, touché par moi à la main gauche, se mit, sans hésitation, à marcher dans la direction de la table, en tâtonnant prudemment comme un aveugle, et, parmi divers objets dont la table était chargée, prit le verre de sa main droite et le but.

Expérience II. — Me montrant une poche de son habit, M. le Dr Grote, m'exprima le désir qu'on lui enlevât son mouchoir. M. Spiro exécuta ce commandement intellectuel dans un très court espace de temps et sans contact.

Expérience III. — Je cherchai à donner au sujet la pensée de prendre une allumette dans une boîte posée sur la table, et après l'avoir mis en ignition, d'en allumer un flambeau placé tout près de là; ce qu'il exécuta ponctuellement.

Expérience IV. — Le sujet fut contraint d'aller au sofa et d'en prendre un coussin.

Expérience V. — M. le Dr Grote et moi convînme de la manière expliquée plus haut, qu'une salière cachée près d'un casier de livres, serait mise à un endroit de ce casier désigné à l'avance; cet essai réussit également.

Expérience VI. — Un étui à cigarettes caché sur une chaise sous le pardessus de M. le Dr Grote devait être trouvé, et le fut en effet.

Expérience VII. — Le même étui mis sur le bureau sous un serre-papiers devait nous être présenté; ce que fit le sujet.

Expérience VIII. — M. le Dr Grote me donna à comprendre qu'il désirait qu'un chapeau posé sur un portemanteau lui fut mis sur la tête; M. Spiro prit le chapeau, mais ce fut à moi qu'il le mit.

Expérience IX. — Sur un coffret bas, se trouvait une trentaine de revues, reliées semblablement; l'une d'entre elles, désignée au préalable, devait en être extraite. Le coffret se trouvait éloigné d'environ trois mètres du sujet. Malgré le commencement de fatigue qui rendait le sujet plus difficile à influencer, celui-ci prit en hésitant quelque peu, la direction du coffret, et du premier coup, choisit dans le paquet de Revues celle que nous avions désignée.

Expérience X. — Un objet, déterminé à l'avance, devait être retiré de la poche intérieure du vêtement de M. le Dr Grote. M. Spiro parut sentir en peu de temps l'impulsion que je lui suggérais, et se dirigea vers M. Grote, qui, à son insu, s'était levé de sa chaise et avait changé de posture; mais M. Spiro fouilla dans la poche droite au lieu de la gauche qui avait été désignée.

L'épuisement de plus en plus évident de M. Spiro, très explicable, car depuis le commencement de la séance on ne lui avait pas enlevé une seule fois le bandeau des yeux, nous obligea à terminer les essais. Ces deux messieurs, qui n'avaient jamais fait jusqu'alors d'expériences de cette sorte, me quittèrent pleinement convaincus de la possibilité de transmettre la volonté autrement que par les sens physiques.

Münich

ALBERT DE NOTZING.

En attestation de la justesse et de l'exactitude du précédent compte rendu, ont signé :

D^r H. GROTE.

TH. SPIRO.

NOUVELLES DIVERSES

L'observation sur la persistance des membres à l'état astral chez les amputés n'étant pas encore entièrement achevée, nous en remettons la publication au prochain numéro.

LA SCIENCE DES ANCIENS

On a retrouvé dans les débris de Ninive une énorme lentille de verre qui est sans doute un débris d'un puissant instrument d'optique. (*F. Lenormand et Babelon, Hist. anc. des peuples d'Orient, 9^e éd., 1887, t. V, p. 173.*)

ÉSOTÉRISME HINDOU. — Dans le présent numéro, l'INITIATION commence des *Études d'orientalisme* dues à la plume de notre nouveau collaborateur, le D^r Gardener, dont le nom suffisamment connu nous dispense de le présenter aux lecteurs de la *Revue*.

Nous donnerons un avant-goût des travaux de notre collaborateur en publiant ici un sommaire de ces études intéressantes qui chacune à part formeront un tout complet, et dont l'ensemble fournira un résumé de l'*Esotérisme* encore si peu connu de l'Inde antique.

Voici le titre de quelques articles :

LE VÉDISME, sa haute antiquité; LITTÉRATURE HINDOUE: Analyse très succincte du *Mahabharata*, du *Ramas-Yana*, du *Bagavad-Gita* des *Suranos*; L'IRAN *Zende-Avesta Zoroastre*; DRUIDISME, BOUDDHISME; DOGMES, MYTHES, SYMBOLES, leur explication ésotérique, MUSIQUE HINDOUE; CONCLUSION.

THE LIGHT OF PARIS

Nous traduisons de l'anglais la communication suivante :

Sous ce titre va bientôt paraître un nouveau journal hebdomadaire, imprimé en anglais et rédigé en partie par une rédaction féminine, en partie par une rédaction d'hommes.

Ce journal, destiné à faire pénétrer le génie français à l'étranger, d'après la maxime que « Tout homme a deux patries : la sienne et la France », abordera la discussion de toutes les questions les plus élevées qui préoccupent l'esprit humain. Il sera rédigé dans la forme la plus indépendante et la plus courtoise.

Aucun scandale, aucune question de personne ne seront abordés pas plus que tout sujet trop dépendant du plan matériel, ni aucune question politique.

Les rédacteurs se cantonneront dans l'esprit de sujets littéraires, scientifiques ou artistiques capables d'intéresser le public anglais plus que la politique de la question du suffrage des femmes. C'est par là seulement qu'on pourra faire valoir le caractère véritable de l'Esprit français et de ses productions.

The Light of Paris assure à ses lecteurs qu'il gardera une indépendance absolue vis-à-vis de tout projet exclusivement financier comme les loteries ou les sociétés simplement commerciales et que les annonces d'un caractère douteux sont refusées. La partie du journal consacrée à la publicité fera connaître au public américain et anglais les maisons les plus capables de le satisfaire. De plus, l'administration du journal répondra à toutes les questions qui lui seront adressées par ses abonnés relativement aux achats et aux ventes qu'ils seraient amenés à faire.

Le prix d'abonnement et de six francs par an, payable d'avance.

Ce journal donnera tous les détails les plus intéressants sur des progrès scientifiques de notre époque.

La rédaction possède déjà une importante collection des manuscrits les plus intéressants et s'est assuré la collaboration d'écrivains de valeur traitant de littérature, de science ou d'art. Les noms des rédacteurs seront publiés en tête des premiers numéros.

The Light of Paris est dirigé par M^{lle} A. de Wolska; le rédacteur en chef est M^e Florence Grey, et le secrétaire de la rédaction M. Papus.

L'Administration est placée sous les ordres de M. Chamuel, administrateur général, 29, rue de Trévis, Paris.

Adresser toutes les communications à « *The Light of Paris, publishing Co* », 29, rue de Trévis, Paris.

LA SÉCURITÉ DES FAMILLES

La *Sécurité des Familles* est une association qui se propose d'accorder une pension à tous ceux de ses membres atteints d'une infirmité les mettant dans l'impossibilité de gagner leur vie.

Personne ne peut affirmer qu'un malheur ne viendra le frapper inopinément. L'employé, l'artisan, etc., ne sont-ils pas exposés tous les jours à se trouver, tout à coup, dans l'impossibilité de se livrer à aucun travail ? Et, dans ce cas, qui donc remplacera le salaire et donnera des moyens d'existence à la famille privée de son principal gagne-pain ? Quelle perspective pour l'homme de cœur !... la huche vide... rien... peut-être quelques aumônes pour subvenir aux besoins de quatre, cinq deshérités ! combien cela durera-t-il ? Quinze jours, un mois au plus, et, ensuite, plus rien, rien que la misère noire.

La Sécurité des Familles n'est pas une société financière : son conseil d'administration, ses délégués, donnent leur concours gratuitement. Les fonds provenant des cotisations sont placés à la caisse nationale d'épargne. Le capital de réserve s'élevait, au 1^{er} janvier à 9390 francs.

Le nombre des membres participants, est de 2744.

Les personnes qui verseront, en une seule fois, la somme de vingt-cinq francs au minimum, et qui renonceront aux avantages de la Société, recevront le titre de membres honoraires perpétuels.

Pour renseignements, s'adresser au Président de la Sécurité des Familles, à Lapugnoy (Pas-de-Calais).

REVUE DES REVUES

(Langue française.)

OCCULTISME :

Je noterai tout d'abord dans le *Voile d'Isis* 10 février 1892) la divulgation que fait Marcus de Vèze, d'après une publication d'Outre-Manche, de divers procédés employés par les médiums « truqueurs »; du même, son érudite Bibliographie, et diverses communications de Quœrens, d'E. Steel, de Louis Bataillard; plus la suite de son feuilleton, et des conférences.

Deux nouveaux numéros de la *Renaissance symbolique* ont paru. Et à signaler, dans le n° 2 de *Psyché* un article de L.-M. Bazalgette, intitulé *le Mage*. — *L'Etoile* (février 1892) est remplie par les travaux intéressants de MM. Abber Jhouney, R. Caillié, J. Bois et de l'abbé Roca; plus un extrait de M. C. de Bodisco, paru dans *l'Initiation*.

La PAIX UNIVERSELLE (1^{er} février 1892), donne d'abord le compte rendu des séances du groupe *les Indépendants Lyonnais* que je suis heureux de féliciter de leurs succès; puis, arrivent des critiques empreintes d'une douce ironie sur les Occultistes: Chaboseau, Barlet, avec l'éloge de M. d'Anglemont, dont je trouve la deuxième réponse (16 février 92) au sujet de son Omnithéisme, et dans laquelle il défend sa théorie des localisations (1). Enfin je

(1) *Le trou de Monro* est ainsi l'organe d'audition silencieuse que nous venons de faire connaître, et nous pourrions donner une explication analogue pour justifier la faculté pensante, également localisée fluidiquement, et fonctionnant dans le trou borgne.

transcrits sans commentaire les conclusions, auxquelles se rallie M. Sylvestre, et par lesquelles M. G. Delanne critique le *Traité de science occulte* de Papus : on verra ainsi comment l'occultisme est compris, même par les représentants les plus éminents du spiritisme.

Cette gradation, basée sur le nombre trois, joue un rôle considérable, non seulement dans la science antique, mais, au lieu de se borner à ce ternaire simple, les initiés se livraient à la science des nombres, non pas en les combinant suivant leur valeur réelle, mais en leur attribuant des valeurs fictives, ainsi par exemple :

« Qu'il me suffise de dire que, comme Pythagore désignait Dieu par 1, la matière par 2, il exprimait l'Univers par 12, qui résulte de la réunion des deux autres (Fabre d'Olivet, les *Vers dorés* de Pythagore). Ce résultat s'obtenait au moyen de la *réduction théosophique* et de l'*addition théosophique*. La réduction théosophique consiste à ramener tous les nombres à l'unité. Ainsi :

$$10 = 1+0 = 1$$

$$11 = 1+1 = 2$$

$$12 = 1+2 = 3$$

« Un nombre composé quelconque, 666 par exemple, est d'après cette méthode égal à 9, en effet :

$$666 = 6+6+6 = 18$$

« Or, $18 = 1+8$, c'est-à-dire est égal à 9.

« L'addition théosophique au contraire consiste à additionner tous les chiffres suivant leur valeur arithmétique depuis l'unité jusqu'à lui. Ainsi le nombre 4 égale en addition théosophique :

$$1+2+3+4 = 10$$

« Le chiffre 7 égale $1+2+3+4+5+6+7 = 28$.

« Mais en réduisant $28 = 2+8 = 10$.

« C'est en appliquant ces calculs et la méthode de l'analyse que l'on peut, suivant l'auteur, comprendre la science antique et les écrits des hermétiques. Nous devons avouer qu'il faut un esprit particulièrement souple pour savoir employer, à propos des idées et des recherches abstraites, de semblables méthodes, qui laissent

un libre champ à l'arbitraire : et, si parfois la méthode analogique peut présenter certains avantages, elle entraîne souvent l'esprit dans une systématisation trop grande et peut ainsi conduire à l'erreur beaucoup plus vite et plus sûrement qu'à la vérité. »

Plus loin, M. Gabriel Delanne fait ressortir la faiblesse des théories occultistes au sujet de création de l'Univers de l'*Involution* et de l'*Evolution*, puis il ajoute :

« Nous ne pouvons donc adopter l'enseignement occultiste touchant les origines jusqu'à ce que des preuves palpables nous soient données de leur veracité.

« Là ne s'arrêtent pas les enseignements orientaux, les sciences ésotériques nous réservent d'autres surprises, car on nous apprend qu'en dehors des planètes visibles, il en est d'autres obscures et que tous ces mondes sont parcourus à leur naissance par la *Vague de Vie*.

« Si l'on en croit cette théorie très bien exposée par Papus, les planètes dépendantes d'un soleil, sont tour à tour et successivement visitées par le courant vital qui donne en premier lieu naissance aux minéraux, puis dans un second passage aux végétaux, dans un troisième aux animaux, et enfin aux races intelligentes et conscientes : à l'homme sur la terre.

« Entre chaque passage, il y a une période de repos pour la planète. Cette vague de vie monte en grade à chaque fois que sa ronde est terminée. Que faut-il penser de tout cela ?

« Cette fois encore la théorie occultiste me semble peu d'accord avec les faits, car la nature nous montre que, dès l'origine, minéraux, plantes et végétaux se forment et se développent simultanément et sans aucune discontinuité. Partout les époques géologiques se succèdent sans interruption et l'on passe de l'une à l'autre sans rencontrer d'arrêt ou d'hiatus. C'est notre science qui classe les terrains d'après la nature des fossiles, végétaux ou animaux, mais, dans la réalité, nulle démarcation n'existe et c'est toujours et partout le développement ininterrompu de la création. Nous ne concevons donc pas l'utilité de cette hypothèse d'une vague vitale. De nos jours, il se forme des minéraux, dans le sein des mers. Incessamment, sous nos yeux, la nature poursuit le cours

de ses transformations. Le vent, la mer, les eaux pluviales, les volcans agissent sur l'écorce terrestre qui s'élève et s'abaisse sans discontinuité, et l'on peut dire que nous sommes tout autant dans la période géologique qu'il y a dix millions d'années. Ce sont là des constatations qui s'imposent, et nulle théorie ne peut prévaloir contre l'enseignement positif des faits. »

SPIRITISME :

La *Revue spirite* (février 1892) donne un compte rendu détaillé de l'ouvrage de Russell-Wallace : *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme*, plus différentes communications de théories et de faits spirites. — Dans le *Spiritisme* (février 1892), lire l'analyse du *Traité* de Papus par Gabriel Delanne, et la première réponse de M. d'Anglemont à F.-C. Barlet.

Le *Moniteur spirite et magnétique* (15 février 1892) contient les remarquables articles de J. Bouvéry : *Dévoilons Dieu* et *Éclaircissement*, où l'auteur met au jour les traditions antiques avec une érudition discrète et un esprit de tolérance du meilleur aloi.

Enfin, une mention toute spéciale au dernier numéro de la *Philosophie générale des Étudiants swedenborgiens* (janvier 1892), qui malheureusement va cesser sa publication.

MAGNÉTISME :

Le *Journal du magnétisme* (15 février 1892) continue les études de M. Durville, et le rapport annuel de la Société magnétique de France.

Dans la *Revue des Sciences psychologiques illustrées* (février 1892), voir les récits de faits hypnotiques et spirites.

La *Chaîne magnétique* publie les comptes rendus des procès intentés à M^{me} Auffinger et à M. Leymarie, plus des communications de MM. Auffinger et Pelletier.

A lire dans le *Devoir* (janvier et février 1892) de nombreuses études de socialisme pratique et de science économique. Tout serait à citer parmi les consciencieux travaux que publie la *Revue Socialiste* (février 1892), c'est pourquoi je ne ferai que citer les noms de B. Malon, d'E. Fournière, de A. Delon, de Trubleau, de H.

Aimel, d'Ad. Veber, d'A. Holynski, qui signent les principaux articles.

DIVERS :

Je recommanderai particulièrement à l'attention de tous, l'article *Hypnotisme et Criminalité* du D^r Liégeois, qui ouvre le fascicule de mars de la *Revue Philosophique* ainsi que l'érudit exposé du mouvement néo-thomiste en Europe et en Amérique, par M. Picavet. — Puis dans les *Annales de Psychiatrie et d'Hypnologie* (janvier et février), les Applications thérapeuthiques de l'hypnotisme par le D^r Luys ; la folie menstruelle, par le D^r Ball, etc.

J'indiquerai encore la *Revue Scientifique* (2 et 30 janvier 1892), la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*.

Le *Journal des Savants* (décembre 1891) contient une étude sur les textes du Vinaya, par Barthélemy Saint-Hilaire ; la *Revue de la Science Nouvelle*, publiée par l'Association scientifique pour la défense du christianisme (février et mars 1892).

Le *Bulletin de la Presse* (février 1892) contient l'exposé par Papus de la Presse néo-spiritualiste française.

Dans la *Revue blanche* (février 1892), voir de Maurice Barrès : Lettre à un lecteur familier, et de G. Séailles : Sur la Cène de Vinci.

PAUL SÉDIR.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro suivant l'analyse des Revues de l'étranger.

LIVRES REÇUS

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX, Chamuel, éditeur. — *Les États profonds de l'Hypnose*, par le lieutenant-colonel de Rochas d'Aiglun, administrateur de l'École polytechnique. 1 vol. in-8, 2 fr. 50.

Ce petit volume, formé de la réunion des articles parus dans *l'Initiation*, remaniés et quelque peu augmentés, a obtenu dès son apparition un légitime succès. Plusieurs

centaines d'exemplaires ont été enlevés en quelques jours.

La Bible moderne, par Mundus. 1 petit vol. in-8.

Nous rendrons prochainement compte de cet ouvrage où les plus graves questions philosophiques sont discutées dans un style clair et précis.

CAIRE, éditeur. — *La Vie du Bouddha*, par E. Lamairesse. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque des religions comparées : 3 fr. 50.

(Compte rendu prochainement par Paul Sédir).

LIBRAIRIE ALCAN. — *La Voie parfaite ou le Christ ésotérique*, par Anne Kingford et Édouard Maitland, traduit de l'anglais avec une préface de Édouard Schuré.

Nous donnerons prochainement un compte rendu détaillé de ce livre ; signalons dès maintenant l'étude consacrée aux élémentals et à la classification des influences productrices des phénomènes spirites.

LIBRAIRIE PERRIN ET C^{ie}. — *Les Grandes Légendes de France*, par Édouard Schuré. 1 vol. in-18 : 3 fr. 50.

Ce volume, qui contient tout un chapitre intéressant pour les occultistes, sera analysé prochainement.

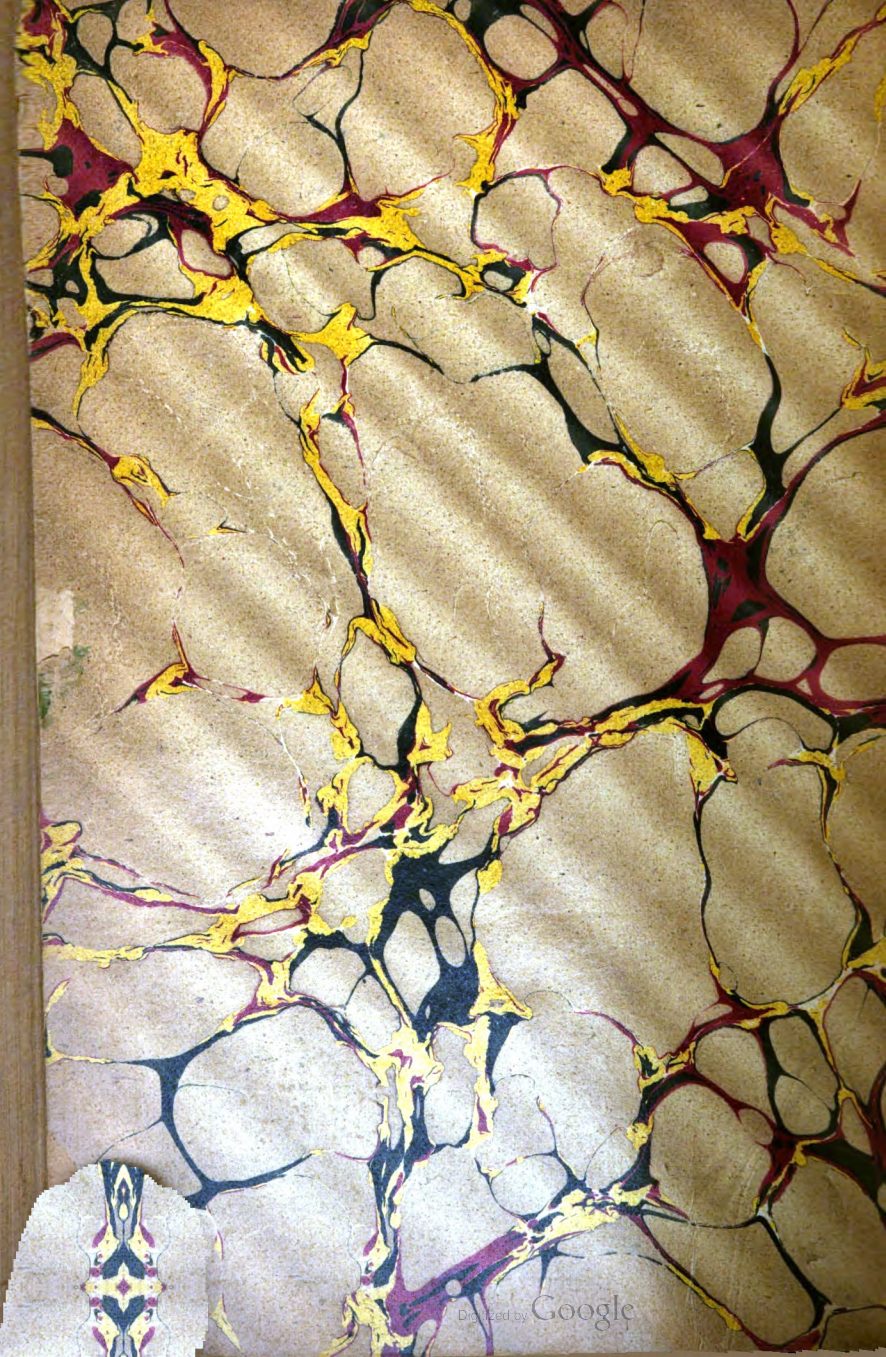
ASSOCIATION POUR LA SOLUTION PACIFIQUE DES CONFLITS SOCIAUX, 39, rue de Châteaudun.

Le Droit au travail, sa réalisation pratique et légale. Pétition adressée à la Chambre des députés. Prix : 0 fr. 20 (vendu au profit de l'œuvre).



Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.



DEC 6 1918

